

Bibliothèque
DE
18



LETTRES SUR *QUELQUES* ECRITS *DE CE TEMS.*

Élie Catherine

PAR M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. Martial.

TOME SEPTIÉME.



A LONDRES.

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LII.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

CET Ouvrage périodique forme jusqu'à présent trente Cahiers ou six Volumes in-12. Il en paroîtra doresnavant un Cahier tous les huit jours. Le prix de chaque Cahier est de 12 sols, & le Volume 3 liv. chaque Volume contenant cinq Cahiers.

Le Libraire qui les distribue à Paris, donne avis qu'il s'est arrangé pour les envoyer en Province par la Poste, moyennant un prix modique. Il les envoyera aussi par toutes les autres voies. qu'on lui indiquera. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées de donner quelque connoissance à Paris, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.

Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux *qui voudront écrire au Libraire ou adresser à l'Auteur des Livres ou des Reflexions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs paquets.*

Les Observations sur la Littérature Moderne, *par* M. l'Abbé de la Porte, *se trouvent chez le même Libraire. Elles composent neuf Volumes, qui sont du même prix que ceux des* Lettres. *Les* Observations sur l'Esprit des Loix, *du même Auteur, sont trois parties qui se vendent 3 liv.*

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS *DE CE TEMS.*

LETTRE I.

SOit que vous aimiez, Monſieur, les recherches profondes, ſoit que l'érudition légère vous plaiſe davantage, vous trouverez de quoi occuper ou amuſer votre loiſir dans les *Nouveaux Mémoires d'Hiſtoire, de Critique & de Littérature*, par M. l'Abbé *d'Artigny*. Ce Livre eſt un parterre émaillé de fleurs, dont quelques-unes ne ſont pas ſans épines. Les matières de Chronologie, de Géographie, d'Antiquités reculées, Nouveaux Mémoires, &c.

&c, sont de cette espèce. Elles vous demanderont une attention pénible & laborieuse, & vous en remporterez de très-doctes conjectures. Mais il est un grand nombre d'articles qui vous procureront un juste délassement. Tel est, par exemple, celui où il est question *de quelques prétendus Livres de Magie*. Les Sçavans ne sont point d'accord sur l'origine de cet art chimérique & criminel. Les uns le font remonter jusqu'au déluge, & en attribuent l'invention à *Cham*. Les autres en font honneur à *Zoroastre*. Quoiqu'il en soit, il paroît certain que cette science est une suite de l'Idolâtrie.

Parmi tous les Livres de Magie, auxquels l'imposture, l'ignorance & la superstition ont donné cours, il n'en est point de plus fameux que *les Clavicules de Salomon*, & un autre intitulé, *Vinculum Spirituum*. » Il n'y » a, dit-on, aucun Démon, qui puisse » résister à la force des exorcismes, » que contient ce dernier ouvrage. » C'est par ce Livre admirable, que

» Salomon trouva le ſecret d'enfer-
» mer dans une bouteille de verre
» noir un million de légions d'Eſ-
» prits Infernaux, avec ſoixante &
» douze de leurs Rois, dont *Bileth*
» étoit le premier, *Bélial* le ſecond,
» & *Aſmodée* le troiſième. *Salomon*
» jetta enſuite la bouteille dans un
» grand puits, qui étoit à Babylone.
» Heureuſement pour les priſon-
» niers, les Babyloniens, eſpérant de
» trouver quelque tréſor dans ce
» puits, y deſcendirent, briſèrent la
» bouteille, & les Démons délivrés
» retournèrent dans leur ſéjour or-
» dinaire. Le ſeul *Bélial* jugea à pro-
» pos d'entrer dans une Statue; il y
» rendoit des oracles; ce qui déter-
» mina les Babyloniens à lui offrir
» des ſacrifices. » Le reſte du Livre
n'eſt qu'un tiſſu de pareilles puérili-
tés, mais dangereuſes, à cauſe des
profanations dont il eſt rempli.

Les Clavicules de Salomon & tous
les autres ouvrages de cette eſpèce,
ne contiennent pas de moindres ex-
travagances. Quoi de plus ridicule

que certaines recettes que ces Livres enseignent, & auxquelles on attribue mille effets merveilleux ! En voici une qu'on dit être infaillible pour les dislocations & pour les fractures. Prenez un roseau pendant qu'il est vert ; fendez-le en long par le milieu ; jettez le couteau en l'air ; rejoignez les deux parties du roseau ; attachez-le sur la partie foulée ou fracturée, & dîtes : *Huat hanat huat, ista pista sista, domiabo, Damnaustra.* Est-il possible qu'il y ait eu des gens assez simples, pour croire que ces paroles barbares & mystérieuses eussent la vertu de remettre un bras ou une jambe cassée ?

Dans un autre Livre qui a pour titre, *Liber officiorum Dæmonum*, on trouve le dénombrement ou un catalogue raisonné des principaux Esprits qui composent la Cour de *Lucifer.* On marque en détail leur figure, leurs noms, leurs bonnes ou mauvaises qualités, leurs talens, & quels sont les services qu'on en peut retirer. *Furcas* possède à fond la chi-

cane, la Philoſophie, & l'Aſtronomie. *Berith* a le ſecret de changer en or tous les métaux. *Aſmodée* eſt Profeſſeur en Géométrie & en Arithmétique. *Caym* eſt un Sophiſte capable par la force de ſes argumens, de deſeſpérer le Scolaſtique le plus aguerri. *Phœnix* eſt un Poëte admirable qui réuſſit en tout genre de Poëſie, depuis le Madrigal juſqu'au Poëme Epique. On ne nous dit pas les noms des mauvais Poëtes qui groſſiſſent la Cour du Prince des ténébres; on ſuppoſe ſans doute, que nous en avons aſſez de ceux qui nous environnent à Paris.

L'article VI contient des particularités Romaneſques de la vie de *Moïſe*, inventées par les anciens Rabbins. On raconte de ce Légiſlateur des avantures ſemblables à celles que l'on trouve dans les Livres de Chevalerie. Je n'en citerai qu'une ſeule de toutes celles que rapporte M. l'Abbé d'*Artigny*, pour vous donner une idée de la manière dont les Docteurs de la Synagogue défigu-

rent les hiftoires de l'Ancien Teftament. Ils difent que dans la guerre que le fameux *Og*, de la race des Géans, fit aux Ifraélites, » ce Roi » avoit enlevé une montagne large » de fix mille pas, pour la jetter fur » le camp d'Ifraël, & par-là finir la » guerre d'un feul coup, en écrafant » toute l'armée ; mais Dieu permit » que des fourmis creufèrent la mon- » tagne dans l'endroit où elle pofoit » fur fa tête ; enforte que la monta- » gne, ainfi percée, tomba fur le cou » du Géant, & lui fervit comme de » collier. Enfuite fes dents s'étant ac- » crues extraordinairement, s'enfon- » cèrent dans la montagne, & em- » pêchèrent qu'il ne pût s'en déba- » raffer. Alors *Moïfe* qui étoit haut » de fix aûnes, prit une hache de la » même hauteur, & fit un faut de » fix aûnes de haut : encore ne put-il » parvenir qu'à frapper la cheville » du pied d'*Og*, qui fut ainfi tué fans » pouvoir fe défendre. » On fe plaint que ces fortes de Fables occupent dans les Livres plus de place qu'elles

ne méritent. Le prétexte de caractériser les Rabbins, n'autorise pas à copier leurs folies. On pourroit mettre de ce nombre ce qui fait le sujet du dixiéme Article, où il est question des restes prétendus de l'Arche de Noë, & des contes que débitent là-dessus quelques voyageurs. Ils prétendent que cette Arche subsiste encore, & qu'elle est sur une montagne d'Arménie nommée Ararath. Ils confirment cette opinion par des récits aussi ridicules que ceux des Rabbins sur *Moïse*.

L'Article intitulé, *Remarques détachées*, en contient quelques-unes de fort curieuses. On fait d'abord mention du fameux *La Peyrère*, qui prétendoit qu'il y avoit eu des hommes avant Adam. Il soutint cette erreur dans deux ouvrages imprimés. *La Peyrère* étoit de Bordeaux. Il professoit le Calvinisme. Il se fit Catholique, & retracta ses Livres des Pré-Adamites. Il mourut en 1676, près de Paris, chez les PP. de l'Oratoire où il s'étoit retiré; il étoit âgé de

quatrevingt-deux ans ; on lui fit cette Epitaphe Satyrique :

La Peyrère ici gît, ce bon Israëlite,
Huguenot, Catholique, enfin Pré-Adamite.
Quatre Religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence étoit si peu commune,
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, & n'en choisit aucune.

Il y a dans ce même article une dissertation sur ce qu'on doit entendre par l'Arbre de vie, & par celui de la science du bien & du mal, & par la pomme qu'Eve fit manger à Adam. Des Comentateurs ont soutenu que ces deux Arbres n'en faisoient qu'un. Mais l'Historien sacré les distingue formellement. L'Arbre de vie étoit ainsi appellé, selon S. Augustin & S. Prosper, parce qu'il avoit la vertu de conserver l'homme dans une perpétuelle santé. L'Arbre de la scienc du bien & du mal eut ce nom, parce qu'après avoir goûté de

ſon fruit, Adam & Eve connurent en quel malheur ils étoient tombés, ou bien parce que le Tentateur avoit aſſuré que la ſcience du bien & du mal étoit attachée à cet Arbre. D'autres ont dit qu'Eve étoit elle-même l'Arbre, dont le fruit avoit été défendu, & que l'Ecriture Sainte avoit employé la métaphore de la pomme, pour éloigner les idées peu honnêtes d'une action qui a perdu le genre humain. Il y a des opinions plus extraordinaires encore, qui ſeroient mal ſonantes aux oreilles chaſtes : il faut s'en tenir au ſentiment commun, & prendre à la lettre les paroles ſaintes.

Ce que l'Auteur dit de l'exiſtence des Géans dans un article, mérite quelque attention. M. *Mahudel* dans une diſſertation que nous avons de lui ſur ce ſujet, avoit fixé leur grandeur à douze pieds de Roi, meſure qu'il ſoutient qu'aucun Géant n'a excédée. Mais voici un fait qui détruit entiérement ſon ſentiment. Il n'y a pas plus de ſoixante ans, que dans

un village à six lieues de Thessalonique en Macédoine, on trouva le squelette d'un Géant de quatre-vingt seize pieds de long, dont le crâne encore tout entier, contenoit quinze boisseaux de bled, mesure de Paris. Une dent de la machoire inférieure pesoit quinze livres, &c. Mr *Quinet* Consul de la nation Françoise à Thessalonique, fit un procès-verbal de cette découverte, qu'il envoya au Roi. On a débité tant de contes sur les Géans, & la taille qu'on leur donne paroît si extraordinaire, que les faits les mieux prouvés en faveur de leur existence ne trouvent plus aucune créance dans l'esprit des Lecteurs.

Vous avez crû jusqu'ici, Monsieur, qu'Hercule, Bacchus, Mars, Jupiter, Apollon, habitoient autrefois le Pays de la Grèce; que le délicieux jardin des Hespérides étoit dans cette contrée de l'Afrique, qui est au couchant du mont Atlas; que les Champs Elysées étoient placés dans le charmant Pays de la Bétique; que l'Isle

d'Ogygie étoit dans la Mer Méditerrannée & celle de Thulé dans l'Océan; que le Styx, l'Acheron & l'Enfer des Poëtes étoient dans la partie occidentale de la Grèce; je l'ai crû comme vous, Monſieur; mais liſez un article de cet ouvrage, & vous apprendrez d'un ſçavant Suédois, nommé *Olaüs Rudbeck*, que ſa Patrie fût le ſéjour des divinités du Paganiſme & des héros de la Fable. C'eſt-là qu'arrivèrent les conducteurs des Colonies, peu de tems après le déluge; c'eſt dans la Suède & non dans la Grèce qu'étoient placés tous les lieux dont les Poëtes font mention. Cela rappelle l'ouvrage d'un certain Auteur Angevin, qui prétendoit prouver que ſes compatriotes tiroient leur origine d'*Eſaü*; que les noms des villages d'Anjou, des hameaux, des maiſons, des pièces de terre de la Paroiſſe d'*Huilé*, lieu de ſa naiſſance, venoient des Langues Hébraïque & Chaldaïque. Il trouvoit dans cette Paroiſſe des noms d'une infinité d'Hébreux qu'il regar-

doit comme les ancêtres des habitans du Pays. Un ſeul vers d'Homère renfermoit, ſelon lui, ſes noms de Baptême & de famille , les noms du Village, de la Province & du Royaume dont il étoit.

C'eſt aſſez vous entretenir de folies & de paradoxes. Je tombe ſur quelques ſujets purement Littéraires. Voici d'abord des réflexions ſur les *Ana*, avec un catalogue raiſonné ſur ces ſortes d'ouvrages. On ſçait la vogue qu'ont eue ces Livres pendant un certain tems. C'étoient des recueils de penſées détachées, de bons mots, de contes originaux, de pièces fugitives, de remarques critiques & d'Anecdotes, qui plaiſoient, ſur-tout à ceux qui n'aimoient pas les ouvrages ſuivis & méthodiques. On s'en dégouta cependant, quand ils commencèrent à devenir trop communs, & que pour un petit nombre de bonnes choſes, il s'en préſentoit une infinité de médiocres. Ajoutez à cela, que la plûpart étoient remplis d'obſcénités, de traits ſatyriques, faux,

calomnieux, & capables de deshonorer ceux à qui on les attribuoit. Mais comme, quelque mauvais qu'on les ſuppoſe, ils ne laiſſent pas de contenir toujours quelque choſe de bon, M. l'Abbé d'*Artigny* nous donne une idée légère de chacun de ces ouvrages en particulier, en s'aſſujettiſant autant qu'il eſt poſſible à l'ordre chronologique. Pour diminuer l'ennui que pourroit cauſer à certains Lecteurs la ſécherelle de ce catalogue, il a ſoin d'y mêler quelques-uns des traits curieux dont ces ſortes de Livres ſont remplis; en voici un.

» Les Rondeaux de *Benſerade* furent » généralement ſifflés; ils ne trouve» rent à la Cour qu'un défenſeur dans » un Prince d'un très-grand eſprit, » mais qui n'uſoit pas de ſon diſcerne» ment dans cette rencontre. Ce Prin» ce qui étoit M. le Duc d'Anguien, » fils du grand Condé, ayant M. *Deſ-* » *préaux* dans ſon caroſſe, ne ceſſoit » de plaindre le pauvre *Benſerade*; » car enfin, diſoit-il, ſes Rondeaux » ſont clairs; ils ſont parfaitement

» rimés, & disent bien ce qu'ils veu-
» lent dire. M. *Despréaux* répondit
» au Prince : Monseigneur, il y a
» quelque tems que je vis sous les
» charniers des SS. Innocens, une es-
» tampe enluminée, qui représentoit
» un Soldat poltron, qui se laissoit
» manger par les Poules : au bas de
» l'estampe étoient ces vers :

Le Soldat qui craint le danger
Aux Poules se laisse manger.

» Cela est clair, cela est bien
» rimé, cela dit ce que cela veut
» dire ; cela ne laisse pas d'être le plus
» plat du monde. »

Je vais vous parler d'un grand homme, de *Bayle*, qui fait lui seul le sujet de tout un Article. Ses admirateurs l'ont voulu faire passer pour le plus beau génie & le plus docte personnage qui ait paru depuis long-temps, tandis que des demi-Sçavans ont fait tous leurs efforts pour réduire presque à rien les talens que la nature lui avoit prodigués. Ceux qui n'accordent rien

aux préjugés, placent *Bayle* dans un autre point de vûe, & conviennent, que si parmi les Sçavans il y en a quelques-uns au-dessus de lui, il y en a encore plus au-dessous. L'esprit & l'érudition brillent dans ses Ecrits; deux choses qui ne s'allient pas communément, & qui se rencontrent sur-tout dans son Dictionnaire. On y voit une grande étendue d'esprit, une vaste érudition, une critique exacte pour l'ordinaire & judicieuse, un art infini à répandre de l'agrément sur les matières les plus abstraites, & une variété de sujets propre à contenter les différens goûts : le style en est un peu négligé, & quelquefois languissant; les obscénités y paroissent trop à découvert, mais le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir voulu établir un Pyrrhonisme universel sur les ruines de la Religion : voilà le précis de ce que je trouve dans ces *Nouveaux Mémoires*. Une chose plus curieuse termine cet article; ce sont les amours de *Bayle* avec la femme

de *Jurieu.* Tout le monde sçait les violentes persécutions de ce Ministre contre notre Critique ; mais ce qu'on ignore communément, c'est la cause de leur démêlé. C'est ce que M. d'*Artigny* nous apprend d'après une Lettre agréable de M. l'Abbé d'*Olivet* à M. le Président *Bouhier*. « On sçait qu'avant la ré-
» vocation de l'Edit de Nantes,
» M. *Bayle* professoit la Philosophie
» à Sedan, où M. *Jurieu* enseignoit
» aussi la Théologie. Madame *Jurieu*,
» femme de beaucoup d'esprit, qui
» se piquoit de sçavoir son *Horace*
» par cœur, & qui n'étoit pas dé-
» pourvue d'attraits, goûta fort M.
» *Bayle* âgé de vingt-sept ans. On
» supprima en 1681 l'Académie de
» Sedan. Madame *Jurieu* fut obligée
» de suivre son mari hors du Royau-
» me. *Bayle* auroit bien voulu se
» fixer en France ; mais de beaux
» yeux furent les controversistes, qui
» déterminerent ce Philosophe à quit-
» ter sa patrie. Rotterdam ne put voir
» long-temps une si étroite union

» ſans en juger mal ; & l'on perſuada » enfin à M. *Jurieu*, que lui, qui » voyoit tant de choſes dans l'Apo- » calypſe, ne voyoit pas ce qui ſe » paſſoit dans ſa maiſon. Un Cava- » lier en pareil cas tire l'épée, un » homme de Robe intente un procès, » un Poëte composeroit une Satyre ; » chacun a ſes armes ; *Jurieu*, en » qualité de Théologien, dénonça » *Bayle* comme un impie. Tous les » Conſiſtoires, tous les Synodes re- » tentirent de ſes clameurs ; pour » preuve, il alléguoit ſeulement l'*Avis* » *aux Réfugiés.* » Cet *Avis aux Réfugiés*, Monſieur, eſt une Satyre contre les Prétendus Réformés, dont on a dit long-temps que *Bayle* étoit l'Auteur. On a ſçu depuis que cet ouvrage étoit de feu M. *de la Roque*, qui avoit confié ſon Manuſcrit à M. *Bayle*. Celui-ci le fit imprimer de ſon aveu, mais avec parole de ne point nommer celui qui l'avoit fait. On ne peut dans cette occaſion refuſer des éloges à la conſtance & à la probité de *Bayle* ; il pouvoit par

un ſeul mot fermer la bouche à *Jurieu*; il n'avoit qu'à nommer l'Auteur de cet Ecrit; mais il aima mieux ſouffrir, perdre ſa Chaire de Profeſſeur & la penſion qui y étoit attachée, que de commettre ſon ami en trahiſſant ſa confiance.

L'Article où il eſt parlé de la *Monnoye* & de ſes Noëls, n'eſt pas un des moins agréables. " Ces Noëls „ ſont écrits, dit l'Auteur, avec toute „ l'élégance & la délicateſſe du Pa„ tois Bourguignon; & dans une ſim„ plicité apparente & ſous un air „ négligé, ils renferment des beau„ tés & des graces inimitables: un „ des plus jolis eſt le quatorziéme „ ſur la converſion de *Blaizôte*, maî„ treſſe de l'Auteur. C'étoit une très„ jolie fille de Dijon, qui après une „ habitude de vingt années, réſolut „ de quitter M. *de la Monnoye*. Un „ Jeudi, veille de la Nativité, elle „ lui déclara qu'elle ne vouloit plus „ vivre dans le péché. Elle lui ren„ dit tout ce qu'elle avoit reçû de „ lui; mais elle conſerva le bonnet

„ qu'il avoit coutume de mettre „ chez elle, ôtant ſa perruque. Les „ différentes circonſtances ont fait „ naître à l'Auteur des penſées & des „ expreſſions, telles qu'on devoit les „ attendre d'un génie heureux & „ fécond comme le ſien. „ Quoique M. l'Abbé d'*Artigny* diſe avec raiſon, que la Traduction Françoiſe la plus exacte ne ſçauroit rendre le tour aiſé, vif, délicat & naïf de l'original, cependant il eût peut-être fait plaiſir à quelques Lecteurs de leur donner une idée de ces Noëls, & de traduire du moins celui dont il parle. Je vais, Monſieur, vous en offrir un échantillon dans deux couplets que je copierai ici. *Blaizôte*, après avoir pris la réſolution de ſe donner à Dieu, dit à ſon amant :

Devé lu, j'anraige,
Véille, peute & mauſſaige;
Devé lu, j'anraige,
De me tonai ſi tar.
J'ai tor ſan dôte,
Toi ſeul u tête

Lai meire-gôte ;
Lu po ſai par
N'airé mazeu ran que le mar.

Ce qui veut dire :

Devers lui j'enrage,
Vieille, laide & peu ſage ;
Devers lui j'enrage
De me tourner ſi tard.
J'ai tort ſans doute ;
Toi ſeul eus toute
La mère-goutte ;
Lui, pour ſa part,
N'aura deſormais que le marc.

Bien des gens n'entendront peut-être pas ce que c'eſt que *mère-goutte*. Cette expreſſion eſt en uſage en Bourguignon pour ſignifier le vin qui de lui-même coule des grappes dans la cuve. Ils l'appellent par excellence *mère-goutte*, comme nous diſons *mère-perle*, & *mère-laine*.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe traduire ainſi tous les Noëls Bourguignons, & que notre Langue fourniſſe exactement mot pour mot, meſure pour meſure, rime

pour rime. C'est au contraire un hazard qu'il se trouve un couplet qui puisse être rendu aussi heureusement. En voici un du même Noël dont il seroit impossible d'exprimer en François la délicatesse & la naïveté.

Duran tan d'année
Que tu m'é gouvanée,
Duran tan d'année
Combé j'on fai lé fô
An caichenôte,
Que de pinçôte !
Que d'aimorôte !
Ha ç'an a trô,
J'on de quoi gemi note sô

Cela signifie :

Durant tant d'années
Que tu m'as gouvernée,
Durant tant d'années,
Combien j'ons fait les fous !
En cachette
Que de baisers en pincettes ! *
Que de caresses amoureuses !
Ah, ç'en est trop ;
J'ons de quoi gémir notre soû.

* *Baiser en pincettes*, comme font les Bourguignons, c'est pincer en même tems les deux joues, & baiser au milieu.

Vous voyez, Monsieur, que les rimes Françoises ne s'accordent pas avec les Bourguignones ; & il en est ainsi de presque tous les couplets ; il faudroit chercher d'autres tours, & ces tours feroient disparoitre le génie du Patois Bourguignon.

Que de choses curieuses & intéressantes j'aurois encore à vous dire, Monsieur, si je pouvois insister sur chaque article de ces *Nouveaux Mémoires* ! Remarques sçavantes, anecdotes singulières, extraits de livres rares, jugemens sur plusieurs Auteurs célèbres, éclaircissemens sur des points historiques, chronologiques, géographiques, littéraires, en un mot, variété infinie, changement de scène, de piéces & d'acteurs, voilà ce qui caractérise l'ouvrage utile & amusant de M. l'Abbé d'*Artigny*. Il se trouve à Paris chez *de Bure* l'aîné, Quai des Augustins. Ce Libraire en a déja fait imprimer cinq volumes, qui ont eu un très-grand succès. Je ne me suis arrêté aujourd'hui qu'à des articles

ticles du premier Tome. Je compte vous parler des quatre autres.

Quand il s'agit de célébrer les événemens heureux qui intéressent la France, l'Hypocrène, où puise Madame *Curé*, aujourd'hui Madame *Bourette*, est intarissable ; on voit que les vers ne lui coûtent rien. En voici de sa façon adressés à M. *Dy*.... Ecuyer de Madame LA DAUPHINE. L'importance du sujet, agréable à toute la Nation, & quelques vers heureux qui se trouvent dans cette Epître, m'autorisent à vous en procurer la lecture. Epître.

Heureux Mortel, vos services, vos veilles,
Sont tous les jours payés par le plaisir
De voir de près, d'admirer à loisir
Un abrégé de toutes les merveilles.
En nous donnant un enfant précieux,
JOSEPHE a sçû remplir notre espérance ;
Et les François ont porté jusqu'aux Cieux
Les vifs transports de leur reconnoissance.
Sage *Dy*... il doit vous souvenir
Que dans une Ode, en perçant l'Avenir,

J'avois prédit cette illustre naissance.
Protée encore a daigné m'inspirer.
Cette brillante & vaste Monarchie
Dans peu de tems va se voir enrichie
D'autres appuis qu'il faudra célébrer.
Non, Cupidon n'est pas de Cythérée
Le fils unique, & je vois folâtrer
D'autres Amours, dont elle est entourée.
Déja les Dieux, de nos maux attendris,
Ont dissipé nos cruelles alarmes :
Pour l'héritier du Sceptre de Louis
Leur main propice a desséché nos larmes.
Plus son danger effraya nos esprits,
Plus nous verrons prolonger ses années ;
Les noires Sœurs sur un fuseau plus lent
Vont desormais filer ses destinées.
Mais, je me trompe : un couple si charmant,
L'honneur, l'amour du plus heureux Monarque,
N'est point soumis au ciseau de la Parque ;
L'Enfer doit il régler de si beaux jours ?
Le Ciel lui-même en garantit le cours.
O vous, témoin de leur vertu sublime,
Secondez-moi dans l'ardeur qui m'anime.
C'est par vos mains que je ferai monter
Mon foible encens jusqu'à leur rang suprême ;

Car vous aimez qu'on vienne en présenter
Aux Déités que vous servez vous-même.

Je suis, &c.

A Paris, ce 23
Novembre 1752.

LETTRE II.

LEs grands événemens ne font pas toujours naître les meilleurs ouvrages. Un Ecrit nouveau qui paroît sous le titre d'*Histoire des tremblemens de terre arrivés à Lima, Capitale du Pérou, & autres lieux*, en est une bonne preuve. C'est encore une rapsodie Angloise qu'on a eu la bonté de traduire en François. Le dernier tremblement de terre arrivé à *Lima*, & la destruction du port de *Callao*, qui n'en étoit éloigné que de deux lieues, auroient fourni le sujet d'une relation intéressante, si on avoit sçû la dépouiller d'une infinité de matières hétérogènes, qui Histoire des Tremblemens.

n'y sont entrées que pour donner à une brochure l'air d'un Livre. On pouvoit, sans faire tort au Public, supprimer toute la seconde Partie, qui ne renferme que des choses que l'on trouve dans la plûpart des Géographes, des Physiciens & des Voyageurs. Telles sont une longue description du Pérou, les moeurs & les coûtumes des habitans, des réflexions physiques sur les tremblemens de terre, la relation d'un tremblement de terre arrivé il y a soixante ans à la Jamaïque, une lettre sur le même sujet, &c. La première Partie n'est pas absolument aussi abondante en superfluités. Elle accomplit du-moins la promesse du titre, & l'on y trouve, quoiqu'à travers bien des obstacles, la relation du tremblement de terre de *Lima*, & de la ruine de *Callao*, avec la description de ces deux Villes.

Lima ne le cédoit point aux plus belles Cités. Ses rues étoient droites, larges & longues. Au milieu de la Ville & à peu de distance

de la rivière, étoit la Place-Royale, où, avant le tremblement de terre, on pouvoit trouver tout ce qui généralement est le plus en usage. Les édifices les plus magnifiques concouroient à son ornement. La grande rue d'un des fauxbourgs avoit presque une lieue de longueur; elle étoit si large, qu'il y pouvoit passer huit carosses de front sans se toucher; mais toutes les maisons étoient fort basses. Ce que l'Auteur dit du luxe de ce pays est presque incroyable. Il n'étoit pas rare d'y trouver des femmes, qui portoient sur elles pour plus de soixante mille piastres de pierreries. On comptoit à *Lima* au moins quatre mille Calèches, voiture ordinaire des gens de distinction. Voici quelque chose de plus frappant encore. Lorsque le Duc *de la Plata* y fit autrefois son entrée, en qualité de Viceroi, les Marchands firent paver en lingots d'argent les rues par lesquelles son Excellence devoit passer, pour se rendre en son Palais. Chacun de ces lingots pesoit

deux cens marcs de huit onces; & cette dépense étoit au moins de quatre-vingts millions de piastres.

L'Auteur nous apprend que les Religieux y menoient une vie fort agréable. « A en juger, dit-il, par » le grand nombre de Communautés & de Maisons Religieuses qu'il » y avoit à *Lima*, tant de l'un & de » l'autre sexe, l'on s'imagineroit volontiers, que la dévotion y étoit » portée au plus haut degré de perfection; mais il s'en falloit beaucoup, que ceux même qui la professoient, se conformassent sincèrement à cet extérieur. La plûpart » des Moines y étoient si débauchés, » que les Supérieurs consumoient » des sommes considérables aux dépens de leurs Communautés, pour » satisfaire à leurs plaisirs mondains, » & quelquefois à des débauches si » peu cachées, qu'ils ne se faisoient » aucun scrupule de reconnoitre les » enfans qui en naissoient, & de les » entretenir chez eux, comme autant de témoins irrévocables de

» leurs déréglémens. La plûpart des
» voyageurs cependant exceptent les
» Jésuites de cette irrégularité, & as-
» surent qu'ils y vivent d'une façon
» fort exemplaire ; mais quoiqu'on
» ne leur puisse rien reprocher du
» côté des mœurs, ils ne le cédent
» en rien aux autres en fait d'opu-
» lence ; il seroit même difficile d'ap-
» précier les revenus qu'ils possédent
» dans ce pays ; mais le bon usage
» qu'ils en font, tant pour l'entre-
» tien de leur Apoticairerie, dont ils
» ont un soin particulier pour le
» bien du public, que pour diffé-
» rentes autres choses utiles à la so-
» ciété, leur fourniroit encore mille
» moyens de les augmenter, s'ils n'é-
» toient véritablement plus occupés
» de mériter tous les jours par de
» nouveaux endroits l'estime qu'on
» a pour eux, que de mettre à pro-
» fit celle qu'ils ont acquise. »

Deux choses bien difficiles à concilier, c'est, d'une part, la conduite des Religieux du Pérou, de l'autre, la bonne opinion que les peuples a-

voient d'eux dans ce pays-là. Le habitans de *Lima* n'ignoroient point que la vie des Moines n'étoit pas plus regulière que la leur; & malgré cela ils conservoient pour eux un respect, qu'ils portoient jusqu'à l'adoration. Les Cordeliers & les Dominicains étoient principalement l'objet du culte des Espagnols. Il faut entendre l'Auteur nous raconter comment ces Moines entretenoient la vénération publique. « Ils » inventoient pour cet effet des cé-» rémonies des plus burlesques; & » il falloit être Moine pour en être » l'Auteur; il falloit être aussi aveu-» gle que les habitans de *Lima*, pour » n'en pas voir le ridicule. Ces céré-» monies commençoient la veille » aux premières Vêpres par une Pro-» cession de Jacobins, qui alloient » solemnellement de chez eux aux » Cordeliers. Dans cette Procession » dix hommes portoient l'Image de » Saint Dominique, qui escorté de » toute sa troupe, alloit voir son » ami Saint François. Cette Image

» étoit couverte de tout ce que l'art
» peut inventer de plus riche en
» étoffes, & toute éclatante de pe-
» tites étoiles d'argent dont elle
» étoit chargée, pour qu'on la pût
» voir de plus loin. Saint François
» informé de l'honneur que lui fai-
» soit son ami, venoit au-devant
» de lui jusqu'à la Place-Royale,
» qui étoit environ à moitié chemin.
» Arrivés vis-à-vis la Porte du Pi-
» lori, les deux Automates se fai-
» soient mutuellement de grands
» complimens par la bouche de
» leurs enfans; car ils avoient bien
» trouvé le secret de leur donner
» des gestes, mais ils n'avoient pû
» inventer des ressorts pour les faire
» parler. Ce dernier plus modeste
» que son ami, le venoit recevoir
» en habit de Moine; mais sous
» cette spécieuse pauvreté, il étoit
» tout environné d'arcs & de rayons
» d'argent, & avoit à ses pieds une
» si grande quantité de vases d'or
» & d'argent, que dix-huit hommes
» tous courbés, gémissoient sous le

» poids d'un pareil fardeau. Quatre
» Géans de différentes couleurs, un
» Blanc, un Noir, un Mulâtre & un
» Indien, qui étoient venus danser
» au-devant de la Procession, rele-
» voient ces deux Images à l'entrée
» de l'Eglise des Cordeliers. C'é-
» toit des ouvrages d'osier cou-
» verts de papier peint; mais à bien
» considerer leurs figures, leurs mas-
» ques, leurs chapeaux & leurs per-
» ruques, c'étoit de vrais épou-
» vantails. Au milieu de ces Géans
» étoit le Tarasque, sorte de mons-
» tre chimérique, connu en quel-
» ques Provinces de France. Cette
» bête portoit sur son dos un panier,
» d'où sortoit une marionette, qui
» dansoit & sautoit pour amuser le
» peuple. Enfin ils entroient dans
» l'Eglise au milieu d'un grand nom-
» bre de cierges & de petits Anges
» de deux ou trois pieds de haut,
» placés sur des tables comme au-
» tant de poupées, entre-mêlés de
» grands chandeliers de sept à huit
» pieds de haut. On faisoit le soir

» un Feu d'artifice dans la Place de-
» vant l'Eglise, dont les Tours étoient
» illuminées. On commençoit par
» jetter quelques fusées volantes, qui
» illuminoient successivement le Feu
» d'artifice, au moyen duquel les
» Géans & le Tarasque étoient ré-
» duits en cendre. Le lendemain il
» y avoit Sermon & grande Musi-
» que; & pour rendre le jour plus
» solemnel, il étoit permis aux fem-
» mes d'aller par-tout dans la Com-
» munauté. On faisoit le soir une
» autre Procession, pour reconduire
» Saint Dominique chez lui, & l'on
» faisoit, comme la veille, un autre
« Feu d'artifice en l'honneur de ce
« glorieux Saint. »

Ce fut au mois d'Octobre de l'année 1746, le jour de la *Saint Simon & Saint Jude*, qu'on s'apperçut des premiers effets du tremblement de terre, qui détruisit presque entiérement la ville de *Lima*. Les secousses se firent sentir sur les dix heures & demie du soir, & dans l'espace de quatre minutes seulement, que dura

la plus grande force du tremblement, les uns se trouverent ensevelis sous les ruines des maisons, les autres écrasés dans les rues, sous les murailles qui leur tomboient sur le corps, lorsqu'ils cherchoient à se sauver. Le plus grand nombre fut cependant garanti; quelques-uns dans les espaces ou cavités que formoient les ruines, d'autres sur le haut de ces ruines mêmes, sans sçavoir comment ils y avoient pu parvenir: car dans une conjoncture aussi pressante, personne n'eut le tems de déliberer; & quand même on l'auroit eu, il n'y avoit aucun endroit où l'on pût se croire en sureté. La terre secouoit les bâtimens & les édifices avec tant de violence, que chaque choc en renversoit la plus grande partie, dont le poids achevoit, en s'écroulant, la destruction de tout ce qui se présentoit à sa rencontre. Ces chocs se succédoient avec rapidité, & on se trouvoit tout à coup transporté d'un endroit à l'autre; il faut remarquer néanmoins,

qu'il ne périt pas autant de monde qu'on devoit le craindre : car, quoique de trois mille maisons, à peine en resta-t'il vingt sur pied, le nombre des morts ne monta guère qu'à quinze cens, & il y avoit à *Lima* près de soixante mille habitans. Il est impossible de donner une idée de l'horreur dont les spectateurs furent saisis à la vûe d'une pareille désolation. L'Auteur entre dans le détail des pertes & des malheurs qu'ont essuyés en particulier les Ecclésiastiques & les Moines, & sur les gémissemens qui lui échappent à ce sujet, on s'apperçoit que c'est un Espagnol qui a fait cette relation, & que l'historien Anglois n'a fait que la traduire dans sa Langue.

Callao étoit un Port de mer, situé sur une pointe de terre si basse, qu'elle n'étoit pas élevée de plus de dix pieds au-dessus de l'eau. La mer s'y débordoit quelquefois avec tant de fureur, qu'elle atteignoit presque le haut des murs de la Ville. La plûpart des mai-

ſons n'avoient qu'un étage. On voyoit au bord de la mer le magnifique Palais du Viceroi & l'Hôtel du Gouverneur, dont on admiroit la ſtructure. La Garniſon étoit peu nombreuſe, ainſi que les habitans. On y faiſoit un très-grand commerce avec le Chily, le Mexique, &c. Si vous voulez en ſçavoir davantage, Monſieur, l'Auteur vous apprendra ce que chaque Officier, chaque Soldat de la Garniſon avoit de paye; par quelles voitures on tranſportoit les marchandiſes d'un lieu à un autre, ſur des mules ou ſur des chariots trainés par des boeufs, & mille autres circonſtances tout-à-fait curieuſes.

La même nuit qu'arriva le deſordre de *Lima*, ceux de *Callao* éprouverent des malheurs encore plus terribles; car la mer venant à s'enfler, ſe déborda à un ſi haut degré, & avec tant de fureur, qu'elle fit couler à fond la plûpart des vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans ce Port, entraina les autres par-deſſus les tours & les murailles, & les tranſ-

porta bien loin au-delà de la Ville, où elle les laissa à sec. Dans cette furie la Mer renversa jusqu'aux fondemens des maisons. Les habitans de la Place, qui montoient à près de cinq mille ames, périrent dans ce déluge, à l'exception d'environ deux cens personnes qui eurent le bonheur de se sauver : c'étoient ceux qui étant à bord des vaisseaux, lors de l'irruption de la Mer, furent transportés au-delà des murs de la Ville. Ils ont rapporté qu'après que la force de l'inondation fut un peu diminuée, on entendit dans la Ville les cris les plus lamentables, mêlés de remontrances & d'exhortations, que faisoient les Ecclésiastiques & les Religieux, qui n'abandonnèrent jamais leur ministère dans de si terribles circonstances.

Une jeune fille séduite par un Précepteur, une passion fondée sur le crime, la peine infâme & cruelle qui en est le fruit : à ces traits, Monsieur, vous reconnoissez les célèbres amours Abailard & Eloïse.

d'*Abailard* & d'*Eloïse*. Auriez-vous jamais pensé qu'on pût honnêtement composer de leur histoire une pièce de Théâtre? C'est ce que vient d'exécuter M. *Guis*, en vers & en cinq Actes. Il donne à son ouvrage le nom de *Pièce Dramatique*, titre inventé depuis peu pour caractériser les Drames, qui ne sont ni Comédies ni Tragédies. Il me semble cependant que l'Auteur pouvoit appeller le sien *Tragédie*; car quoi de plus tragique que le châtiment que subit *Abailard*?

L'Auteur introduit dans sa pièce une certaine *Marquise* sœur de *Fulbert*, qui fait des avances indécentes à l'amant d'*Eloïse*. *Abailard* lui déclare qu'il n'aura jamais que du respect pour elle; ce respect, comme vous pensez bien, offense la *Marquise*, & cependant *Abailard* est assez indiscret, assez extravagant, pour lui confier le secret de son intelligence avec *Eloïse*. Voilà, je vous l'avoue, une imprudence bien haute que l'Auteur fait commettre à un homme qui avoit autant d'esprit

qu'*Abailard.* Vous prévoyez bien ce qui doit arriver. *La Marquise* n'a rien de plus pressé que de découvrir à *Fulbert* les amours du Maître & de l'Ecoliere. L'ambitieux Chanoine, qui destinoit sa Nièce à un *Comte*, voit avec douleur ses projets évanouis. Mais il ne fait point éclater son ressentiment; il médite la vengeance la plus terrible & la plus honteuse; il feint de consentir à l'union des deux Amans. *Eloïse*, au comble de ses vœux, ne peut se défendre d'une frayeur secrette; elle soupçonne son Oncle de trahison. *Frontin*, valet d'*Abailard*, arrive en poussant des cris horribles. *Eloïse* effrayée, lui demande des nouvelles de son Maître.

Madame, hélas!... C'est lè trait le plus noir!...
L'Avenir ne pourra le croire.
Dispensez-moi de conter cette histoire;
Vous frémiriez de la sçavoir.

ELOÏSE.

Non, non. Il faut parler; il faut que tu me dises....

FRONTIN.

De grace, ne me forcez point
A détailler le fait de point en point ;
Je risquerois de dire des sottises.

ELOÏSE.

Frontin, je le veux.

FRONTIN.

Soit. Il faut vous obéir.
Cette avanture est si tragique,
Que je ne sçai, malgré ma rhétorique,
Par où la commencer, ni par où la finir.
O Ciel, inspire-moi. Mon maître
Venoit d'entrer avec Fulbert
Dans un appartement désert,
Dont on avoit fermé la porte & la fenêtre.
Comme je soupçonnois quelque piége caché,
Je me suis de ce lieu doucement approché,
Et par une étroite ouverture
Je voyois à loisir tout ce qui se passoit.
Deux hommes, de triste encolure,
Que je ne connois point, & dont l'air paroissoit
Fort équivoque, & de mauvais augure,
Promenoient lentement leur hideuse figure ;
Tandis que Fulbert, à l'écart,
Parloit à mon maître à voix basse.

La scène alors change de face.
On accourt ; & de force on entraîne Abailard
Dans un réduit obscur, au fond de la terrasse.
Il parle, on interrompt ; il supplie, on menace.
Bientôt l'éloignement, la frayeur & la nuit,
M'empêchent d'écouter, & de voir ce qui suit.
La porte redoutable enfin à mes yeux s'ouvre.
Sur un triste sopha, quel objet se découvre !
Abailard....

ELOÏSE.

Il est mort ! Dites-moi par quels coups....

FRONTIN.

Il n'est pas mort pour lui, mais il est mort pour vous.

ELOÏSE.

Quel est donc ce mystère, & que voulez-vous dire ?

FRONTIN.

On a détruit en lui l'homme.... sans le détruire...
Enfin, pour vous parler sans fard,

Il est mort sans mourir ... Il est vivant sans
vivre ...
Abailard ... n'est plus Abailard....
La douleur, les sanglots, m'empêchent de
poursuivre.
Nérine, dans ces lieux, n'attendons rien de
bon.
Essayons de sortir, au moins tels que nous
sommes,
De cette maudite maison
Où l'on traite si mal les hommes.

Il y a bien de l'adresse, Monsieur, à nous avoir peint cette terrible carastrophe, sans blesser la délicatesse de nos oreilles. Ce récit étoit plus difficile à faire que tous ceux que nous entendons dans la plûpart de nos Tragédies. La gaze est telle qu'elle devoit être, ni trop serrée, ni trop transparente. Vous avez dû remarquer aussi, Monsieur, que l'Auteur écrit avec beaucoup de naturel. Son style en général est aisé, coulant, mais un peu diffus. Monsieur *Guis* a du talent; les exemples & les préceptes des grands Maîtres lui apprendront que pour bien écrire, il faut écrire

difficilement, & qu'on doit ſe défier de la facilité qu'on a reçûe de la nature.

Comme les Héros viennent quelquefois mourir ſur le théâtre, on apporte *Abailard* dans un fauteuil; il vient déplorer ſon infortune devant ſa chère *Eloïſe.* Croiriez-vous, Monſieur, qu'elle en eſt peu touchée? C'eſt une philoſophe, une Platonicienne, dont l'ame eſt dégagée des ſens; elle brule d'un feu pur; en vérité ce qu'elle nous apprend eſt bien beau, s'il n'eſt vrai. Mes parens, dit-elle, ſe ſont imaginé que j'étois le jouet des paſſions;

Et que courant après un ſpécieux fantôme,
Mon cœur dans Abaillard n'avoit cherché
qu'un homme.
Ils ont crû me punir en vous ſacrifiant;
Mais leur eſpérance eſt trompée.
Par le plus foible endroit les cruels m'ont
frappée;
Sans m'ôter mon amour, ils m'ôtent mon
Amant.
Je ne ſuis point changée, & lorſque je vous
aime,

Dans vous, cher Abailard, je n'aime que vous même.

Malgré cette déclaration touchante, *Abailard*, qui ne trouve plus l'homme dans lui, veut se séparer d'*Eloïse*. Il a formé le dessein d'aller ensevelir sa honte dans un Cloître; il conseille à sa Maîtresse de l'imiter; elle y consent; ils se font les adieux les plus tendres.

Si M. *Guis* avoit destiné cette pièce à être représentée, il n'auroit eu garde de faire paroître *Abailard* sur la scène, après ce qu'on sçait qui lui est arrivé. C'est un de ces objets que les Législateurs Dramatiques défendent d'exposer aux yeux des spectateurs. *Oedipe* auroit fort mauvaise grace de venir se plaindre sur notre théâtre, après s'être crevé les yeux. Que seroit-ce d'*Abailard*? Mais l'Auteur a crû avec raison pouvoir hazarder cette situation dans un ouvrage qui n'a été fait que pour être lû. Par la même raison, quoiqu'en général les principales règles soient observées dans son Poë-

me, on lui pardonne d'en avoir négligé quelques-unes,

J'ai oublié de vous citer le portrait d'un Sçavant, dessiné par *le Comte*, ce petit Maître qui devoit épouser *Eloïse*, & qui est choqué de voir *Abailard* ami de la maison. *Fulbert*, qui ignoroit encore ce qui se passoit entre sa Niéce & son Précepteur, prend le parti de celui-ci; *le Comte* lui répond :

Vous croyez donc qu'un Sçavant est un
homme....

FULBERT.

Très-estimable,

LE COMTE,

Passe.

FULBERT.

Et très-estimé.

LE COMTE.

Non.

Il n'a d'imposant que le nom.

Au fond c'est un Mortel, qui d'abord nous
assomme;

Qui dans un Cercle & fatigue & déplaît ;
Qu'on critique souvent, & même avec justice ;
Que quelquefois on louera par caprice,
Par orgueil, ou par intérêt.
Qui frondant tout, s'aime seul, & se prise.
Qui dans le coin poudreux d'un triste cabinet,
Altérant sa santé, lit, compose, s'épuise,
Pour donner au Public, après bien du tracas,
Un Livre que peut-être il n'approuvera pas.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Novembre 1752.

LETTRE III.

Remarques sur Racine.

L'Héritier du nom, des talens & des vertus du grand *Racine*, vient de publier trois Volumes in-12, intitulés : *Remarques sur les Tragédies de Jean Racine, suivies d'un Traité sur*

la

la Poësie Dramatique antienne & moderne. Elles sont précédées d'un *Discours préliminaire* que M. *Racine* m'a fait l'honneur de m'adresser, parceque je préside à la nouvelle & magnifique édition in-4°, qu'on prépare des œuvres de son illustre père. L'Auteur, dans ce Discours, gémit sur le sort des bons ouvrages qu'on imprime souvent fort mal, tandis que de mauvais Livres ont l'avantage d'être décorés de tous les ornemens qui embellissent l'Art Typographique. Caractères, papier, desseins, gravûres, tout fut mis en usage pour les Poëmes de *La Pucelle*, d'*Alaric*, de *Saint-Louis*, & nous n'avons pas encore une belle édition de *Corneille*. *La Fontaine* ne vit jamais faire pour ses Fables divines la dépense que *la Mothe* vit faire pour les siennes. *Molière* & *Boileau* n'ont vû leurs ouvrages qu'imprimés très-modestement. Enfin, les Tragédies de *Racine* elles-mêmes ont été jusqu'à présent exécutées avec beaucoup d'économie de la part des Libraires, & fort peu d'at-

tention de la part des Editeurs. Il seroit à souhaiter sans doute, que les plus belles productions de l'esprit humain fussent aussi les mieux partagées du côté de la Presse. Mais le mérite d'un ouvrage est précisement la cause du peu de soin qu'on apporte à l'imprimer. On est toujours sûr de vendre un bon Livre, sous quelque forme qu'il paroisse. Les plus belles femmes ne sont pas celles qui ont le plus besoin de parure.

M. *Racine* me trace dans son *Discours préliminaire* un plan à suivre pour l'édition des Œuvres de son père. Il me propose d'ajoûter des notes, de faire sentir les fautes grammaticales, de comparer l'original Grec avec l'imitateur François, de développer la conduite de chaque pièce, &c. Je n'ai pas crû devoir déférer à ces conseils, pour plusieurs raisons. 1°. Je me serois vû exposé au reproche que M. *Racine* fait lui-même à certains Editeurs : » Il faut, » dit-il, que *Boileau* soit un grand » Poëte, pour forcer ceux qui veulent

» le lire à acheter tout ce qui accom-
» pagne son texte. » 2°. Je conviens qu'un examen de toutes les pièces d'un de nos meilleurs Poëtes tragiques pourroit être un ouvrage fort instructif ; mais je pense qu'il faut le donner séparément, & ne pas en surcharger un original précieux. 3°. M. *Racine* vient d'exécuter lui-même son plan dans ses principaux objets par l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui. Que me resteroit-il à dire après un si habile maître ? J'ai donc crû, par rapport à l'entreprise dont il s'agit, que le Public n'exigeoit de moi que de revoir fidellement le texte ; de lui en offrir un correct, ce qu'on n'a point fait jusqu'à présent ; de rejetter toutes les mauvaises critiques qu'on trouve ordinairement à la suite de ces Tragédies ; de composer une vie du Poëte, avec un Discours qui contînt l'histoire des pièces, les anecdotes qui y ont rapport, & où je fisse sentir les progrès du génie de l'Auteur, & l'intervalle immense qu'il a franchi avec tant de succès & de rapidité des

puis *la Thébaïde* jusqu'à la sublime *Athalie*. C'est à quoi je me suis borné dans cette édition en trois Volumes in-4°, qui paroîtra dans un an. Les Libraires n'épargnent rien pour la rendre digne du Poëte, du Public & de la Typographie Françoise.

Vous serez peut-être étonné, Monsieur, que M. *Racine* ne se soit pas chargé lui-même de ce travail, dont il se seroit acquitté mieux que personne. Il a craint d'être infidelle aux intentions d'un père, qui auroit voulu pouvoir anéantir ses ouvrages. C'est encore pour se conformer à des vûes si chrétiennes, qu'il nous apprend que depuis quarante ans il ne fréquente point les Spectacles. Mais, direz-vous, comment un Ecrivain si sage, si sévère même, a t-il pû commenter des pièces de Théâtre, qu'il appelle lui-même des *Tragédies dangereuses* ? Voici ses motifs. » C'est » pour vous, mon fils, que j'écris ces » remarques, & que je m'occupe de » matières Poëtiques, qui me sont » devenues très-indifférentes, mais

„ que j'ai étudiées dans ma jeunesse,
„ parce que la gloire d'être Poëte
„ Tragique m'a tenté. Je me sentois
„ capable de faire comme un autre
„ de ces pièces qui ne demandent pas
„ un grand effort de génie, & qui ce-
„ pendant, à cause de leur nouveau-
„ té, rapportent à l'Auteur beaucoup
„ d'applaudissemens dans quelques
„ représentations, avec des émolu-
„ mens. Mais je n'en voulois faire
„ que d'excellentes, & dans cette in-
„ tention je pris d'abord pour mes
„ modèles l'*Oedipe* de *Sophocle* & l'*A-
„ thalie*. Mon ambition fut mon salut.
„ Ayant toujours devant les yeux ces
„ deux pièces, je n'eus jamais la har-
„ diesse de commencer une Scène.
„ Qu'un amateur des Muses n'essaye
„ jamais ses forces contre ces deux
„ ouvrages.

„ S'il ne sent point du Ciel l'influence se-
crette.

„ Lorsqu'on ne la sent pas, il ne
„ faut jamais faire de vers; lorsqu'on
„ en est tout rempli, si l'on veut

„ vivre tranquillement, il ne faut „ point faire de vers. » Quelle ſageſſe & quelle modeſtie ! Puiſſe-t-elle être imitée de nos jeunes gens, qui, dès leur entrée dans la République des Lettres, débutent par faire des Tragédies ; comme ſi c'étoit la choſe du monde la plus aiſée. N'apprendront-ils jamais qu'il ne ſuffit pas de ſçavoir faire des vers, d'enchaſſer des maximes, d'imaginer des incidens extraordinaires, de ménager des reconnoiſſances, &c. On peut exécuter tout cela ſans génie & même ſans eſprit ; voilà pourquoi nous ne manquons pas de Poëtes ſoi-diſant tragiques.

L'ouvrage de M. *Racine* eſt du nombre de ceux, dont il eſt difficile de rendre un compte exact. Il examine chaque pièce ; il la ſuit de ſcène en ſcène ; il y ajoûte des remarques de grammaire & de goût ; il développe le ſujet, la fable, le plan, les caractères ; il rappelle les grandes règles ; il met ſous les yeux les imitations ; il rapporte les anecdotes, &c.

Enfin, il y a tant d'obſervations, tant de vûes, tant d'analyſes, tant de parallèles, tant de détails, tant d'excellens principes répandus dans ce Commentaire, qu'il ſeroit impoſſible de ſuivre l'Auteur dans ſa vaſte carrière. Je prendrai donc le parti de m'arrêter à quelques remarques qui m'ont paru dignes d'attention.

Le goût des antithèſes a occaſionné un paralelle qui eſt fort injurieux pour *Racine*. Cet Auteur eſt traité de petite Colombe, *Columbulus*, tandis qu'on regarde ſon Rival comme l'Aigle de Jupiter. Ces ſortes d'oppoſitions ſont tout à la fois injuſtes & ridicules. Ne diroit-on pas que *Racine* n'eſt qu'un Poëte doucereux, qui n'introduit ſur la Scène que de fades Héros? Si la paſſion de l'amour eſt, pour ainſi dire, l'ame de ſes Tragédies, à qui faut-il s'en prendre? Comment débuta-t'il dans la carière Dramatique? Par le Sujet le plus terrible que nous préſente l'Antiquité. L'amour ne devoit point trouver de pla-

ce parmi les incestes & les parricides de la famille d'*Oedipe*; cependant *Racine* se vit contraint d'y introduire cette passion pour se conformer au goût des François, qui avoient l'esprit gâté par la lecture des plus insipides Romans. Ecoutons ce que dit à ce sujet M. *Racine* en parlant de son père. " On ne connoissoit point alors
„ de Tragédies sans amour. Il en
„ mit peu dans sa première; il en mit
„ davantage dans la seconde, & on
„ lui reprocha un *Alexandre* qui n'é-
„ toit pas, disoit-on, assez tendre.
„ On fit la même critique de *Pyrrhus*:
„ ainsi un jeune homme que son génie
„ portoit au vrai tragique, se vit obli-
„ gé, pour contenter son siécle, de
„ s'attacher à peindre la passion, qui
„ alors donnoit la vie à toute Pièce
„ Dramatique; & quand on lui a re-
„ proché dans la suite des Héros trop
„ tendres, il a bien pu dire: *Ils me les*
„ *reprochent maintenant & ils me les ont*
„ *demandés; c'est de la complaisance que*
„ *j'ai eue pour leur goût dont ils me font*
„ *un crime.*"

Ils nous le font commettre, & ne l'excusent
pas.

Le grand *Corneille* lui-même n'a-t'il pas représenté César comme un Héros de Roman, lorsqu'il lui fait tenir ce langage en présence de *Cléopatre?*

C'étoit pour acquérir un droit si précieux,
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même, il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver, que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas.

On s'imagine entendre *Dom Quichotte*, qui attribue le succès de toutes ses prouesses aux beaux yeux de *Dulcinée.*

On doit plaindre nos deux plus grands Poëtes Tragiques, d'avoir été contraints d'asservir leur génie aux moeurs de leur siécle. C'est ce qui fait dire à M. *Racine.* "Si la Tragédie „ Françoise n'a pas été portée à la

„ perfection que demande ce genre
„ sublime de Poësie, n'en accusons
„ pas les deux hommes qui ont été les
„ plus capables de l'y porter ; c'est
„ nous-mêmes qui les en avons em-
„ pêchés. Ainsi n'en accusons que ce
„ goût frivole qu'avoit répandu par-
„ mi nous la fureur des Romans. Ce
„ goût changera peut-être. Le Public
„ après une si longue froideur pour
„ *Athalie*, a enfin reconnu le mérite
„ de cette pièce, qui doit nous ap-
„ prendre quel est le vrai goût de la
„ Tragédie. Notre Nation reconnoi-
„ tra peut-être à la fin, que l'amour
„ n'est que très-rarement digne d'y
„ trouver place ; mais quand elle vou-
„ dra des Tragédies parfaites sans a-
„ mour, retrouvera-t-elle des hom-
„ mes pareils aux deux Poëtes, dont
„ elle na pas profité comme elle en
„ pouvoit profiter ? „ M. *Racine* me
permettra de n'être point ici tout-à-
fait de son sentiment. L'amour est
de toutes les passions celle qui produit
les effets les plus tragiques ; je ne vois
pas pourquoi on voudroit le bannir

du théâtre. Est-ce parce que l'amour peut faire sur les cœurs des impressions dangereuses ? Mais qu'y a-t'il à craindre lorsqu'on ne nous offre que des Héros, qui en aimant, se proposent un but légitime ? On ne trouve pas à redire que *Racine* dans la *Thébaïde* nous ait présenté le tableau de la plus affreuse haine qui fut jamais, & on lui fera un crime de nous peindre la tendresse que ressent un homme vertueux pour une Princesse aimable ! Il est vrai que *Phèdre* est embrasée par des feux criminels ; mais cet amour incestueux est suivi du châtiment. Un Poëte ne se rend coupable qu'en faisant triompher le vice. Quel danger en résulteroit-il pour les mœurs si toutes nos Françoises, qui n'ont pas fait vœu de passer leurs jours dans le célibat, prenoient pour modèles une *Iphigénie*, une *Atalide*, une *Aricie*, une *Monime*, une *Junie*, une *Bérénice* ? &c. On auroit raison de se récrier si on exposoit sur la scène les honteux déréglemens des *Phrinés*, des *Laïs*, des *Messalines* ; mais on ne

peut faire de pareils reproches à nos Auteurs Dramatiques. On tolère dans nos Tragédies la haine, l'ambition, la vengeance, &c. La peinture de ces passions ne révolte point les spectateurs les plus scrupuleux; ils n'en veulent qu'à l'amour : quelle bizarrerie !

Tout le monde connoît la scène d'*Andromaque*, qui commence par ce vers,

Eh bien, Phœnix, l'Amour est-il le maître!

Cette Scène est ordinairement fort applaudie; *Boileau* fut d'abord lui-même au rang des admirateurs; mais notre satyrique changea de sentiment. Qu'on ôte, disoit-il, le nom de *Pyrrhus*, on ne trouvera dans cet endroit que la peinture de ces folles incertitudes que *Térence* dépeint si bien.

Excludit, revocat, redeam? non si obsecret.

Boileau se repentoit d'avoir fait cette réflexion trop tard, parce que

s'il y eût pensé dans le tems, il auroit obligé son ami à supprimer ce morceau. Je conviens que la scène de *Racine* n'est qu'une paraphrase du vers latin de *Térence*. Eh qu'importe ? Les Rois ressentent les passions de la même manière que les particuliers. Il n'y a que la façon dont les uns & les autres expriment leurs sentimens, qui constitue la différence entre la Comédie & la Tragédie. Je n'ai qu'une question à faire au sujet de la scène de *Racine*. *Pyrrhus* tient-il un langage conforme à la situation où il se trouve actuellement ? Emploie-t'il des expressions convenables à la dignité de son personnage ? Si on m'accorde ces deux points, j'oserai avancer que la réflexion de *Boileau* n'est pas juste, & qu'il auroit eu tort d'obliger son ami à sacrifier une scène qui représente avec tant de force & de vérité les foiblesses du coeur humain.

Bérénice, comme dit M. de *Fontenelle*, *fut un duel, & la victoire resta au plus jeune. Corneille & Racine se virent*

engagés à traiter ce ſujet par MADAME (*Henriette - Anne d'Angleterre.*) L'ouvrage de *Corneille* n'eut aucun ſuccès, & n'en méritoit aucun. Son *Tite* eſt d'une grandeur plus que Romaine ; & c'eſt dans cette pièce, plus que dans toute autre, qu'il chercha le merveilleux hors de la Nature. Son Rival, qui ne la perdoit jamais de vûe, trouva le merveilleux dans la ſimplicité même du ſujet. *Invitus invitam dimiſit*; ou, ſi vous voulez, ce vers que *Bérénice* dit à *Antiochus* en parlant de *Titus*,

Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte :

Voilà toute la pièce de *Racine*. Il ſe borne à peindre la cruelle ſéparation de deux perſonnes qui s'aiment éperdûment, & qui ne peuvent s'unir par l'hyménée. Quel art, quelle fécondité dans l'eſprit & dans le cœur ne ſuppoſe point une tragédie faite ſur un fond auſſi ſtérile! C'eſt-là, ſi je ne me trompe, la marque infailli-

ble du génie; & *Racine* eſt peut-être plus admirable dans cette pièce, que dans beaucoup d'autres qu'on lui préfère. Vous obſerverez, Monſieur, qu'ici il n'eſt point ſoutenu par les Grecs, ni par l'Ecriture Sainte; il tire tout de lui-même; il fournit tout; il crée tout. On ne ſçauroit trop le répéter: un eſprit très-médiocre peut enfanter des tragédies chargées d'incidens, de ſituations, & de ce qu'on appelle coups de théâtre. Mais il faut un talent éminent pour ſe paſſer de ces reſſources romaneſques, & pour attacher, pendant cinq Actes, un ſpectateur éclairé & ſenſible, par le développement du cœur, par la vive peinture de ſes mouvemens. Il ſemble que dans ce ſiécle on veuille oublier que cette ſimplicité eſt un des premiers préceptes que nos Maîtres nous ont tranſmis: *Que ce que vous ferez*, dit *Horace*, *ſoit toujours ſimple, & ne ſoit qu'un.*

Auſſi, malgré ſa ſimplicité, ou plûtôt à cauſe de ſa ſimplicité même, *Bérénice* eut-elle dans ſa naiſſance un

ſuccès prodigieux. Elle fut jouée trente fois de ſuite, & à la trentiéme repréſentation, il y avoit autant de monde qu'à la première. Long-tems après qu'elle eut paru, le grand *Condé*, qui étoit connoiſſeur, cita à ſon ſujet ces deux vers, que *Titus* dit de ſa Maîtreſſe :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Je ſuis étonné que M. *Racine* ne faſſe pas de cette tragédie de ſon père autant de cas qu'elle le mérite. On n'y remarque point, dit-il, un génie qui *croît & s'élance*; & c'eſt préciſément ce que tous ceux qui ſe connoiſſent en paſſions remarquent avec volupté. *Bérénice* d'ailleurs eſt un chef d'œuvre de ſtyle. Quelle verſification, quelle pureté, quelle élégance continue ! Le ſentiment de *Boileau* n'auroit-il point encore influé ſur celui du Commentateur ? Ce Poëte étoit abſent, quand *Racine* compoſa

cette pièce, & il dit à son retour que s'il avoit été à Paris, il auroit empêché son ami de traiter un sujet aussi peu propre à la Tragédie. Avant que d'adopter, en certaines matières, les décisions d'un aussi grand juge, il n'est pas inutile de réfléchir sur son caractère. *Boileau* n'avoit pas l'ame fort tendre; c'étoit un homme judicieux, l'interprète de la raison, non le peintre du sentiment. Il n'étoit donc fait ni pour goûter des pièces du genre de *Bérénice*, ni pour en juger. Des esprits de cette trempe ne veulent dans la Tragédie que des passions qui sortent, pour ainsi dire, au-dehors de l'ame, telles que l'ambition, la vengeance, &c. Les combats d'un cœur obligé de renoncer à ce qu'il a de plus cher, & d'y renoncer au moment qu'il se croit au comble de ses voeux, leur paroissent des petitesses. Il faut appeller de ces esprits froids & didactiques aux coeurs tendres & passionés. C'est à ce tribunal qu'il faut citer *Bérénice*, & c'est-là qu'elle

triomphera de tous ses censeurs.

M. *Racine* convient lui-même qu'elle n'a point cessé de plaire; qu'elle fait toujours verser des larmes *quand il se trouve quelque Actrice capable (ce qui est, dit-on, très-rare) de bien rendre toute la passion & la délicatesse de son rôle.* L'Auteur a raison de dire que les Actrices en état de rendre ce rôle, sont fort rares. J'ai oui dire que l'admirable *Le Couvreur* l'avoit joué avec peu de succès. Que je plains M. *Racine* d'être si cruel à lui-même, & de se priver du plaisir de voir ce même rôle rendu aujourd'hui avec toute la délicatesse, toute l'expression, toute la force, toute la chaleur, tout le pathétique qu'il pourroit désirer. Beauté, graces, noblesse, voix, intelligence, cet air intéressant qui pare la douleur, si je puis m'exprimer ainsi: que de talens, que de charmes réunis dans Mlle *Gaussin*! Toutes réflexions faites, M. *Racine*, né sensible, [illegible]ort bien de ne point venir à *Bé*[illegible]. Il apprendra du moins sans [illegible] que cette Tragédie de son

père, remise depuis peu, a reçû les plus grands applaudissemens. Je m'en tiens aux larmes que j'ai vû couler de toutes parts ; je ne veux point d'autre preuve des talens inimitables du Poëte & de l'Actrice.

On regarde communément *Phèdre* comme la plus dangereuse de toutes les Tragédies de *Racine*. Cependant *Arnaud*, le sévère *Arnaud*, ne reprochoit à l'Auteur que l'amour d'*Aricie*; il soutenoit que sans cet amour la pièce n'avoit rien que de très-instructif & de très-utile pour les moeurs. La Tragédie d'*Euripide* a beaucoup servi au Poëte François ; mais celui-ci n'a pas mis le discours suivant dans la bouche d'*Hyppolite*. » O Jupiter, » pourquoi avez-vous placé sous le » Soleil un mal aussi funeste à l'hom-» me que la femme ? Si vous vouliez » que les hommes se répandissent sur » la Terre, pour en perpétuer la race, » la femme étoit-elle nécessaire ? En » portant nos offrandes sur vos Au-» tels, chacun, selon le prix de son » offrande, eût acheté des enfans...

» Ma haine contre les femmes ne sera
» jamais assouvie, & si j'en parle tou-
» jours mal, c'est qu'elles sont tou-
» jours mauvaises. Ou qu'on les ren-
» de meilleures, ou qu'il me soit per-
» mis de déclamer toujours contre
» elles. « Cet ennemi du beau sexe
n'auroit guères plû sur notre Théâ-
tre, & *Racine* a fort bien fait d'hu-
maniser le farouche *Hyppolite.*

Que j'aurois de plaisir, Monsieur, à parcourir ainsi avec vous les Tragédies de ce grand Poëte, & à vous faire part de toutes les observations judicieuses de M. *Racine.* La tendresse filiale ne l'aveugle point ; il fait sentir les défauts, lorsqu'il les apperçoit ; ainsi ses éloges ne doivent point être suspects. En arrivant à *Athalie*, il examine cette pièce dans toutes ses parties, suivant les principes d'*Aristote.* Il s'est plû à développer toutes les beautés de ce chef-d'œuvre, & à répondre aux Critiques qu'on en a faites. C'est à cette dernière Tragédie qu'il finit aussi ses *Remarques*, qui occupent les deux pre-

miers Volumes. Le ſecond eſt terminé par une *Lettre de M. le Franc à M. Racine*, dont je vous parlerai en particulier. Le troiſième Tome contient le *Traité de la Poëſie Dramatique ancienne & moderne*, qui me fournira le ſujet d'une Lettre inſtructive.

Voici, Monſieur, deux Amans, qui ne ſont pas auſſi à plaindre qu'*Abailard* & *Eloïſe*. Ils éprouvent de longues infortunes ; mais qui ſont terminées par un dénoûment heureux, du moins dans la petite pièce dont ils ſont le ſujet. Cette pièce eſt en un Acte en vers ; elle eſt intitulée *Alzate*, ou *le Préjugé détruit*, par M. *Gazon Dourxigné*. L'Héroïne étoit Comédienne ; *Valére* ſon amant l'épouſe, malgré les oppoſitions de ſa famille. Il eſt deshérité. La tendre & fidelle *Alzate* trouve le moyen d'entrer chez ſa Belle-mère, en qualité de femme de chambre, ſous le nom de *Lizette*. Elle eſpère par ſa douceur, par ſes vertus, prévenir en ſa faveur Mr. & Mad. *Oronte*. *Ariſte*, Alzate.

ami de *Valére*, s'emploie de son côté, pour obtenir la grace d'un fils infortuné. La fausse *Lizette* se découvre à cet ami généreux ; & tous deux s'unissent pour réveiller dans le coeur de Madame *Oronte* la tendresse maternelle. Ils y réussissent ; alors *Alzate* tombe à ses genoux, & lui fait voir dans sa suivante l'épouse de son fils. La Belle-mère est attendrie. Le Père se montre toujours infléxible ; mais enfin, il ne peut résister aux conseils d'*Ariste*, aux prières de sa femme, aux larmes de *Lizette*. Il pardonne à son fils, qui attendoit ce moment heureux pour venir se jetter dans les bras paternels. Son mariage avec *Alzate* est ratifié. Il n'est pas difficile de deviner les célèbres Epoux que l'Auteur de cette petite pièce a eus en vûe. On peut donc dire que le fond de l'ouvrage est assez nouveau, sans être neuf. Mais la manière dont il est traité, fait honneur au jeune Poëte. Il y a mis beaucoup de sentiment, & quelques situations qui arrachent des larmes. Les vers sont doux, harmonieux, fa-

ciles : jugez-en, Monſieur, par cet échantillon. C'eſt *Ariſte* qui prend avec chaleur la défenſe des Comédiens. Ils ſont les délices de la ſociété, & on voudroit qu'ils en fuſſent le rebut. On les eſtime, on les applaudit au théâtre : hors de la ſcène ſeront-ils l'objet de nos mépris ? Utiles, néceſſaires même à l'Etat, par quelle fatalité n'en ſeront-ils pas regardés comme les membres ? Nos Loix les autoriſent, & nos mœurs les proſcrivent ! Quelle bizarre & honteuſe contradiction ! Mais le jeune Poëte s'exprime à ce ſujet beaucoup mieux que je ne le pourrois faire !

Ainſi donc, l'aſcendant d'un préjugé honteux,
Force un père crédule à traverſer leurs feux.
Il penſe que le cœur d'une Actrice charmante
Ne peut ſuivre pour guide une vertu conſtante.
Ah, s'il n'étoit ſéduit par la prévention,
Jugeroit-il ainſi de ſa profeſſion ?

Je ne m'étonne pas, qu'aveugle en son délire,
Le Vulgaire flétrisse un talent qu'il admire,
Source de nos plaisirs, comme de nos vertus :
Il se livre sans cesse à de pareils abus.
Mais doit-on l'imiter ? Et faut-il que le Sage,
Esclave, malgré soi, d'un tyrannique usage,
Que la droite raison ne sçauroit approuver,
Se borne à le blâmer, & n'ose le braver ?

Cette petite pièce n'a pas même été présentée aux Comédiens. L'Auteur a senti les raisons qui auroient empêché qu'elle ne fût jouée.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1752.

Faute à corriger.

Dans l'Ordinaire précédent, à la fin de l'article de *Bolingbroke*, page 332, ligne 12, *être médiocre*; lisez *être un Ecrivain médiocre*.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE IV.

Suite des Mémoires d'Artigny.

IL y a, Monsieur, dans le second Volume des *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, plusieurs choses curieuses qu'on ne rencontre point dans le cours des lectures ordinaires. C'est sur ces sortes de sujets que je me propose d'arrêter un moment vos regards. Je passerai donc le premier article ; car je ne pense pas que vous preniez un grand intérêt aux Poësies Latines de *Boissat*, sur lesquelles M. l'Abbé

d'Artigny fait des remarques plus ſçavantes qu'agréables. Que nous importe de ſçavoir en quel lieu les œuvres de ce Membre de l'Académie Françoiſe ont été imprimées, & le nombre d'exemplaires qu'on en a tiré? C'eſt cependant là principalement ce qui fait la matière de cet article. Quelques Ecrivains ont avancé, que les ouvrages de *Boiſſat* n'ont jamais été imprimés, d'autres ont ſoutenu le contraire, & ont indiqué un exemplaire qui ſe trouve à la Bibliothèque des Jeſuites de Lion. M. l'Abbé d'*Olivet*, qui a vû cet Exemplaire, eſt nn témoin digne de foi; la diſpute doit donc être regardée comme finie.

M. l'Abbé d'*Artigny* eût peut-être fait plus de plaiſir au Lecteur, en lui apprenant que *Boiſſat* éprouva une de ces malheureuſes avantures, où la foibleſſe ſuccombe ſous la force armée, & (choſe ſingulière) que ce ne fut pas ſon talent pour les vers qui lui attira la diſgrace qu'il eſſuya en Dauphiné ſa Province. Voici le fait.

Boissat, étant à Grenoble, se trouva masqué en femme à un Bal que donnoit le Comte *de Sault*, Lieutenant de Roi en Dauphiné. L'Académicien se servit du privilège des Masques, pour tenir des propos un peu libres à Madame la Comtesse *de Sault*. Celle-ci dit la chose à son mari, qui s'en offensa au point, que le lendemain il fit donner au beau Masque des coups de bâton par ses gens. Cependant comme *Boissat* étoit Gentilhomme, il voulut avoir raison de cette affaire; il se fit seize mois après un accommodement.

Dans l'article suivant, M. l'Abbé d'*Artigny* nous fait connoître le véritable Auteur d'un Livre infâme, qui parut en premier lieu sous le titre d'*Aloysia*, & dans la suite, sous celui de *Joannis Meursii elegantiæ Latini sermonis*. On avoit faussement attribué cet ouvrage à *Louise Sigée*, Portugaise aussi vertueuse que sçavante; on supposoit qu'il avoit été composé d'abord en Espagnol, & que *Meursius* l'avoit traduit en Latin: mais ni l'un ni l'autre n'ont eu part à cette obscène

production. L'Auteur est un François, qui a cherché à se déguiser sous des noms étrangers. Son nom véritable est Nicolas *Chorier*, Avocat au Parlement de Grenoble, Historien du Dauphiné ; & c'est à feu M. *de la Monnoye* que l'on est redevable de cette découverte.

L'Histoire agréable, mais romanesque, de la Congrégation des filles de l'Enfance de Toulouse, a donné lieu à une dispute assez vive entre M. *Reboulet*, Auteur de cet ouvrage, & un neveu de celle qui y joue le premier rôle. Les mémoires & les réponses faites à ce sujet, font la matière du troisième article, dans lequel l'Auteur n'éclaircit rien, & laisse le Lecteur dans le doute, si les faits qu'on raconte sont véritables, ou si ce ne sont qu'un tissu d'avantures inventées à plaisir pour ternir la réputation d'une illustre Fondatrice.

Je passe, Monsieur, à l'article intitulé, *Chronique scandaleuse des Sçavans*, & aux deux suivans qui traitent du même sujet. Vous y verrez un tableau bien singulier des guerres cruelles,

qui pendant plus de deux siècles ont déchiré & avili la République des Lettres. Tout ce que le mépris a de plus outrageant, la calomnie de plus noir, la vengeance de plus injuste, l'orgueil de plus insultant, la haine de plus envenimé, & la colere de plus violent, a été employé par des hommes, qui se piquoient de douceur, de modération & de politesse &, qui tandis qu'ils se disoient mutuellement les injures les plus atroces, se glorifioient d'avoir sçû préserver leurs Ecrits de fiel & d'amertume. Les invectives grossières que *Luther*, *Calvin*, & *Theodore de Bèze*, ont vomies contre les Souverains Pontifes & les Théologiens orthodoxes, sont placées ici mal à propos parmi les querelles Littéraires : ce sont des disputes de Religion, qu'on ne devoit pas s'attendre à trouver dans la *Chronique scandaleuse des Sçavans*. Ainsi, quand *Luther* dit que les Papistes sont tous des ânes & restent toujours ânes, à quelque sausse qu'on les mette, bouillis, rotis, frits, trempés, pelés, battus, brisés,

tournés, revirés, ce sont toujours des ânes; quand il dit en parlant du Pape, *qu'il est sorti du derriere du Diable*, qu'il est plein de Diables, de mensonges, de blasphêmes, d'idolâtrie; que c'est l'ennemi de Dieu, l'Antechrist, le destructeur du Christianisme, le voleur de tous les biens d'Eglise, le plus grand de tous les Maqueraux, le gouverneur de Sodome, &c. quand il appelle les Sacramentaires des pourceaux, des chiens, des ânes, des spectres, des lutins, des engeances de vipères, des Turcs, des envoyés de Satan, que le Diable fait avancer à coups d'éperons; quand *Calvin* traite ses adversaires de fous, de fripons, d'yvrognes, de furieux, d'enragés, de bêtes, de taureaux, d'ânes & de cochons; quand *Bèze* appelle un Ministre Luthérien Polyphême, guenon, chien, sophiste asinissime, impudent fripon, sycophante effronté, âne à deux pieds, faquin, monstre composé de la nature d'un singe & de celle d'un âne sauvage, animal carnacier, Cyclope, pendard,

qui mérite d'être pendu au premier arbre,&c. quand, dis-je, ces frénétiques se laissent aller à ces mouvemens de brutalité contre les ennemis de leur secte, on doit regarder ces emportemens comme des suites ordinaires du fanatisme, & non comme une guerre de Sçavans.

Celle qui mérite d'occuper ici la premiere place, tant par droit d'ancienneté que par la célébrité des combattans, c'est la fameuse querelle qu'un dialogue d'*Erasme* fit naître entre lui & Jules *Scaliger*. *Erasme*, le restaurateur des Belles Lettres, de la Critique & du bon goût, étoit extrêmement considéré dans toute l'Europe. Il venoit de publier un Dialogue, où il tournoit en ridicule l'entêtement de ceux, qui ne connoissent pour expressions véritablement Latines, que celles que l'on trouve dans les écrits de *Cicéron*; il entreprit même de faire voir des taches dans le style de cet Orateur. Jules *Scaliger*, inconnu jusqu'alors, cherchoit quelque occasion de sortir de l'obscurité.

Il crut l'avoir trouvée en se signalant contre un adversaire tel qu'*Erasme.* Il composa un discours pour la défense de l'Orateur Romain, qu'on peut regarder comme la plus sanglante Satyre qu'on ait jamais lue. Il traite son ennemi d'ignorant, d'yvrogne, d'imposteur, de séditieux, de Moine Apostat, d'impie, de bourreau, de parricide, & de furie sortie des Enfers. La seule réponse que fit *Erasme* à un discours aussi violent, fut d'écrire à quelques-uns de ses amis, qu'il étoit bien assuré que *Scaliger* s'attribuoit faussement cette piéce, à laquelle il n'avoit fait que prêter son nom. Ces Lettres furent communiquées à *Scaliger*, qui redoubla sa fureur. Il fit une seconde Satyre plus atroce que la première; & la principale cause de ses emportemens venoit de ce qu'*Erasme* l'avoit crû incapable de produire un écrit de cette force, & qu'il dédaignoit d'entrer en lice avec lui. Mais *Erasme* n'eut pas le chagrin de voir cette seconde harangue; car il mourut dans le tems qu'elle

s'imprimoit. *Scaliger* ne manqua pas de se glorifier de sa mort, comme d'une victoire éclatante, remportée sur son adversaire, qu'il croyoit avoir fait mourir de confusion & de désespoir. Enflé de ce succès imaginaire, il se prépara à de nouveaux triomphes. *Cardan* étoit, après *Erasme*, celui de tous les Ecrivains, qui jouissoit de la plus grande réputation. *Scaliger* prit les armes contre lui; & ne trouvant rien de plus flatteur que d'envoyer ses ennemis en l'autre monde, il écrivit que *Cardan* n'ayant pû résister à la honte de sa défaite, s'étoit laissé mourir de chagrin. Mais par malheur *Cardan* vécut assez long-tems pour faire une réponse qui foudroya *Scaliger*, & pour survivre dix-huit ans à son ennemi.

Joseph *Scaliger*, fils du précédent, fut un des plus beaux esprits des derniers siècles. Ebloui par les louanges excessives que lui attiroit son sçavoir immense, il s'imaginoit que la nature s'étoit surpassée en sa faveur, & que les autres hommes n'avoient reçû en

D v

partage qu'une profonde ignorance: De son autorité privée, il s'étoit établi Dictateur dans la République des Lettres; & les membres qui la composoient, ne paroissoient à ses yeux que de vils esclaves. Il étoit sur-tout entêté d'une noblesse prétendue, qu'il faisoit remonter jusqu'aux anciens Princes de Vérone. Il avoit publié un Livre pour relever l'ancienneté & l'éclat de sa Maison. Le terrible *Scioppius* qui aspiroit à la première place dans l'Empire Littéraire, saisit cette occasion propre à satisfaire sa jalousie & son animosité. Il découvrit dans l'ouvrage de son rival près de cinq cens fautes, & assaisonna sa Critique des injures les plus grossières; elles remplirent d'ennui & de tristesse l'ame du pauvre prince de Vérone, qui mourut au bout de deux ans, percé des traits, dont son père & lui avoient montré à leurs ennemis le funeste usage.

Scioppius étoit regardé de son tems comme l'Attila des Auteurs, & l'horreur du genre humain. C'étoit le Cri-

tique le plus habile & le plus méchant qui fût alors. Il oſa lancer les traits de ſes Satyres juſques ſur le Trône d'Angleterre contre le Roi *Jacques I.* Il ſe vantoit hautement d'avoir fait mourir *Caſaubon* & *Scaliger* ; & tous ceux qui avoient quelque mérite, étoient expoſés à ſes coups. Croiriez-vous, Monſieur, qu'un Ecrivain de ce caractère, dont tout le monde étoit intéreſſé à demander la proſcription, qui devoit être en exécration à toute l'Europe, ait cependant reçû des Brefs des Papes, des Lettres honorables de pluſieurs Souverains ; qu'il ait été fait Parrice de Rome, Conſeiller de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne ; enfin, qu'on l'ait comblé de tous les honneurs que peut briguer un homme de Lettres ?

Saumaiſe fut le digne ſucceſſeur de Joſeph *Scaliger*, dont il partagea les talens & les mauvaiſes qualités. Son orgueil ne pouvoit ſouffrir de contradiction, & dès qu'on n'étoit pas de ſon ſentiment, on pouvoit s'aſſurer d'être qualifié d'ignorant, de bête,

de fripon & de malhonnête homme: Un Sçavant de ce caractère ne devoit pas vivre long-tems en paix ; auſſi *Saumaiſe* eut-il continuellement les armes à la main. Il rencontra dans le Pere *Petau* un adverſaire redoutable, qui ſçut bien lui rendre les injures qu'il en recevoit. Le Père *Petau* étoit d'une humeur auſtère & farouche ; il avoit d'ailleurs à faire à un Hérétique ; c'étoit, pour un Jéſuite, une raiſon de plus de ne pas le ménager. *Saumaiſe* avoit été l'agreſſeur ; & cette guerre qui dura pluſieurs années, ne ſe termina pas à ſon avantage.

Il éprouva le ſort de Jules *Scaliger*, & ſa défaite fut d'autant plus humiliante, qu'il n'eut pas la gloire de périr ſous les coups d'un Héros. Comme le fils de Pélée, il avoit combattu contre un guerrier habile & courageux ; & il périt par la main d'un ſoldat inexpérimenté. *Milton*, fameux depuis par ſon *Paradis Perdu*, mais ignoré alors, fut le nouveau Pâris, dont le trait vint percer ce ſecond Achille. L'attaque fut ſi violente, qu'on pré-

tend qu'elle nè contribua pas moins que l'humeur insupportable de sa femme, à lui causer la mort.

Pour justifier les injures dont les Sçavans remplissoient leurs écrits, ils ne manquoient pas de s'autoriser de l'exemple des Saints Pères & de plusieurs endroits de l'Ecriture. Le fameux M. *Arnaud*, qui eut lui seul plus de guerres à soutenir que tous les autres Sçavans ensemble, est aussi celui qui a fait le plus valoir cet avantage. Il introduit sur la scène non-seulement *Elie* qui se moque des fausses divinités; mais Dieu lui-même, raillant le premier homme après sa chûte. M. *Paschal* s'est servi des mêmes raisonnemens pour justifier ses *Lettres Provinciales*. Mais comme ces Auteurs n'ont traité que des matières de Religion ou de controverse, je ne pense pas qu'on doive faire entrer leurs disputes dans l'Histoire des guerres purement Littéraires.

Balzac, qui, à l'âge de trente ans, passoit déja pour le plus éloquent de son siècle, avoit dit dans un de ses

écrits, qu'il y a quelques petits Moines, qui sont dans l'Eglise, comme les rats & les autres animaux imparfaits étoient dans l'Arche. Un jeune *Feuillant* ne put lui pardonner ce trait de mépris. Il composa un ouvrage où il prétendoit prouver que tout ce qu'il y avoit de bon & de beau dans les Lettres de *Balzac* étoit pillé des meilleurs Ecrivains anciens & modernes; & que si on l'obligeoit à restitution, il ne lui resteroit que les *car* & les *mais*, dont personne n'avoit intérêt à lui contester la propriété. Cet écrit donna lieu aux disputes les plus vives, qui ne finirent, comme les précédentes, que par la mort d'un des adversaires.

Les Lettres de *Voiture* firent naître d'autres combats. *Girac*, pour faire plaisir à *Balzac* son ami, qui vouloit passer pour le plus grand *Epistolier* de France, entreprit d'en faire la critique. *Costar*, ami de *Voiture*, saisit cette occasion de se signaler; il mit les lettres de son ami fort au-dessus de celles de *Balzac*; mais ce jugement irrita de telle

ſorte l'impétueux *Girac*, qu'il répondit contre *Coſtar* les plus violentes invectives, dans une replique qui contient plus de ſix cens pages ; il n'y a pas juſqu'aux titres des Sections, qui ne ſoient hériſſés d'injures. *Bevues, fauſſetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Coſtar ; qu'il eſt un inſigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied plat, un grand chicaneur, un inſolent, un impoſteur.* Mais le reproche qu'on lui fait le plus ſouvent, c'eſt d'être ſorti de la lie du peuple. C'eſt ainſi que les ennemis du grand *Rouſſeau* n'ont point eu honte de lui faire un crime de ſon origine : procédé lâche & bas, mais très-commun dans les diſputes des gens de lettres.

Ces guerres ont eu quelquefois des cauſes plus graves qu'une ſimple critique, & le nombre des combattans n'a pas toujours été borné à deux ou trois champions. On a vû des Ordres entiers de Religieux s'élever avec fureur les uns contre les autres. Jugez-en, Monſieur, par la diſpute mémorable des Carmes de Flandres avec les Jéſuites.

Ceux-ci avoient osé retrancher plus de deux mille ans de la généalogie de ces Moines. Les Carmes indignés que le Père *Papebrock* eût dépouillé le Prophète *Elie* de l'habit de leur Ordre, firent pleuvoir sur ce Sçavant une grêle d'écrits, plus chargés d'invectives que de raisons. On le traite d'impie, pour avoir nié que les Carmes fussent les successeurs d'*Elie*. L'Inquisition d'Espagne condamna le Jésuite, & les Carmes resterent en possession de leur vénérable antiquité, & de cette génération spirituelle, qui les fait descendre en droite ligne d'un grand Prophète. Et pour que personne n'osât plus leur disputer cet honneur, le Pape défendit, sous peine d'excommunication, d'agiter davantage cette question ; cette défense fut comme la branche d'Olivier qui ramena la paix entre les deux Ordres.

Cette querelle fut mêlée d'un incident qui réjouit le public. Un Frere de la Congrégation de *Saint Jean de Dieu* trouva fort mauvais que les Carmes se donnassent pour les plus anciens Moi-

nes du monde. Il produisit des titres qui prouvoient invinciblement, selon lui, que son Ordre avoit mille ans d'antiquité au moins sur celui d'*Elie*. En effet, disoit-il, Abraham n'a-t'il pas été notre 1er. Général? Ce grand Patriarche a fondé l'Ordre dans la Vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital; & non content de cet établissement si utile au public, il en alla faire un autre dans les Limbes, pour y recevoir les petits enfans morts sans baptême.

Il n'est pas étonnant que le fanatisme d'Ordre porte quelquefois une tête échauffée à de pareilles extravagances; mais ce qui doit surprendre le plus, c'est de voir des Sçavans écrire sur des vétilles avec autant de chaleur, d'animosité & d'emportement, que s'il s'agissoit de choses de la plus grande conséquence. Un solécisme qui peut échapper aux plumes les plus habiles, un passage de quelque Auteur ancien, qui aura été mal traduit, une année de plus ou de moins dans une époque de chronologie, une médaille bien ou mal ex-

pliquée : voilà les grands sujets de querelles qui font distiller de la plume des Auteurs le fiel & l'amertume contre ceux qui osent relever ces minucies. Le Pere *Bouhours* avoit plaisanté *Menage* sur quelques-unes de ses étymologies forcées, & *Ménage* traite le Pere *Bouhours* d'insolent petit écrivain, d'homme paitri d'ignorance & de vanité, à qui l'envie, la jalousie, la haine, la rage & la fureur, ont troublé le cerveau, & qui mériteroit qu'on lui donnât la discipline en pleine Congrégation. Je pourrois rapporter, d'après M. l'Abbé d'*Artigny*, plusieurs exemples semblables, pour prouver que les critiques les plus legères ont produit quelquefois les plus infâmes libelles. On ne sçauroit lire sans horreur dans le Procès de *Furetiére* avec l'Académie Françoise, les injures brutales, les emportemens furieux, les calomnies atroces dont *Furetiére* fut accablé par les partisans de l'Académie. On l'appelle fripon, voleur, faux monnoyeur, banqueroutier, vendeur de justice, &c. Il est vrai qu'il avoit lui-même rempli ses Fac-

tums de médisances & de grossieretés ; mais on ne peut nier qu'il ne s'y trouve aussi des plaisanteries d'un très-bon goût, & qui ont fait dire, que la Justice elle-même avoit soulevé son bandeau pour en rire.

La querelle de *Perrault* & de *Despréaux* sur les Anciens & les Modernes a été des plus vives & des plus animées. Ceux qui ont pris parti dans cette guerre d'Auteurs, n'ont pas été plus modérés que tous les autres. On sçait les suites de cette dispute fameuse, où M. *de la Mothe* & Madame *Dacier* se signalerent, l'un par sa politesse, & l'autre par ses emportemens. Le commerce des Sçavans avoit alteré dans Madame *Dacier* la douceur de son sexe ; elle éclata en reproches grossiers contre M. *de la Mothe*, & l'eût étranglé pour l'honneur des Anciens. Celui-ci se comporta avec elle, ainsi qu'un honnête homme qui se défendroit des fureurs d'une jeune beauté ; & l'on a dit à ce sujet, que M. *de la Mothe* écrivoit comme une femme galante qui avoit de l'esprit, & que Madame *Dacier* écri-

voit comme un pédant. On formeroit une Bibliothèque des écrits publiés pour & contre à cette occasion; mais on la réduiroit à un très-petit nombre de volumes, si on en retranchoit les injures & les odieuses personalités.

C'est assez vous entretenir de ces guerres scandaleuses, qui ont fait, pendant plusieurs siécles, la honte des Sçavans, & le divertissement du Public. L'Apologie de *Pibrac*, qu'on accusa d'avoir été amoureux de *Marguerite de Valois*, premiere femme d'Henri IV, est un point de notre histoire que vous lirez avec plaisir. On demande s'il est vrai que ce grave Magistrat ait véritablement aimé la Reine de Navarre. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Princesse se l'étoit imaginé, & qu'elle lui en a même fait des reproches. Les Apologistes de *Pibrac*, au nombre desquels est l'Auteur de ces Mémoires, tâchent de le justifier par deux raisons qui me paroissent assez mauvaises. La première, c'est qu'il n'auroit pas été d'humeur, disent-ils, de parler d'amour toujours le chapeau à la main : la

ſeconde, c'eſt que *Pibrac* avoit le cœur pris d'un autre côté, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable, qu'il ait été ſuſceptible de deux paſſions en même tems. Qui a jamais dit, que la crainte de parler à ſa maîtreſſe le chapeau à la main, fût capable d'arrêter les progrès d'une paſſion naiſſante? Et quelque amour que l'on ait dans le cœur pour un objet charmant, il eſt bien rare de n'y pas trouver encore de la place, pour y loger une Princeſſe. C'eſt donc envain qu'on veut détruire des ſoupçons, qui ne ſont que trop confirmés par une lettre même de *Pibrac.* La Reine lui remet devant les yeux les termes de cette lettre. " Vous m'écrivez, lui dit-„ elle, une excuſe non moins indiſ-„ crète, & peu conſiderée pour un „ homme ſage, qui étoit : que autre „ choſe ne vous avoit conduit à me „ donner cet avertiſſement, (*de ſe re-„ tirer à Agen*) que l'extrême *paſſion* „ que vous aviez pour moi, ce que ne „ m'aviez oſé plûtôt découvrir; mais „ qu'à cette heure vous y êtes forcé, „ par le déſir de me revoir. „ Je ne ſçais

ſi je me trompe, Monſieur ; mais il me ſemble qu'une lettre conçue en ces termes peut bien être regardée comme une déclaration. En vain *Pibrac*, dans ſon Apologie, voudroit lui donner un autre ſens, & faire entendre à la Reine de Navarre, que par le mot de *paſſion*, il n'avoit voulu ſignifier autre choſe que ſon attachement ſans bornes, & ſon zèle pour ſes intérêts. Si cela eſt, pourquoi dit-il qu'il n'a pas oſé le lui découvrir plûtôt ? Doit-on craindre de faire connoître de trop bonne heure de pareils ſentimens à ſes Maîtres ?

Je ne vous conſeille pas, Monſieur, de lire l'article de ce volume, qui contient une longue & ennuyeuſe hiſtoire du meurtre commis, il y a plus d'un ſiécle, en la perſonne d'un Bourguemeſtre de la Ville de Liége, & que j'ai été ſurpris de trouver dans un recueil, qui ne renferme preſque que des choſes intéreſſantes. Mais vous trouverez dans ce même Tome des remarques amuſantes ſur les prédictions de *Noſtradamus*. Vous y lirez d'abord des réflexions judicieuſes, ſur les triſtes effets

qu'ont produit de tout tems la ſuperſtition & la crédulité. Vous y verrez comment un Médecin, pour charmer l'ennui de ſa ſolitude, s'aviſe de publier des rêveries, que le peuple prend pour des Prophéties; comment ce viſionnaire ſurpris agréablement qu'on veuille malgré lui l'ériger en Prophête, met à profit l'ignorance publique, & fait paroître un recueil monſtrueux de fourberies & d'impoſtures, qu'il donne comme des prédictions, où tous les ſecrets de la Providence ſont clairement manifeſtés. Le nom de *Noſtradamus* eſt porté ſur les aîles de la renommée; ſes Centuries ſont plus révérées, que ne le furent autrefois les Oracles des Sybilles. Il vient à la Cour, où il eſt comblé d'honneurs & de bienfaits, & jouit paiſiblement d'une réputation qu'il n'a ni prévûe ni méritée. Cet impoſteur, pour la mieux conſerver, n'avoit garde de rien hazarder en parlant trop poſitivement; « il s'enve-
» loppoit dans une myſtérieuſe & im-
» pénétrable obſcurité. Son fatras poë-

» tique tiſſu de mots coupés & du jar-
» gon de l'Aſtrologie judiciaire, ſe
» préſentoit ſous des faces ambigues,
» accommodées à tout événement;
» & il eſt arrivé quelquefois, heureu-
» ſement pour le Prophète, qu'il pou-
» voit avoir raiſon, par quelque expli-
» cation, à laquelle il n'avoit pas penſé
» lui-même.

Il ſeroit à ſouhaiter que M. l'Abbé d'*Artigny* ſe fût un peu moins étendu ſur pluſieurs articles de ſes *Mémoires.* Il y avoit un moyen d'en rendre la lecture plus agréable & plus piquante; c'étoit de réduire à un ſimple extrait une infinité de pièces originales d'une longueur accablante & d'un ſtyle barbare. L'hiſtoire du Procès de Michel *Servet*, qui fut brulé à Genève, après s'être ſauvé des priſons de Vienne, où il avoit été condamné au même ſupplice, eſt rapportée avec tous les actés qui ont ſervi à cette procédure. Les ſentences Françoiſes & Latines, les dépoſitions des témoins, les interrogatoires, les procès-verbaux, en un mot, tout ce qui a été fait dans cette occa-

ſion

ſion contre cet ennemi irréconciliable de *Calvin*, eſt copié ici mot à mot & dans toute ſon étendue. Les Lecteurs aiment à être inſtruits ; mais ils veulent qu'on leur évite la peine d'une lecture faſtidieuſe.

On trouve le même défaut dans un Arrêt extrait des regîtres de la Cour du Parlement de Paris, qui condamne Geoffroi *Vallée* à être pendu, pour avoir fait un Livre impie. Une pareille pièce méritoit-elle de trouver place dans ces Mémoires ? Il ſemble que l'Auteur ne l'ait rapportée, que pour avoir occaſion de nous dire, que le fameux *Desbarreaux* étoit un des petits neveux de ce *Vallée*.

Si vous êtes du ſentiment de ceux qui ajoutent foi aux ſonges, vous pouvez, Monſieur, conſulter le dernier article ; vous y verrez une Lettre qui vous confirmera dans votre opinion. Pour moi, qui fais peu de fond ſur cette Lettre, je m'en tiens aux réflexions de l'Auteur, qui parle en homme ſenſé ſur cette matière, ainſi que

ſur preſque tous les autres points qui font le ſujet de ce ſecond Volume.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1752.

LETTRE V.

Catalogue raiſonné, &c.

PArmi les Arts, dont nos Rois ont pris plaiſir à raſſembler les monumens & à favoriſer les progrès, la Peinture, vous le ſçavez, Monſieur, a toujours tenu un des premiers rangs. Rien ne feroit plus capable de la conduire à la perfection que la vûe continuelle des chefs-d'œuvres qu'elle a produits : ils frapperoient nos yeux avec bien plus de force & de vérité que les deſcriptions les plus exactes, & les eſtampes les plus parfaites. Si nous poſſédions tous les fameux tableaux & toutes les belles Statues de l'Antiquité, quelle ſource

de génie & de gloire ne feroit point ouverte à nos Peintres & à nos Sculpteurs ! Le tems en a malheureufement détruit la plus grande partie, & tout le monde ne peut acquérir ou contempler ce qui nous en refte. Les Livres réparent en quelque forte l'injure des fiècles, & nos Peintres modernes ne laiffent pas que de puifer de grandes idées dans les Auteurs qui parlent des *Zeuxis* & des *Apelles*. Les Romains n'eurent pas toujours devant les yeux les *Brutus*, les *Regulus*, les *Fabius*, &c. Ils s'animoient à l'amour de la Patrie & de la liberté, en lifant les actions mémorables de leurs Ancêtres.

C'eft pour produire & pour faciliter une noble émulation parmi les Artiftes que le Roi a voulu que fes tableaux fuffent expofés au Luxembourg. Mais tous les Peuples de fon vafte & floriffant Empire ne font pas à portée d'admirer ces prodiges du pinceau ; les Etrangers font privés de ce plaifir ; &, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eft que tôt ou tard ces pro-

ductions divines auront le sort de leurs Auteurs, tomberont en poussière, & disparoîtront entièrement. Les descriptions écrites seroient le moyen le plus sûr de perpétuer ces ouvrages. LOUIS XV, qui ne se borne pas à faire les délices de ses sujets & du Présent, étend sa prévoyance bienfaisante jusques sur les autres Nations & sur l'Avenir. Jaloux de venger par avance la Peinture des outrages du tems, il a ordonné qu'on fît un *Catalogue raisonné de ses Tableaux, avec un abrégé de la vie des Peintres.*

Feu M. *de Tournehem* chargea de cette entreprise délicate M. *Lépicié, Secrétaire perpétuel & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Professeur des Elèves protégés par le Roi, pour l'Histoire, la Fable & la Géographie.* M. *de Tournehem* n'a pû jouir de la satisfaction de voir son choix justifié, & de présenter à SA MAJESTÉ les prémices d'un travail, dont elle avoit saisi tous les avantages. Ce bonheur étoit réservé à M. *de Vandières.* Il semble que le

Génie qui préside à nos Arts, n'ait pas permis qu'ils fussent privés d'un Directeur aussi zélé, aussi éclairé que l'étoit M. *de Tournehem*, avant que son successeur n'eût rapporté d'Italie ces connoissances & ces lumières qu'un voyage studieux ajoûte au discernement naturel. Avec quelle satisfaction n'a-t-il pas dû voir, à son retour, un ouvrage entrepris sous d'heureux auspices, paroître sous les siens, & signaler, pour ainsi dire, les premiers momens de son administration !

Ce *Catalogue* est précédé d'un Avertissement instructif. On y trouve l'Histoire de la collection des Tableaux qui appartiennent à la Couronne. Francois I commença cette collection, devenue immense dans les mains de Louis XIV. Ce Monarque, à son avénement au Trône, n'avoit tout au plus qu'une centaine de Tableaux ; à sa mort on en compta quinze cens. L'héritier de son sceptre & de ses vertus a ajoûté de nouvelles richesses à ce trésor, & les Tableaux de SA MAJESTÉ sont actuellement au nombre

de dix-huit cens, presque tous des mains les plus habiles.

Le plan de M. *Lépicié* est très-bien entendu. Il a divisé son *Catalogue* par *Ecoles*. Il donne un abregé de la vie des Artistes, dont les ouvrages se trouvent dans la collection du ROI; il trace une idée légère de leurs talens, de leurs progrès, & de leur façon d'opérer; il finit par la liste de leurs Tableaux; il en indique le sujet; il en marque la grandeur avec l'attention la plus scrupuleuse; enfin, il en apprécie le mérite avec un discernement & une impartialité, qui décèlent l'homme de goût & le Philosophe au-dessus des préjugés. Il ne préfère aucune manière ni aucun Peintre; il rend à tous la justice la plus exacte; il donne les tableaux pour ce qu'ils sont, jusqu'à désigner ceux qui sont foibles, gâtés, réparés, ou douteux pour l'originalité. Ce qui relève encore le prix de ces descriptions, c'est que le modeste Auteur les a soumises aux connoissances théoriques & pratiques de son Académie; il les a lûes

devant elle, à mesure qu'il les terminoit; en sorte que son ouvrage doit être regardé comme celui de l'Académie elle-même; & comme le dépôt précieux des lumières & du goût de cette illustre Compagnie.

M. *Lépicié* ne publie aujourd'hui que le premier Tome, digne de l'Imprimerie Royale, dont il a reçû les honneurs. Ce premier Volume contient l'*Ecole Florentine* & l'*Ecole Romaine*. Il donnera les autres *Ecoles* dans le même ordre; elles sont déja fort avancées, & le Public ne tardera pas à jouir pleinement d'un ouvrage nécessaire, malgré tous les Livres qu'on a sur la Peinture; à tous ceux qui aiment cet art, & qui veulent s'instruire des différentes parties qui déterminent l'excellence ou la médiocrité d'un Tableau.

Les Peintres les plus célèbres de l'*Ecole Florentine* sont *Léonard de Vinci*, Frère *Barthelemi de S. Marc*, *Michel-Ange Buonarroti*, *André del Sarte*. *Léonard de Vinci* nâquit vers l'an 1443. Il fut bon Poëte, excellent Musicien,

grand Anatomiste, Géomètre profond, habile Physicien: il se fixa enfin à la Peinture. Une grande & prompte réputation fut le prix de ses veilles. Il faisoit consister la beauté d'un Tableau dans l'imitation de la nature; & comme la nature est extrêmement variée, il vouloit cette agréable diversité de formes qui en est le principal ornement. Tout ouvrage qui péchoit par trop d'uniformité, étoit sûr de lui déplaire. Il se proposa un jour de peindre une assemblée de Païsans, dont les ris simples & naïfs pussent se communiquer aux Spectateurs. Pour y parvenir, il invita à dîner quelques gens de plaisir, & lorsque le repas les eût disposés à la joie, il leur fit des contes plaisans qui les animèrent davantage. Cependant *Léonard* étudioit leurs gestes, examinoit les mouvemens de leurs visages, & dès qu'il fut libre il se retira dans son cabinet, où il dessina si parfaitement, de mémoire, cette scène comique, qu'il étoit impossible de s'empêcher de rire en la regardant. Il alloit voir les Cri-

minels jusqu'au lieu du supplice, pour saisir sur leur visage les impressions de la terreur & de la crainte. Il faisoit une recherche particulière des physionomies. Malheur aux figures bizarres qu'il rencontroit; il les auroit suivies tout un jour plutôt que de les manquer. Il avoit toujours sur lui des tablettes, dans lesquelles il rapportoit les objets qui le frappoient le plus vivement. Il conseilloit à tous les Peintres d'en user ainsi. Peut-être que nos Poëtes, ceux sur-tout que leur génie appelle au comique, ne feroient pas mal de suivre cet exemple. J'ai oui dire qu'un de nos Auteurs encore vivans, dont nous avons plusieurs Comédies qui ont réussi, ayant rencontré dans une maison un homme d'un caractère original, lui fit beaucoup d'avances, chercha les occasions de manger souvent avec lui, lui donna même quelquefois à dîner, afin de l'étudier à son aise, & de le représenter au naturel sur la Scène; ce qui arriva.

Léonard vint en France, où Fran-

çois I. l'appelloit depuis long-tems. Il tomba dangereusement malade, & ce Prince, l'honneur du Trône, des arts & de l'humanité, ne trouva point qu'il fût au-dessous de sa dignité d'aller visiter le Peintre. *Léonard* rassembla ce qui lui restoit de forces pour exprimer à ce grand Roi combien il étoit sensible à cet excès de bonté ; cet effort lui causa une foiblesse mortelle ; le Roi voulut le secourir, & il expira dans ses bras à l'âge de 75 ans.

Frère *Barthélemi de Saint-Marc* étoit Dominicain à Florence. Il nâquit en 1469, & mourut en 1517, âgé de 48 ans. Jamais Peintre ne prit autant de soins pour amener ses ouvrages au point de la perfection ; la nature fut toujours son guide. Il fit pour son Eglise de Saint-Marc un Saint Sebastien, dont le corps étoit dans de si belles proportions, & les chairs peintes avec tant de fraîcheur, que les Dominicains furent obligés de l'ôter de leur Eglise, à cause de l'impression qu'il faisoit sur plusieurs dévotes.

L'immortel *Michel-Ange* nâquit en 1474 en Toſcane. Son père, Louis *Buonarroti Simoni*, étoit de l'ancienne Maiſon des Comtes de Canoſſe. Il fit éclater un génie ſupérieur dans la Peinture, dans la Sculpture, & dans l'Architecture : ces trois Arts ſe diſputent cet homme admirable. Le Pape *Jules* II. ſouhaita qu'il fît ſa Statue de la hauteur de cinq braſſes, & qu'elle fût jettée en bronze. Le Pontife alla voir le modèle. La figure élevoit le bras avec tant de fierté, que *Jules* demanda à *Michel-Ange*, ſi elle donnoit la bénédiction ou la malédiction. Il lui répondit, qu'elle avertiſſoit le peuple de Bologne d'être plus ſage à l'avenir. Cette Ville diviſée en deux factions, dont l'une étoit contraire à ce Pape, avoit éprouvé ſon reſſentiment. *Michel-Ange* lui propoſa de mettre un Livre dans l'autre main : *Mettez-y plûtôt une épée*, lui repartit le Pontife ; *car je ne ſuis point Homme de Lettres.* La figure fut placée ſur le frontiſpice de l'Egliſe de Saint-Pétrone à Bologne ; mais les *Bentivoglio* étant rentrés dans

cette Ville, la Statue fut mise en pièces par ceux de leur faction. Le Duc de Ferrare en acheta les débris; il n'en conserva que la tête, qui étoit entière, & fit fondre le reste, pour en faire une pièce d'Artillerie, qui fut nommée *La Julienne*. Cette destinée eût peut-être flatté l'humeur guerrière de *Jules* II, s'il eût pû la prévoir. *Michel-Ange* mourut à Rome en 1564, à l'âge de 89 ans, parvenu au faîte des honneurs, que les talens éminens peuvent procurer.

André del Sarte, ainsi nommé de la profession de son père, qui étoit tailleur d'habits, nâquit à Florence en 1488. François I. le fit venir à sa Cour. Il y jouissoit de la situation la plus heureuse; mais le souvenir de sa patrie se retraça si vivement à son esprit, qu'il ne put triompher du désir de la revoir. Il en demanda la permission au Roi, qui la lui accorda. *André del Sarte* promit avec serment d'être bientôt de retour; il fit plus: connoissant le goût du Prince pour les Statues & les Tableaux, il lui proposa d'acheter en Ita-

lie les morceaux les plus rares en ce genre. Ses offres furent acceptées, & le Roi lui fit donner une somme considérable. Arrivé à Florence, il ne s'occupa que de ses plaisirs; il dépensa tout ce qu'il avoit, & l'argent qui lui avoit été remis pour les acquisitions ne lui fut pas plus sacré. Les remords de son ingratitude & de sa mauvaise foi l'empêcherent de revenir en France. Il mourut de la peste à Florence, âgé de quarante-deux ans. Parmi les Tableaux de ce Peintre qui appartiennent au Roi, on distingue celui de *la Charité*, peint sur bois. La planche étoit entièrement vermoulue, & bientôt ce chef-d'œuvre seroit tombé en poussière. Mais on a fait usage du secret admirable du Sr. *Picault*, qui a trouvé le moyen d'enlever la couleur des Tableaux peints sur bois, & de la transporter sur une toile. La restauration s'est faite avec un succès, dont tout le monde peut juger. Ce Tableau est actuellement sur toile, & se voit au Luxembourg; il n'a pas souffert la moindre altération, ni dans la partie du dessein, ni dans celle de la couleur.

Parmi les talens d'*André del Sarte*, on compte celui de copier d'une façon surprenante; le fait que rapporte M. *Lépicié* en est une preuve autentique. *Raphaël* avoit peint le Pape *Léon* X. Le Marquis de Mantoue vit ce Portrait à Florence; il en fut si charmé, qu'il pria le Pontife de lui en faire présent. Le Pape écrivit à *Octavien de Médicis* d'envoyer ce Tableau à Mantoue, *Octavien*, pour ne point obéïr sur le champ, prit le prétexte de faire orner ce Portrait d'une bordure plus riche, & en même tems il le fit copier par *André del Sarte*. Ce Peintre y réussit si bien, que personne ne pouvoit distinguer l'original de la copie. *Jules-Romain* lui-même y fut trompé, quoiqu'il eût travaillé à ce Tableau sous *Raphaël*.

L'*Ecole Romaine* a été fertile en grands hommes, à la tête desquels il n'y a personne qui ne place ce même *Raphaël*, dont je viens de parler. « Jamais Peintre, dit M. *Lépicié*, n'a eu » & n'aura plus de célébrité; son nom » seul emporte avec lui l'idée de la per-

» fection. Depuis plus de deux siécles
» que nous examinons & que nous étu-
» dions ses ouvrages, sa gloire n'a reçû
» aucune atteinte ; rien n'a changé
» pour lui ; &, malgré l'inconstance
» qui suit ordinairement le goût des
» hommes, il est toujours demeuré
» en possession de notre estime & de
» notre admiration. » *Raphaël d'Urbin*, dont le nom propre étoit *Sanzio*, nâquit à Urbin en 1483, avec la conception la plus vive, l'imagination la plus féconde, & le jugement le plus solide qui fut jamais. Des talens si rares furent perfectionnés par l'étude. Les plus beaux esprits de l'Italie, les *Bembo*, les *Molza*, les Paul *Jove*, s'empressèrent de seconder un Peintre, qui montroit lui-même le génie le plus orné & le plus poëtique.

Michel-Ange étoit chargé de peindre la voûte de la Chapelle que le P. *Sixte*, Oncle de *Jules* II, avoit fait construire dans le Vatican Ce Peintre, prénant une route nouvelle, voulut mettre dans son dessein un terrible dont on n'avoit point encore d'exemple; il fit

des efforts surprenans, & il se surpassa lui-même. Ce grand morceau de peinture consistoit en neuf sujets de l'Ancien Testament, environnés d'une multitude de figures de Prophètes & de Sybilles. *Michel-Ange* avoit confié au Peintre *le Bramante* la clef de la Chapelle, à condition de n'y laisser entrer personne, sur-tout *Raphaël. Le Bramante* fut infidelle; il ouvrit l'entrée de la Chapelle à *Raphaël*, qui, frappé du grand goût de dessein qui regne dans cet ouvrage, y puisa cette fierté & cette élévation qui font le principal mérite de *Michel-Ange.* Ce trait est le plus grand éloge qu'on puisse faire des deux Peintres. Leurs caractères différens influoient sur leur goût. *Raphaël*, né voluptueux, sacrifioit aux Graces, tandis que *Michel-Ange*, livré à la mélancolie, ne méditoit que des idées graves & sérieuses.

Raphaël parvint à une si grande fortune & à un si haut dégré de faveur, que le Cardinal *de Biliena* crut s'honorer en lui offrant sa Nièce en mariage. *Raphaël* accepta la proposition;

mais l'attente d'un Chapeau de Cardinal, dont *Léon* X le flattoit, le fit renoncer à cette alliance. Une saignée faite à contretems lui ôta la vie. Il mourut en 1520, dans la trente-septième année de son âge.

Jules-Romain fut le 1er. & le plus sçavant des disciples de *Raphaël.* Il nâquit à Rome en 1492. Il étoit né Poëte & Peintre. Ce fut un bonheur pour lui que *Fréd. de Gonzague*, Marq. de Mantoue, le fit venir à sa Cour ; car il auroit été puni sévèrement pour avoir fait les desseins de vingt estampes dissolues, qui furent gravées par *Marc-Antoine* ; & auxquels l'*Aretin* avoit joint un pareil nombre de sonnets obscènes. *Marc-Antoine* fut arrêté & mis en prison, & sans de fortes protections, il n'eût pas échapé au dernier supplice. *Jules-Romain* mourut à Mantoue, âgé de cinquante-quatre ans.

Polidore de Caravage, ainsi nommé d'un Bourg du Milanois où il nâquit en 1495, est mis au nombre des grands Peintres de l'Ecole Romaine. Accablé de misère dans sa patrie, il alla cher-

cher fortune à Rome. Il y servit de manoeuvre aux Maçons qui travailloient dans le Vatican. Il fut saisi à la vûe des Peintures dont ce Palais étoit rempli ; & il étoit comme hors de lui-même, quand il voyoit opérer les élèves de *Raphaël.* Ces jeunes Peintres, surpris de trouver dans un vil manoeuvre tant de goût pour leur art, lui donnèrent quelques leçons. Les progrès qu'il fit dans le Dessein, étonnèrent *Raphaël* lui-même, qui le mit au rang de ses disciples les plus chéris. *Polidore* justifia cette préférence, & il remplit Rome, Naples & Messine des plus belles productions. Il fut assassiné dans cette dernière Ville, par son valet, qui depuis long-tems épioit l'occasion de le voler. Il étoit âgé de 48 ans.

Fr. Mazzuoli, plus connu sous le nom du *Parmezan*, nâquit à Parme en 1504. Il travailloit avec tant d'application, qu'il devenoit insensible à tout ce qui se passoit autour de lui. Le Connétable de Bourbon ayant pris Rome en 1527, quelques soldats Espagnols entrèrent à tout hazard chez le *Parmezan*, dans

l'eſpérance du butin ; ils ne ſçavoient pas que c'étoit un Peintre. Ils le trouvèrent travaillant avec une tranquillité qui les ſurprit. Ils furent même touchés de la beauté de ſes ouvrages, & oubliant le motif qui les avoit amenés, ils ne furent ſuſceptibles que de mouvemens d'admiration. Comme il avoit peu de fortune, il voulut y ſuppléer en cherchant la pierre philoſophale ; il ſe ruina tout-à-fait. Il mourut à l'âge de trente-ſix ans. Ses Tableaux ſe diſtinguent par la grace, par la facilité, & par un excellent goût de couleur.

Dominique *Féti*, & *Cerquozzi*, dit *Michel-Ange des Batailles*, ſont comptés parmi les grands Peintres. Le premier mourut de débauche à Veniſe, n'étant âgé que de trente-cinq ans. Le ſecond remplit une plus longue carrière. Il avoit une imagination ſi vive, que ſur le ſimple récit d'une bataille, d'un naufrage, d'une fête, d'une noce de village, ou d'une foire, il en compoſoit le Tableau ſur le champ. Son grand talent pour peindre des batailles le fit appeller *Michel-Ange des Ba-*

tailles. On lui donna aussi le surnom de *Michel-Ange des Bambochades*; en voici l'origine. Il y avoit à Rome un Peintre appellé *Pierre de Laër*, dit *Bamboche*, qui prenoit pour sujets de ses Tableaux les actions basses des gens de la lie du peuple. Tous les jeunes Peintres s'attachoient à sa manière. *Cerquozzi* suivit le torrent du mauvais goût, & il surpassa tous ses camarades dans ce nouveau genre. Il mourut âgé de 58 ans. Ce qu'on ne croira peut-être pas, du moins ce qu'on n'a peut-être jamais vû, c'est que ce Peintre disoit du bien de tout le monde, particulièrement de ceux qui parloient mal de ses ouvrages.

Pierre *Berretini*, surnommé *de Cortone*, lieu de sa naissance, occupe une place distinguée dans l'ouvrage de M. *Lépicié*. Son génie agréable & facile, joint à son beau pinceau, lui a fait une réputation qui augmente de jour en jour. Le mérite de cet Artiste ne se bornoit pas à la peinture Il étoit aussi très-grand Architecte. Le Pape Alexandre VII lui conféra l'Ordre de l'Eperon

d'or. Tous ses Tableaux de chevalet sont d'une grande beauté. Le cabinet du Roi en possède de sa plus belle manière.

Jean-François *Romanelli*, né à Viterbe en 1617, fut élève de Piètre *de Cortone*. Le Cardinal *Mazarin* le fit venir en France. Il fut présenté à Louis XIV & à la Reine-Mère. L'un & l'autre, accompagnés de toute la Cour, alloient souvent le voir travailler au Palais Mazarin. Dans une de ces visites, il peignit dans son plafond celle des Dames dont la beauté l'avoit le plus frappé. L'amour propre des autres femmes en fut blessé. *Romanelli*, pour faire sa paix, offrit de les peindre toutes dans le même plafond; mais, comme dit fort bien M. *Lépicié*, les femmes sont toujours plus sensibles au premier mouvement, que flatées de la réflexion, *Romanelli* mourut à Viterbe, à l'âge de 45 ans, dans le tems qu'il se disposoit à repasser en France, pour s'y fixer avec sa famille.

Carle Maratte nâquit en 1625 à Camerano, petite ville auprès d'Ancone;

La nature le fit Peintre, & il le fut, malgré les oppositions de ses parens. » Malheureuse que je suis, s'écrioit sa » Mère, faudra-t'il que j'aie encore un » Peintre dans ma famille, & qu'il en » augmente la misère. » Elle n'étoit pas riche, & elle avoit d'un premier mariage un fils qui avoit embrassé la peinture. *Carle Maratte* fut un grand Dessinateur. Ses pensées étoient nobles & sages, ses ordonnances riches & magnifiques, ses expressions gracieuses & touchantes. Il étoit sur-tout admirable pour ses beaux airs de têtes : l'on a dit de lui qu'aucun Peintre n'avoit donné aux têtes de la Ste. Vierge & des Esprits célestes, plus de graces & de majesté. Ses talens & ses qualités sociales lui acquirent une estime universelle. Le Pape Clément XI lui accorda une pension, & lui conféra l'Ordre de Christ. Il ordonna même que la cérémonie s'en fît avec pompe au Capitole, & que son neveu l'Abbé Annibal Albani, depuis Cardinal, prononçât le discours. *Carle Maratte* mourut en 1713, âgé de plus de quatre-vingt-huit ans.

L'article de *Ciro Ferri* termine ce premier Volume de M. *Lépicié.* Ce Peintre nâquit à Rome en 1634. Elève de *Piètre de Cartone*, il fut regardé comme le plus habile de tous ceux qui avoient étudié dans cette Ecole célèbre. Il mourut de chagrin de n'avoir pas réussi dans un ouvrage qu'il avoit entrepris. Il étoit âgé de 55 ans.

Je ne me suis attaché, Monsieur, qu'à la partie Historique de cet ouvrage, & les traits que je vous ai rapportés d'après l'Auteur, sont une preuve de la pureté, de l'élégance de sa plume, & de son attention à semer de l'agrément dans des abrégés qui annoncent de la sécheresse. Toûtes ces petites vies sont très-amusantes, & suffisent pour faire connoître la personne & les talens des différens Peintres, parmi lesquels je vous ai choisi les plus célèbres. La partie Critique est extrêmement instructive, & il n'est point d'Artiste, ni d'amateur, quelque versé qu'il soit dans la Peinture, qui n'y trouve d'excellens principes. Les des-

criptions ſont claires & préciſes. les jugemens ſur les divers Tableaux dictés par un goût sûr. On ne ſçauroit marquer trop de reconnoiſſance à M. *Lépicié* d'avoir entrepris pour les Tableaux du Roi, ce que Meſſieurs *de Buffon* & *d'Aubenton* ont exécuté en partie avec tant de ſuccès par rapport au Cabinet d'Hiſtoire Naturelle qui appartient à SA MAJESTÉ.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 2 Décembre 1752.

LETTRE VI.

Analyſe Chronologique.

LES ouvrages trop étendus vous effraient, Monſieur ; les Livres trop abrégès ne vous inſtruiſent pas ; votre goût pour l'Hiſtoire n'eſt point ſatisfait par des brochures ſyſtématiques qui ne ſont preſque utiles que pour ceux qui les ont compoſées. Vous exigez que je vous indique quelque

que ouvrage, où vous puissiez étudier l'Histoire, sans essuyer les dégouts attachés aux in-folio, ou ceux que présente une compilation aride de noms propres & de dates; enfin vous voulez un Livre qui soulage votre mémoire, au lieu de l'accabler. Les *Scaliger*, les *Petau*, les *Calvisius*, les *Pagi*, les *Briet*, les *Le Clerc*, &c. vous sont connus: ainsi je dois présumer qu'ils ne sont pas encore ce que vous demandez. Le Discours sur l'Histoire universelle du sublime *Bossuet*; ce Discours qui fera l'admiration de tous les siècles, fait la vôtre. Sa manière de peindre une si grande multitude d'objets avec tant de rapidité, vous enlève, vous ravit; mais cet ouvrage est une pièce d'éloquence; & vous voudriez vous instruire plus méthodiquement.

Vous trouverez, je crois, Monsieur, ce que vous cherchez dans l'ouvrage qui vient de me tomber entre les mains. Il est intitulé: *Analyse Chronologique de l'Histoire Universelle, depuis le commencement du Monde, jusqu'à l'Empire de Charlemagne inclusivement*, c'est-à-dire,

jusqu'à l'an 814 de J. C. C'est un in-8°. qui se vend à Paris chez *Michel Lambert*, Libraire, rue de la Comédie Françoise. L'Auteur suit l'ordre & le systême Chronologique de l'Evêque de Meaux; il débrouille comme lui l'embarras des quatre Monarchies, qui ont fait tant de peine aux Chronologues.

Cet ouvrage comprend douze Epoques. Chaque Epoque, ou période historique, a ses repos particuliers dans les Sections qui contiennent les évenemens fameux de quatre années, lorsque l'Auteur est parvenu à l'Ere Chrétienne, qui commence à la neuvième Epoque. Dans les tems antérieurs il date par les années du Monde, par celles avant Jesus-Christ. Arrivé au point fixe des Olympiades, il y joint cette date; enfin, la fondation de Rome occasionne une nouvelle date. Du côté de l'ordre & de la méthode, je ne vois rien que de très-satisfaisant. Tout ce que j'aurois desiré, c'est qu'on eût eu plus d'attention à rapporter les grands évémemens d'une Section à une année plus

très souvent réduit à une incertitude de quatre ou cinq années, & quelque fois davantage, dans les premières Epoques. Mais on ne pouvoit remédier à cet embarras qu'en se jettant dans un autre, je veux dire, en chargeant la marge d'une Table, où les chiffres se seroient trouvés placés à côté de la narration; & je suis très persuadé que si l'on proposoit cette méthode à l'Auteur, il ne manqueroit pas de répondre que son Livre n'est pas fait pour les Lecteurs qui exigent cette précision; qu'il a travaillé pour ceux qui se contentent de ne pas confondre les siècles; qu'on a un grand nombre de ces sortes de Tables; qu'il y auroit peut-être du pédantisme à se piquer de sçavoir sous quelle année de la sixième Olympiade, par exemple, mourut *Teglath-Phalasar*; qu'il suffit de sçavoir que ce fut vers la septième Olympiade.

L'Auteur auroit pû jetter un peu plus d'intérêt qu'il n'a fait dans son ouvrage, en faisant quelques portraits. Une épithète, un mot, une circonstance, peint quelquefois un Héros : en voici

un exemple. En parlant de Sylla & de Marius, ces Romains si célèbres, l'un par une prospérité constante qui lui fit donner le nom d'*heureux*, l'autre par un mêlange de bonheur que rien n'égala que ses adversités, il me semble qu'il devoit un coup de pinceau à leur portrait. Avant que de voir mourir Marius dans son lit, Sylla dans sa retraite, j'aurois voulu tirer le premier de la fange des Marais de Minturne & des horreurs du cachot, dont son bourreau épouvanté lui ouvre la porte, & voir le second fatigué d'honneurs, dégouté du rang du premier des humains.

Il se trouve aussi des occasions, où l'on auroit pû, sans s'éloigner du style analytique, s'expliquer davantage. En parlant de la 2e. guerre Punique, l'Auteur dit *que le détail en seroit trop long*; cela n'est pas douteux: *Il vaut mieux*, ajoûte-t-il, *le lire dans les sources mêmes; elle dura 17 ans, pendant lesquels Annibal mit Rome à deux doigts de sa perte.* N'eût-il pas mieux valu dire qu'*Annibal*, vainqueur aux journées de Trebie, de Trasimène & de Cannes, eût

triomphé dans Rome s'il eût voulu ?

Quelques traits de Critique plus fréquens n'auroient pas non plus déparé l'ouvrage ; cela réveille l'attention du Lecteur. En disant que Dioclétien quitta la pourpre pour mener une vie privée, c'est adopter l'opinion vulgaire ; il falloit annoncer que cette retraite fut forcée, comme on n'en doute plus depuis la découverte du *Traité de la mort des Persécuteurs* par *Lactance*. On auroit pû, en parlant d'*Helene*, faire sentir que la qualité de femme lui a été contestée, &c. *Paschal III*, dit-on, mit *Charlemagne* au rang des Saints ; *mais comme il n'étoit pas regardé pour Pontife légitime, cette canonisation n'a point été généralement adoptée.* J'aurois ajoûté qu'*Alexandre III*, s'étant reconcilié en 1177 avec *Frédéric I*, surnommé *Barberousse*, approuva & confirma cette canonisation, sollicitée par l'Empereur & par Henri II, Roi d'Angleterre. Finissons par quelques observations sur le style. Il est ferme, vif, soûtenu. L'Auteur a toujours devant les yeux la grande maxime, *multa*

paucis. Il peut servir de modèle à quiconque travaille dans le genre analytique. Il s'y trouve cependant quelques expressions familières. Constantin fit, dit-on, couper la langue, & crever les yeux à ses oncles à la sollicitation de *sa bonne mère*.

Vous voyez, Monsieur, que je ne flatte point l'Auteur ; mais ces petits défauts ne m'empêchent pas de regarder son ouvrage comme un excellent abregé, où les Sçavans même se rappelleront avec facilité toutes les choses qu'ils sçavent, & qu'ils ne sçauroient avoir toutes présentes à l'esprit ; ils y trouveront l'Histoire Sacrée, Ecclésiastique, Civile & Politique de l'Univers, rendue avec beaucoup de clarté. L'Auteur y a même joint un précis de l'Histoire Littéraire de la seule partie du Monde où elle ait été bien connue, je veux dire de l'Europe, de la Grèce, & de Rome ancienne & moderne. Enfin, cette *Analyse Chronologique*, est le Livre que je vous conseille de lire, si vous voulez éviter les lectures fatiguantes des in-folio, les dégouts

des abrégés décharnés, & la sécheresse des Tables qui, ne comprennant que des noms & des chiffres, ressemblent plutôt au Livre nécessaire de *Barême*, qu'à des abregés historiques.

La *Subordination*, Monsieur, est regardée avec raison comme le fondement de toutes les sociétés. Cette vertu est nécessaire sur-tout dans la profession des armes. La guerre inspire une certaine liberté, qui dégénéreroit bientôt en licence, si elle n'étoit réprimée par la plus sévère discipline. Une *Dissertation* qui vient de paroître, *sur la subordination, avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire*, a donné lieu à cette réflexion, qui fait tout le fond de la première Partie de cette Brochure; le reste en général est une espèce de dissertation sur la manière dont on fait l'exercice en France & en Allemagne. Dissertation sur la subordination, &c.

L'Auteur, après avoir établi en beaucoup de paroles la nécessité de la subordination, veut que cette vertu soit toujours assortie au génie de la nation, relative à son espèce de gouvernement,

& proportionnée aux rangs & aux différens grades. Il faut distinguer trois Classes dans l'Etat militaire ; les Officiers Généraux, les Officiers particuliers & les Soldats. Ils doivent tous une parfaite obéïssance à leurs Chefs ; elle est de l'essence de la subordination ; mais cette soumission ne doit pas être la même chez toutes les Nations. En Allemagne le caractère des peuples a fait de l'obéïssance militaire un état d'avilissement & de servitude aussi contraire au génie François, qu'il est opposé à la douceur de notre gouvernement. Rappellez-vous, Monsieur, le caractère de ces deux Nations, & vous verrez combien elles doivent être gouvernées différemment. Les Allemands, dit l'Auteur, sont plus avides de plaisir que de gloire. Naturellement bons & patiens, ils sont aussi durs, grossiers & opiniâtres ; ne faisant rien qu'ils n'y soient contraints par la force, par la violence & par les coups qu'ils endurent très-patiemment & sans se plaindre. « On assure même, que la » bonne intelligence ne regne jamais

» mieux entre le mari & la femme, que » lorſque le mari a l'attention de réveil- » ler de tems en tems la tendreſſe de ſa » chère épouſe par quelques coups de » bâton ; ce qui réuſſit toujours à réta- » blir la paix & la concorde dans le » ménage. » Nous ſommes d'un génie bien opposé ; jugez-en par le portrait ſuivant. « Le François eſt vif, pétu- » lant & libertin, ayant un fond d'a- » mour propre, qui eſt le principe de » preſque toutes ſes actions ; affron- » tant le danger plûtôt par vanité, que » que par intrépidité naturelle ; vou- » lant ſe faire admirer & conſiderer ; » amateur de la liberté, & docile aux » ordres de ſon Souverain, auquel il » obéït par amour. La Nobleſſe du ſe- » cond rang ſe tient continuellement » en garde contre les prétentions de la » haute Nobleſſe, & ne veut lui recon- » noitre d'autre ſupériorité, que celle » que les premiers emplois lui don- » nent. »

Si ces deux portraits ſont fidelles, on doit conclure avec l'Auteur, qu'il n'y auroit pas de prudence à vouloir gou-

verner ces deux peuples par les mêmes loix. En effet, les chaines, les avilissemens & les humiliations les plus ignominieuses dont on punit les fautes des Officiers Allemands, ne réussiroient guère auprès de cette Noblesse Françoise, qu'on peut mener si facilement par les égards, par la politesse, & par la fumée même de l'honneur. Il ne seroit pas sage non plus d'introduire en France, à l'égard des Soldats, la même sévérité de discipline qu'en Allemagne. « Le Soldat Allemand s'at-
» tend toujours à recevoir cent coups
» de bâton pour la moindre faute, ou
» à la première mauvaise humeur de
» quelqu'un de ses Supérieurs.,... Un
» *Quartier-Maître*, qu'on reconnoît
» sans peine à son attribut, qui est un
» gros bâton toujours pendu à sa bou-
» tonnière, avec un visage terrible &
» menaçant, est toujours disposé à exer-
» cer son ministère aux dépens des é-
» paules de quelque Soldat, au premier
» ordre, ou bien pour se desennuyer. »

On sent qu'un pareil traitement ne pourroit convenir au Soldat François,

qui veut avoir de l'honneur, qui a de l'émulation, de l'amour propre; qui n'obéït & ne se bat, que parce qu'il croit qu'il se deshonoreroit de ne pas le faire; en un mot, comme dit l'Auteur, « qui veut être *poudré*, être *un* » *Monsieur, un joli-garçon;* enfin qui « est brave tant qu'on veut, pourvû » qu'on lui dise à lui-même qu'il l'est. » Aussi quelle harangue fait-on aux Soldats des deux Nations, lors qu'on est sur le point de livrer un combat? On dit aux uns: *Souvenez-vous que vous êtes François*, & ce mot suffit pour les exciter à bien faire. On dit aux autres: *Que chacun prenne bien garde de se tenir dans son rang:* & en même-tems, chaque *Quartier-Maître*, porteur de ce bâton redoutable dont j'ai parlé, menace de cent coups de canne celui qui fuira, ou n'obéïra pas. Mais lorsque l'affaire est une fois engagée, le *Quartier-Maître* n'ose, ni ne peut faire ses fonctions; il faut donc avoir recours à un autre expédient. C'est à quoi on a pourvû avant le combat, en faisant distribuer de l'eau-de-vie à chaque Sol-

dat, dans l'espérance que cette liqueur leur imprimera plus de courage, qu'une obéïssance extorquée à coups de bâton.

Ce n'est point par des secours de cette nature qu'on anime la valeur Françoise. L'exemple suivant en est une preuve, Un Lieutenant général de tranchée, devant attaquer le chemin couvert d'une Place, voulut faire donner de l'eau-de-vie aux Grenadiers, pour exciter leur ardeur. Ceux-ci furent très-choqués de cette proposition. « Nous prend-il, dirent-ils en » jurant, pour des Allemands, qui ne » se battent que quand ils sont saouls » d'eau-de-vie ? Il nous en donnera » s'il veut, quand l'affaire sera finie. » Il n'y a personne qui ne juge à cette réponse, que le chemin couvert fut emporté.

Les différentes façons de faire l'exercice en France & en Allemagne, sont comme la seconde Partie de cet ouvrage. La quelle des deux manières est préférable, l'Allemande ou la Françoise ? L'Auteur répond, qu'elles doivent, ainsi que la subordination, être

relatives au génie de ces deux peuples. Il ne veut pas qu'on introduise parmi nous cette marche mesurée & cadencée, qui ne peut, dit-il, convenir qu'à l'esprit lourd & pesant des Germains. Une simple exposition de ce méchanisme vous mettra en état de juger si l'Auteur a raison. « Pour parvenir à » marcher de cette façon, il faut que » tous les Soldats d'un rang, qui sont » quelquefois de cent cinquante hom- » mes, levent le pied gauche en mê- » me tems, qu'ils le soutiennent en » l'air, & le glissent ensuite en avant, » afin que tous les pieds droits viennent » à leur tour se soutenir en l'air, & glis- » ser en avant, pour gagner du terrein; » marcher en un mot, d'un pas, que » nos Maîtres à danser appellent le *pas* » *grave*. On peut bien exécuter cette » marche pendant neuf à dix pas avec » la plus extrême attention.... Mais de » prétendre qu'on puisse la continuer » & la soutenir également, c'est com- » me si on vouloit faire faire le pas de » Menuet à tous les Soldats ensemble, » à l'air du Rigaudon.

L'Auteur de cet ouvrage anonyme me paroît être un ancien Militaire qui aime son état, mais qui gémit un peu trop vivement sur les fautes qui s'y commettent. Il n'approuve pas volontiers tout ce qui se pratique actuellement dans le Service, & les plus grands Généraux ne sont pas toujours à ses yeux, ce qu'ils ont paru au reste de l'Europe.

Critique de trois Tragédies. Je félicite M. *de Gardein de Ville-Maire* : il faut qu'il jouisse d'un grand loisir. Il a composé un *in*-4°, intitulé : *La Critique de Denys le Tyran*, *d'Aristomène & de Cléopatre*, trois Tragédies de M. *Marmontel*. Cette Critique est très-réjouissante. L'Auteur annonce dans un *Avant-Discours*, qu'on sera surpris (il a raison) des règles qu'il veut imposer aux Poëtes tragiques. » Certains esprits, dit-il, partisans » opiniâtres de tout ce qui nous vient » des siécles passés, traiteront mes idées » avec rigueur, *par la seule raison qu'elles contredisent celles que presque tout le monde adopte*. Ne faut-il pas être in-

» sensé, s'écrieront-ils, d'oser à un
» âge, où pour l'ordinaire l'expérien-
» ce n'est point encore acquise, s'éri-
» ger en Législateur des Spectacles de
» Melpomène, & *détruire les principes*
» *qui nous ont été prescrits par de grands*
» *Maîtres*, & auxquels les Poëtes célè-
» bres se sont toujours conformés. Ce
» jeune Auteur croit-il en sçavoir plus
» que tous ceux qui ont travaillé avant
» lui sur cette matière? Non : je serois
» réellement insensé, si je pensois ainsi;
» mais m'étant adonné à l'étude *la plus*
» *profonde* dès mes plus tendres années,
» j'ai acquis par ce moyen quelques
» connoissances, & je me flatte d'être
» en état de faire entendre ma voix au
« Parnasse, sans qu'Apollon ni les
» neuf Sœurs, y trouvent à redire. »

M. *de Villemaire* convient qu'il n'en sçait pas plus que les autres; & cependant il établit des règles que personne n'a imaginées avant lui. Il veut absolument retrancher des Pièces de Théâtre toute fable, toute fiction, tout épisode; il exige qu'on suive pied à pied la marche historique. Par exem-

ple, le plus grand défaut de M. *Marmontel* dans son *Denys le Tyran*, est d'avoir fait un *amas de mensonges*, & M. de *Villemaire* assure qu'il pouvoit faire un amas de vérités; il prétend le prouver, en donnant un Abregé historique de la Vie de *Denys*. Il falloit, selon lui, faire entrer tout cet abregé dans la Pièce, jusqu'à ne pas laisser ignorer aux Spectateurs, que *Denys* avoit fait représenter à Athènes une Tragédie de sa façon; qu'il en eut tant de joie, qu'il donna pendant plusieurs jours des festins publics à toute la Ville de Syracuse, & qu'il se trouva incommodé d'avoir mangé & bû avec excès. « Mais, me fera sans » doute l'honneur de me dire M. *de* » *Marmontel*, la vérité peut-elle seule » avoir assez d'appas, pour fixer l'at- » tention des spectateurs pendant cinq » Actes? Oui, assurément; ma Tra- » gédie de Charles I en sera une preu- » ve. Elle représentera l'histoire de ce » Monarque, comme elle est réelle- » ment arrivée. Les spectateurs de cette » Pièce croiront être à Londres. *Si le*

« *Ciel m'avoit pourvû de talens*, j'ose
» avancer que ma Tragédie ne céde-
» roit en rien à aucune de celles qui
» ont jamais paru. »

A l'égard d'*Ariſtomène*, M. de *Villemaire* y trouve *quelques bons morceaux*; mais, ſi l'on doit l'en croire, cette Pièce toute entière ne vaut pas deux Actes de *Denys*. *Ariſtoméne*, ſelon lui, *n'étoit d'aucune maniére un ſujet propre à faire une Tragédie; il auroit été plus convenable pour une Comédie Héroïque.*

Cléopâtre n'eſt pas plus ménagée que les autres Pièces. « Ses maximes, dit
» l'Auteur de la Critique, excepté un
» fort petit nombre, ſonr ou perni-
» cieuſes, ou établies ſur de faux prin-
» cipes. M. *de Marmontel* a ſuivi le
» goût romaneſque & fanfaron des
» Eſpagnols. » Outre ces Critiques générales, M. de *Villemaire* eſt entré dans de grands détails; il examine chaque Pièce, Acte par Acte, ſcène par ſcène, & preſque vers par vers. Au reſte, cet Auteur eſt de la meilleure foi du monde dans ſes cenſures; ce n'eſt point l'envie de critiquer

qui lui met la plume à la main ; voilà pourquoi il dit fréquemment qu'il doit mieux critiquer qu'un autre. Il nous annonce aussi qu'il a le don d'entendre les endroits les plus obscurs des ouvrages qu'il critique. « Ce qui me » procure, dit-il, *tant de conception*, » vient sans doute d'un avantage que » j'ai ; c'est que je prends autant de » plaisir à louer & à entendre louer les » personnes qui en sont dignes, que » j'en prendrois à m'entendre louer, » *si le Ciel permettoit qu'un tel hon-* » *neur m'arrivât*. Car ce plaisir, bien » loin d'être défendu, n'a rien que de » fort légitime, & Dieu l'a formelle- » ment autorisé. »

Non content de dicter des préceptes, M. *de Villemaire* propose ses ouvrages pour exemples. Il a placé à la fin de son in-4°. la premiète Scène du 1er. Acte de *la Mort de Thamas-Kouli-Kan, Tragédie*. Cette première Scène se passe entre *Fatime*, Princesse du sang des Anciens Sophis de Perse & *Achmet*, son amant, neveu de *Thamas*.

ACHMET.

Ne ſoyez plus rebelle aux déſirs d'un Amant ;
Qui promet par le Ciel d'être à jamais conſ-
tant.
Vous détournez vos yeux ! Mon aſpect vous
fait peine !
Qui peut vous inſpirer ces ſentimens de haîne ?

FATIME.

Neveu de l'ennemi de l'Empire Perſan ,
De l'auteur de mes maux, de Thamas-Kouli-
Kan ,
Tu voudrois que je t'aime ! Oſes-tu me le dire ?

Achmet, à qui *Fatime* avoit permis de l'aimer, eſt étonné de tant de rigueur. *Fatime* lui explique ce myſtère, en lui apprenant que lorſqu'elle l'aimoit, elle ignoroit de qui elle étoit fille ; qu'elle ſçait tout maintenant, & qu'elle renonce à ſon amour. *Achmet* lui répond avec ſimplicité :

Que fait à nos ardeurs votre état ou ma race ?
Cela ne me doit point donner votre diſgrace.

Elle veut sortir ; *Achmet* se jette à ses pieds ; elle est attendrie.

La haine n'a point part à mes refus affreux ;
S'il ne tenoit qu'à moi, je payerois tes feux.

C'est ainsi que M. *de Villemaire* voudroit qu'on fît des Vers & des Tragédies ; il avoit arrangé l'intrigue de cette pièce, *sur un plan rempli d'intérêt & d'action* ; mais il n'a point continué d'y travailler, parce qu'il lui a paru trop éloigné de l'Histoire ; & à propos de cela, il y a une note dans laquelle on lit : *De Gardein de Villemaire porte pour armes, d'azur, à trois Amarantes d'or, tigées, feuillées, & mouvantes d'une Terrasse de même, le chef d'argent, chargé d'un Soleil de gueulles.* Il nous apprend dans un autre endroit qu'il a eu 25 ans le 16 du mois de Septembre dernier. Pour que le Public soit pleinement instruit de de ce qui regarde M. *de Villemaire*, il a placé à la fin de son Livre le Catalogue des ouvrages de sa façon, qui paroîtront dans quelque tems. Ces ouvrages sont : 1°. *Traité*

politique de tous les abus, avec des réfléxions courtes, mais solides, sur le dommage qu'ils causent au Roi, & sur les moyens dont on pourroit se servir, pour les faire cesser entièrement. 2°. *Charles Premier, Roi d'Angleterre, Tragédie en cinq Actes.* 3°. *Les Amours imprévûs, Idylle & Ballet Héroïque.* 4°. *Le Retour du Printems, Idylle & Ballet Héroïque.* 5°. *Corilas & Sylvie, Pastorale Héroïque en cinq Actes.* 6°. *Un ouvrage concernant la Marine.* 7°. *Les Règles de la Poësie Françoise.* 8°. *Plusieurs petites pièces de vers & de prose, comme Sonnets, Devises, Cantates, Elégies, Stances, Madrigaux, Odes, Idylles, Discours d'Eloquence, Lettres pour des occasions importantes ou familières.* 9°. *Poësies Royales.* Ces dernières Poësies sont déja imprimées. Ce sont des vers en l'honneur du Roi, de la Reine, de M. le Dauphin, de Madame la Dauphine, de M. le Duc de Bourgogne, de Madame, de Mesdames, de Madame la Duchesse de Parme. Tous ces vers sont dans le goût de ceux que vous venez de lire dans la Tragédie de *Kouli-Kan*; c'est le même tour, la mê-

me naïveté. Cependant ce qu'il y a de mieux dans l'in-4°. de M. *de Villemaire*, est l'approbation de M. *de Cahusac*, en qualité de Censeur : » J'ai lû, » dit-il, par ordre de Monseigneur le » Chancelier, un Manuscrit qui a pour » titre : *La Critique de Denys le Tyran & » d'Aristomène, & je n'y ai trouvé.*

Répertoire des Pièces, &c.

On auroit tort d'exiger que les jeunes gens qui fréquentent nos Spectacles fussent connoisseurs, & qu'ils ne jugeassent des Pièces que suivant les règles d'*Aristote*. Mais il est des choses qu'on ne leur pardonne pas d'ignorer, par exemple, que telle Tragédie, telle Comédie qu'on joue tous les jours est de tel Auteur célèbre. Qu'elle idée veulent-ils qu'on prenne d'eux, lorsqu'on les entend demander de qui est *Cinna*, de quels Poëtes sont *Athalie*, le *Misantrope*, &c? Ce n'est point içi une plaisanterie, Monsieur ; ce sont des questions qui m'ont été faites plus d'une fois à moi-même par des spectateurs d'ailleurs bien élevés, & qui ont un nom dans le monde.

M. *le Chevalier de Mouhy* s'occupe depuis quelque tems à diſſiper cette honteuſe ignorance. Il a déja publié des *Tablettes Dramatiques*, Dictionnaire utile à ceux qui ne ſont point verſés dans l'hiſtoire Dramatique. Pour faciliter de plus en plus l'inſtruction Théâtrale, il vient de faire un petit abregé de ce premier ouvrage ſous le titre de *Répertoire de toutes les Pièces reſtées au Théâtre François, avec la date, le nombre des repréſentations, & les noms des Auteurs & des Acteurs vivans.* Parmi ces Pièces il y en a certainement pluſieurs qui ne ſeront jamais repriſes : l'obligeant Auteur le ſçait mieux que perſonne. Mais il a craint de bleſſer l'amour propre délicat des Poëtes de nos jours ; il s'eſt contenté de marquer par des étoiles les Pièces ſur leſquelles il a formé, d'après le Public, des *doutes*, que le tems éclaircira ; ces étoiles, dont l'influence eſt funeſte, ſont rarement placées à côté des Auteurs vivans. Ainſi, Monſieur, ſi l'on s'en rapporte à ce *Répertoire*, preſque toutes les Pièces des Rimeurs que vous

connoiſſez, reſteront au Théâtre. Le Dieu du Goût nous en préſerve, nous & notre poſtérité!

En parcourant cet opuſcule de M. de *Mouhy*, je l'ai ſurpris quelquefois en contradiction avec ſon premier ouvrage. Par exemple, dans les *Tablettes Dramatiques*, la petite Comédie des *Trois Frères Rivaux*, qu'on joue très-ſouvent, eſt donnée à *La Font*; & dans le *Répertoire* elle eſt attribué à M. *Procope.* D'où vient cette différence? L'Auteur varie auſſi ſur le nombre des repréſentations; il eſt prié de lever ces petites difficultés.

J'aime aſſez la façon dont M. le Chevalier *de Mouhy* parle de la *Cléopatre* de M. *Marmontel.* Il relève le mérite de cette Tragédie par cette remarque judicieuſe, qu'il ſe contente de faire: *Cléopatre s'y tue avec un aſpic automate de l'invention du célèbre Vaucanſon.*

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6 Décembre 1752.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

Vies des Orateurs Grecs.

IL ne suffit pas, Monsieur, d'être né avec le talent de la parole, il faut encore être animé par de puissans motifs. Chez les Grecs & chez les Romains un Orateur avoit à discuter les plus grands intérêts, & l'Eloquence, par conséquent, devoit y conduire aux premières places. Sous un autre Gouvernement *Démosthéne & Cicéron* n'eussent été que d'excellens Avocats ; ils nous eussent laissé des Factums au lieu de Harangues. C'est donc à l'esprit de

leur constitution, qu'Athènes & Rome furent redevables de ces beaux génies, qui coururent avec tant d'éclat la carrière Oratoire. On entreprend aujourd'hui de nous faire connoître ceux qui ont illustré la Grèce dans ce genre sublime. Leur mérite est exposé dans un ouvrage qui a pour titre : *Vies des anciens Orateurs Grecs, avec des réflexions sur leur éloquence, des notices de leurs écrits, & des traductions de quelques-uns de leurs Discours*, à Paris, chez *Nyon*, fils, Libraire, Quai des Augustins. L'Auteur, dont j'ignore le nom, n'a encore publié que deux Volumes. Chacun contient la vie d'un Orateur & l'histoire de ses ouvrages. Il ne parle point de *Démosthéne*, sur lequel on a tant écrit. Il commence par *Isocrate*, dont la personne & les harangues méritent d'être connues. Tout le premier Tome est consacré à ce double objet.

Isocrate nâquit dans un Bourg de l'Attique, quatre cens trente-six ans avant J. C. Il s'appliqua de bonne heure à l'Eloquence ; mais la foiblesse

de ſa voix, & une timidité inſurmontable, ne lui permirent jamais de parler en public, au moins dans les grandes occaſions. *Iſocrate* ſe mit à faire des plaidoyers qu'il vendoit aux perſonnes qui en avoient beſoin; il ouvrit auſſi une Ecole, & le profit qu'il en retira dans les commencemens ne fut pas conſidérable; car il n'eut d'abord que neuf écoliers, qui payoient chacun une ſomme aſſez modique. Un jour qu'il comptoit ſes honoraires, il s'écria les larmes aux yeux: *Voilà donc le prix pour lequel je me ſuis vendu.* Cependant le nombre de ſes diſciples s'accrut, & il fit payer à chacun près de ſix cens livres de notre monnoie pour un cours d'Eloquence. Il eut parmi ſes écoliers le fameux *Démoſthéne*. Celui-ci n'étant pas en état de donner mille dragmes en offrit deux cens, & demanda des leçons à proportion. Le Profeſſeur répondit: *Nous ne vendons point notre art par morceaux; il faut tout acheter. Iſocrate* forma non-ſeulement de grands Orateurs, mais encore d'excellens Ecrivains en tout genre. Quoi qu'il eût

des Maîtresses, ses moeurs passoient pour être pures. Le goût pour la volupté étoit autorisé dans Athènes pourvû qu'on évitât les excès. Notre Maître d'éloquence eut des ennemis, parmi lesquels on comptoit le célèbre *Aristote*, qui disoit souvent qu'il y avoit de la honte à se taire lorsqu'on laissoit parler *Isocrate*. Une basse jalousie pouvoit-elle entrer dans le coeur d'un homme tel qu'*Aristote?* Quelques Sçavans en ont douté, & ont attribué des sentimens si odieux à un misérable Rhéteur de Sicile qui portoit le même nom que le Précepteur d'*Alexandre*. Quoi qu'il en soit, *Isocrate* étoit extrêmement sensible aux discours qu'on tenoit contre sa personne & contre ses écrits. Il parvint à une extrême vieillesse sans infirmités. Il étoit âgé de près de cent ans, lorsque les Athéniens perdirent la bataille de Chéronée. Cette nouvelle lui causa tant de chagrin qu'il se donna la mort. Voici quelques traits qui font honneur à la délicatesse de son esprit. Un Père lui ayant appris qu'il avoit confié l'éduca-

tion de ſon fils à un Eſclave : *Eh bien*, répondit notre Orateur, *au lieu d'un Eſclave vous en aurez deux*. Aſſis un jour à la table du Roi de Chypre, les Conviés le preſſérent de fournir à la converſation. Il s'en excuſa en diſant : *Ce que je ſçais n'eſt pas ici de ſaiſon, & ce qui eſt ici de ſaiſon, je ne le ſçais pas.* Il comparoit la Ville d'Athènes à ces coquettes qui amuſent pendant quelques inſtans, mais avec qui perſonne ne voudroit paſſer toute ſa vie.

Cet Orateur d'un caractère aimable, tranquile, ami des plaiſirs, choiſit un genre d'éloquence conforme à ſes penchans. Sa compoſition eſt ſi châtiée, qu'on lui reproche le ſoin extrême avec lequel il recherche les graces de l'expreſſion ; mais il fait voir par-tout un grand fond de jugement. Ses ſujets ſont bien choiſis & bien traités. « L'imagination d'*Iſocrate*, moins „ ardente que celle de *Démoſthéne*, „ avoit quelque choſe de plus agréa„ble. Si les images du ſecond ſont „ plus fortes, plus frapantes, celles que „ préſente le premier, ſemblent avoir

„ plus de graces & de finesse. *Démosthè-*
„ *ne* serré, pressant, véhément, cher-
„ che à soumettre avec empire. *Isocrate*
„ doux, élégant, nombreux, cherche
„ à persuader par le plaisir. L'un sem-
„ ble ne songer qu'à dominer par la
„ force de ses raisons, l'autre qu'à ins-
„ pirer ses sentimens par les tons char-
„ mans qu'il sçait leur donner. On
„ peut dire peut-être de l'un qu'il plaît
„ parce qu'il persuade ; de l'autre qu'il
„ persuade, parce qu'il plaît. »

Tous les discours d'*Isocrate* sont remplis d'une excellente morale, & respirent la vertu. On ne doit donc pas le regarder comme un de ces citoyens méprisables & inutiles qui consacrent leurs veilles à arranger des mots & à compasser des Périodes. C'est néanmoins ce qu'en ont pensé quelques Auteurs célèbres tant anciens que modernes ; mais personne ne l'a moins ménagé que M. *de Fénélon.* Ce Prélat nous représente *Isocrate* comme un Déclamateur qui n'a songé qu'à donner de l'harmonie à ses paroles, & chez lequel on ne trouve que des

discours fleuris, des périodes faites avec un art infini pour amuser l'auditeur. Si le grand *Bossuet* eût porté ce jugement, personne n'en seroit surpris. Il peignoit avec force & avec noblesse. Son genre d'Eloquence approchoit de celui de *Démosthéne*; mais on ne s'attendoit pas à voir *Isocrate* déprimé par M. *de Fénélon*. On doit naturellement s'intéresser pour les Auteurs dont les talens ont du rapport avec les nôtres; & il n'y a peut-être pas d'Ecrivains qui aient plus de traits de ressemblance qu'*Isocrate* & l'Archevêque de Cambray. Tous deux ont recherché cette harmonie, cette cadence qui flatte délicieusement l'oreille. Le Prélat François, ainsi que l'Orateur Grec, a transporté dans la prose tous les charmes de la poësie. Leur style est nombreux, & quelquefois diffus. Ils semblent n'avoir eu d'autre but que de contribuer au bonheur des Etats, & de porter les hommés à la pratique de leurs devoirs. Quand ils peignent la vertu, c'est toujours avec des couleurs aimables. Qui-

conque lira les ouvrages de ces d
célèbres Ecrivains, y trouvera à
près les mêmes beautés & les mên
défauts.

Voici cependant les justes rep
ches qu'on peut faire à *Isocrate.* F
sieurs de ses exordes ont quelque ch
de froid & de languissant. L'art
montre trop à découvert dans les
rangues de cet Orateur, & on apt
çoit tout le méchanisme de son é
quence. Il pousse aussi quelquefois t
loin les Figures qu'il emploie dans
discours. S'il ne lui manquoit pas
peu de naturel, de force & de vél
mence, on pourroit le regarder co
me un des plus parfaits Orateurs qu
Grèce eût produit. *Isocrate* a écrit
discours de Morale, des harangues
litiques, des Eloges, des Plaidoy
Pour donner une idée exacte de
éloquence, l'Auteur a traduit des n
ceaux de ces différens genres; il a cl
si les Pièces qui n'avoient point enc
paru dans notre Langue.

Dion Chrysostome fait la matière
second Volume. Il naquit à Pruse V

de Bithynie vers l'an 30 de l'Ere Chrétienne. Comme l'Eloquence étoit alors extrêmement déchue, il ne trouva dans son pays que de fort mauvais Maîtres. La lecture de *Démosthéne* & de *Platon* lui forma le goût. Il occupa les principales charges de sa patrie, & se comporta toujours en bon citoyen. Il voyagea dans le dessein de se perfectionner. On ignore les différens pays où l'envie de s'instruire le conduisit; on sçait seulement qu'il alla en Egypte. Il vint à Rome sous l'Empire de *Domitien*; mais il fut bien-tôt contraint de se soustraire à la fureur d'un Tyran qu'il n'avoit jamais voulu flatter. Il prit des habits grossiers, emporta avec lui un Dialogue de *Platon* & une Harangue de *Démosthéne*, cacha son nom & sa naissance, erra de contrée en contrée sans domestiques, sans provisions, sans argent, & obligé pour vivre de travailler comme un vil esclave. Après la mort de *Domitien* il revint à Rome où il fut comblé de bienfaits par les Empereurs *Nerva* & *Trajan*. Ses compatriotes ayant envie de le revoir, il se rendit

à Cyzique ; mais dans le tems qu'on accouroit avec le plus d'empressement autour de lui, & qu'il se préparoit à donner au peuple assemblé la satisfaction de l'entendre, on apprit qu'un Musicien célèbre venoit d'arriver. Aussitôt chacun courut voir le Musicien, & *Dion* demeuré seul prit le parti d'y courir comme les autres. Il mourut à Rome dans les dernieres années du regne de *Trajan*. *Dion* n'avoit pas l'haleine agréable, & on lui donna par antiphrase le surnom honorable de *Chrysostome*, (*bouche d'or*) au lieu de celui d'*Ozostome* qui lui convenoit mieux.

Les ouvrages de cet Orateur portent l'empreinte de l'honnête homme & de l'excellent Ecrivain. Son Eloquence est simple, naturelle & solide. Personne n'entendoit mieux à manier les passions. Quoi qu'il n'ait pas la véhémence de *Démosthéne*, il sçavoit cependant employer quelquefois les grands mouvemens. Mais ce qui caractérise ses ouvrages, c'est la clarté, la simplicité &
ceur du style. Il excelle dans les
ons, soit par l'agrément des
par la vivacité & la variété

des images. Que d'enjouement, de délicatesse, & de sel dans ses railleries ! Quelle noblesse de pinceau dans ces ouvrages, qui ont pour objet le Gouvernement ou les mœurs ? On y trouve les plus beaux principes de la Philosophie ornés de ces graces inexprimables que *Dion* communiquoit à tout ce qui sortoit de sa bouche : telle est l'idée que l'on nous donne de ce fameux Orateur. Ses ouvrages sont en très-grand nombre. Je m'arrêterai un moment sur son discours au sujet de la prise de Troye. Cet Ecrivain est le seul qui ait rapporté ce fameux événement, comme on le va voir.

Tyndare regnoit à Sparte. Il avoit eu de *Léda* deux filles nommées *Clytemnestre* & *Hélène*, & deux fils qui s'appelloient *Castor* & *Pollux*. *Hélène* fut célèbre par sa beauté. Dès son enfance elle eut un grand nombre d'amans. *Thésée*, Roi d'Athènes, enleva cette jeune Princesse, & aussi-tôt les fils de *Tyndare* prirent les armes contre le ravisseur, ravagèrent ses Etats, firent sa mère prisonnière & ramenèrent leur

ſœur. Quelque tems après, *Agamemnon* Roi d'Argos, mais étranger d'origine, voulut s'allier avec les fils de *Tyndare* qu'il redoutoit. Il épouſa donc *Clytemneſtre*, & demanda *Héléne* en mariage pour ſon frère *Ménélas*. Tous les Princes Grecs proteſtèrent qu'ils ne conſentiroient jamais à cette alliance. Sur ces entrefaites, *Pâris* ſe mit ſur les rangs. Ce Prince étoit jeune, beau, bien fait, fils d'un Roi puiſſant. Il parut encore à la Cour de *Tyndare* avec des équipages magnifiques, & répandit les préſens à pleines mains. *Héléne* lui fut accordée. Il emmena ſa conquête à *Troye*. *Agamemnon* aſſembla tous les amans d'*Héléne*, leur mit devant les yeux l'inſulte faite à la Gréce entière, qui voyoit paſſer dans les bras d'un étranger une Princeſſe auſſi aimable, comme s'il n'y avoit eu perſonne parmi eux qui fût digne de la poſſéder. Ces diſcours excitent l'indignation de tous les Princes Grecs. On leve des Troupes, & on en donne le commandement à *Agamemnon*, qui envoye demander *Héléne* aux Troyens, ſous pré-

texte que cette Princeſſe, étant Grecque, devoit épouſer un Prince Grec. On n'eut aucun égard à cette injuſte prétention. Telle fut la cauſe de la guerre; en voici les ſuites.

Les Grecs ayant débarqué auprès de Troye, ſe bornèrent d'abord à des incurſions & des eſcarmouches. La peſte & la famine ſe mirent dans leur armée, & la diviſion parmi les Chefs. Les Troyens en profitèrent & firent un furieux carnage des ennemis. On embraſa leurs vaiſſeaux, & une partie de leur flotte devint la proie des flammes. Tandis que les Grecs étoient dans la conſternation, *Achille* fit des prodiges de valeur pour les ſecourir. Il ſe battit contre *Hector*; mais ce dernier joignant l'adreſſe au courage tua ſon ennemi, s'empara de ſes armes, retourna en triomphe à Troye, & laiſſa *Pâris* à la tête de l'armée. Les Grecs qui ne ſe voyoient plus en état de continuer la guerre, prirent le parti de ſe ſauver pendant la nuit. Ils ſe rendirent dans la Cherſonèſe, où ils reçûrent quelques renforts; ils revinrent à

Troye ; ils remportèrent quelques avantages, & *Pâris* fut tué d'un coup de fléche. Cependant les Grecs n'avoient aucune espérance de prendre Troye, & ils souhaitoient de faire une paix honorable. Ils firent des propositions qui furent acceptées, & ils se retirèrent tranquillement. Après leur départ, *Hector* fit épouser à son frère *Deïphobus* la veuve de *Pâris*. *Priam* termina ses jours. *Hector* lui succéda, regna long-tems, soumit à sa domination presque toute l'Asie, & mourut fort vieux, laissant le Trone à son fils *Scamandre*.

Dion Chrysostome dit qu'il tenoit d'un Philosophe Egyptien, tout ce qu'on vient de lire sur le Siége de Troye. Il prétend qu'*Homère*, voulant flatter les Grecs ses compatriotes, leur a donné tout l'avantage dans une guerre où ils ne se firent pas beaucoup d'honneur. On ne peut sçavoir si *Dion* n'a point cherché à faire briller son esprit aux dépens de la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que son recit a l'air de la vraisemblance ; au

lieu qu'elle manque, dit-on, dans la plûpart des choses qu'on trouve dans *Homère*. Plusieurs Auteurs anciens conviennent qu'il est difficile d'y ajouter foi. Le Poëte d'ailleurs paroît un témoin récusable sur un fait qui flatte sa nation. *Lucien*, dans un de ses Dialogues, plaisante agréablement sur le peu de confiance qu'on doit avoir au témoignage d'*Homère*. Cependant on a toujours placé au nombre des faits réels la prise de Troye par les Grecs. Cette opinion a été reçue universellement; il n'y a eu que *Dion* qui ait entrepris de la combattre. Lequel des deux faudra-t'il croire? Sera-ce le Poëte? Sera-ce l'Orateur? Il est vrai que les Auteurs anciens varient sur les circonstances du Siége de Troye, sur les moyens par lesquels cette Ville passa au pouvoir des Grecs; mais tous, excepté *Dion*, conviennent que les Grecs la prirent. Or le concert unanime sur un fait principal, au milieu de circonstances contradictoires, ne peut jamais convenir à un fait chimérique. D'ailleurs, comment *Homère*

auroit-il pu établir une tradition fausse sur un événement de cette nature? Comment auroit-il pu persuader aux Grecs que Troye avoit été détruite par leur valeur, s'ils avoient été contraints d'en lever le Siége, & si cette Ville étoit devenue plus puissante que jamais? Son existence seule auroit fait tomber une tradition aussi absurde; il a donc fallu que les ruines de Troye déposassent en faveur d'*Homère*, à moins qu'on ne dise que depuis ce fameux Siége elle avoit été détruite par quelque cause que nous ignorons, & que les Poëtes de la Grèce attribuèrent cette destruction aux armes de leur Patrie; comme si on pouvoit ignorer parmi les Grecs les causes de la ruine d'un Royaume aussi considérable & aussi voisin que celui de Troye! Voilà une partie des raisons judicieuses qu'apporte l'Auteur des *Vies des Orateurs Grecs*, pour réfuter le sentiment de *Dion Chrysostome.*

On a traduit entiérement ce Discours sur le Siége de Troye. On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'esprit,

d'adreſſe & de ſubtilité. Mais quel beau naturel, quels traits touchans, quelles peintures intéreſſantes dans cette Harangue, où *Dion* étale tous les charmes d'une vie pleine d'innocence que méne une famille vertueuſe, retirée dans un coin de l'Iſle d'Eubée! Quel pinceau, quelles touches dans les tableaux qu'il trace des devoirs du Prince & du Citoyen? On nous a donné auſſi la Traduction de ces deux Harangues. A l'égard des autres ouvrages de *Dion*, on s'eſt contenté d'en expoſer le ſujet.

Le but que ſe propoſe l'Auteur de cet ouvrage eſtimable, eſt de nous inſpirer le goût qu'il a lui-même pour les bons Ecrivains de l'Antiquité. Puiſſent ſon exemple & ſes leçons engager ſur-tout nos jeunes Candidats, à remonter juſqu'à ces ſources inépuiſables de plaiſir & d'inſtruction! Mais quels voeux m'échappent ici! & de quel ridicule ne ſe couvre pas l'Ecrivain pédanteſque qui s'aviſe de recommander la Littérature Grecque dans un ſiécle où elle eſt abſolument négligée;

&, ce qu'il y a de plus fâcheux, où on la croit très-inutile ! N'avons-nous pas, dit-on tous les jours, autant d'eſprit que les Anciens ? Qu'eſt-il beſoin de recourir à leurs ouvrages? Par quelle bizarrerie irions-nous chercher ailleurs des tréſors, quand notre région nous en fournit abondamment ? Tel eſt le langage de la vanité, de l'ignorance & du mauvais goût. Quoi, lorſque les *Boileaux*, les *Racines*, les *Molières*, les *Rouſſeaux*, &c, ſe ſont toujours défiés d'eux-mêmes, & n'ont jamais ceſſé de nourrir leur eſprit de la lecture des Anciens, nous nous flattons de trouver aſſez de reſſources dans notre propre fond ! O ſtupide délire de l'amour propre ! O préſage funeſte de la décadence des Lettres & de la dépravation du goût ! Auſſi quels chefs-d'œuvres voyons-nous ſortir des mains de nos génies créateurs ! Des Hiſtoires hériſſées de dards épigrammatiques ; des diſcours d'éloquence d'une ſéchereſſe & d'une préciſion géométrique ; des ouvrages de Géométrie écrits en ſtyle de Roman ; des Comédies où il n'y a

pas le plus petit mot pour rire; des Tragédies barbares, où le ſentiment emprunte la voix rauque de *Chapelain*; des vers de ſociété pleins de fadeurs & de jargon: par-tout la Nature outragée avec indignité, ou ridiculement fardée, ſous prétexte de l'embellir.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Décembre 1752.

LETTRE VIII.

LEs Grecs & les Romains avoient l'injuſtice d'appeller barbares toutes les Nations qui n'étoient point ſoumiſes à leur Empire, & qui ſe conduiſoient par d'autres principes de gouvernement & de religion. Ne pourroit-on pas, Monſieur, nous faire le même reproche? Nous regardons les Arabes, les Sarrazins, comme des peuples ſauvages peu dignes de notre curioſité. Pour nous guérir de cette pré- Hiſt. des Arabes.

vention, nous n'avons qu'à lire l'*Histoire des Arabes sous le Gouvernement des Califes*, par M. l'Abbé *de Marigny*. Nous y verrons sans doute des Princes qui se sont attiré la haine & le mépris de leurs sujets. Eh quelles Annales des peuples même les plus policés ne sont point souillées des vices de quelques Monstres couronnés ? Mais aussi nous trouverons dans cet ouvrage de grands exemples de vertu, qui nous rendront respectable & chère la mémoire de plusieurs Souverains.

Cette Histoire est divisée en quatre Volumes, & en autant de Chapitres qu'il y a eu de Califes. La difficulté de remonter jusqu'à l'origine des Arabes, a fait prendre à l'Auteur le parti de ne commencer son Livre qu'à *Mahomet* ou *Mohamed*. Cet homme extraordinaire naquit à la Mecque vers la fin du sixiéme siécle, d'un père Payen & d'une mère Juive. Il les perdit l'un & l'autre dans un âge fort tendre. Un de ses Oncles, qui s'étoit chargé de son éducation, le plaça à l'âge de 20 ans auprès de *Cadhige*, veuve d'un riche

Commerçant. Cette femme satisfaite de l'exactitude & de la capacité de son Facteur, ne crut pas pouvoir mieux le récompenser, qu'en partageant avec lui son lit & ses richesses.

Mahomet, dont l'ambition n'avoit point de bornes, dédaigna de parvenir à la gloire par les routes ordinaires. Il se fraya un chemin nouveau. Son esprit enfanta le projet le plus hardi; & son bras l'exécuta. C'étoit de changer tout à la fois le Gouvernement & la Religion de son pays, & de se faire en même tems Roi & Pontife de sa Nation. Il persuada d'abord que des attaques d'Epilepsie auxquelles il étoit sujet, étoient des inspirations, & que la présence de l'Ange Gabriël le jettoit dans cet état convulsif. Sa femme fut séduite la première ou feignit de l'être. On parla bientôt de ses prétendues révélations dans toute la Ville; mais, comme *nul n'est Prophéte en sa patrie*, le Conseil des Magistrats prit la résolution de l'arrêter. Il en fut averti & s'enfuit à Médine. C'est à cette fuite que commence l'*Hégire*, époque dont

se servent encore les Musulmans.

Il trouve des disciples dans cette Ville, leur fait prendre les armes contre sa patrie, & se rend maître de la Mecque. Cette conquête est suivie de celle des trois Arabies. Il est vaincu dans le cours de ses prospérités à la bataille d'Ohod. « Les femmes se si-
» gnalèrent dans cette conjoncture par
» les excès les plus deshonorans pour
» leur sexe. Une entr'autres, ayant
» rencontré sur le champ de bataille
» *Hamza*, Oncle de *Mahomet*, elle
» l'éventra de ses propres mains & lui
» déchira le foye avec ses dents. » *Mahomet* se releva bientôt de ses pertes; mais il pensa trouver la mort à Kaïbar. On lui servit une épaule de mouton empoisonnée dont on prévint les effets. Une fille avoit commis ce crime, *parce que*, disoit-elle, *si Mahomet est un Prophète, il n'en ressentira aucun mal: s'il ne l'est pas, je délivrerai ma patrie d'un tyran qui la désole.*

Vainqueur des Arabes & des Juifs, *Mahomet* marcha contre les Grecs, & alluma les premières étincelles de cette

guerre funeste que ses Sectateurs continuèrent avec tant de chaleur pendant sept ou huit siécles. Il envoya contre eux le fameux *Khaled*, un des plus grands Capitaines que les Arabes aient produit. Il établit ensuite le pélérinage de la Mecque. Un Poëte appellé *Caab*, vint dans cette Ville, & fit demander au Prophète la permission de lui être présenté, pour lui réciter des vers à sa louange. Quoique *Mahomet* eût lieu d'être irrité contre ce Poëte, qui l'avoit déchiré précédemment dans quelques-unes de ses Satyres, il crut qu'il étoit de sa dignité de mépriser de pareilles injures. Il fit donc introduire *Caab*. Celui-ci commença par demander pardon de la témérité qu'il avoit eue d'écrire contre lui. La sérénité qui regnoit sur le visage du Prophète, lui répondant de sa grace, il récita une pièce de vers si énergiques & si touchans, que *Mahomet* lui fit un présent, qui a immortalisé son nom parmi les Arabes. Il ôta le manteau qu'il avoit sur les épaules, & le mit lui-même sur celles de

son Panégyriste. M. l'Abbé *de Marigny* nous donne dans une note l'histoire de ce manteau, que les Califes achetèrent quarante mille dragmes, & dont ils se servoient encore 600 ans après; il remarque judicieusement qu'il devoit être usé. *Mahomet* mourut à Médine âgé de 63 ans. Il ne savoit ni lire, ni écrire, selon l'opinion commune. Son Alcoran est un composé bizarre de maximes sublimes & de fables absurdes. On lui a reproché un penchant extraordinaire pour les femmes : loin d'en rougir il s'en faisoit un mérite, & prétendoit que le commerce des femmes excitoit sa ferveur dans la prière. Les plus célèbres & les plus aimées de ses épouses furent, *Cadhige*, dont j'ai déja parlé, *Aiesha* & *Hafsa*. *Aiesha* n'avoit que sept ans lorsqu'elle fut mariée, & c'est la seule Vierge que *Mahomet* rencontra. Aussi le père de cette fille, qui s'appelloit *Abdollah*, prit, par ordre du Prophète, le nom d'*Aboubécre*, c'est-à-dire, *pére de la Pucelle* : surnom peut-être unique, s'il n'est pas glorieux. *Hafsa* étoit fille d'*Omar*

d'*Omar*, l'un des plus zélés disciples du Prophète.

Tous les enfans de *Mahomet* (& il en avoit eu un grand nombre) étant morts avant leur pére, le sage *Aboubécre*, après quelques contradictions, monta sur le Trône. Il prit le titre de *Calife*, c'est-à-dire, *Vicaire du Prophète*, que ses successeurs ont conservé. Il continua avec succès la guerre contre les Grecs. Il faut lire les exploits extraordinaires de *Khaled*; les détails des siéges de Basra & de Damas, en un mot, tous les événemens de ce regne qui sont intéressans.

Celui d'*Omar* son successeur fournit aussi des circonstances remarquables. Vous admirerez, Monsieur, la fermeté & la hardiesse de *Khaled*, qui étant allé dans le camp des Grecs pour traiter avec leur Général, eut l'audace de le braver par les reproches les plus vifs. Le Grec irrité lui dit, que s'il ne respectoit le droit des gens, il lui feroit payer de sa tête ses discours insolens, mais qu'il alloit s'en venger sur les prisonniers qu'il avoit entre ses mains.

Prenez bien garde à ce que vous voulez faire, répliqua le Musulman en furie; *car je vous jure par Mahomet, que si vous vous mettiez en devoir d'exécuter ce que vous dites, je vous tuerois vous-même de ma propre main.* Il tira aussi-tôt son épée d'un air menaçant, & le Général des Grecs révoqua en tremblant les ordres qu'il avoit donnés.

Dans la capitulation de Jérusalem les Chrétiens demandérent pour dernier article, que par honneur pour une Place aussi considérable, le Calife vînt lui-même en prendre possession. On en écrivit à *Omar*, qui se mit aussi-tôt en marche; & voici, Monsieur, quel étoit son cortege. « Il étoit monté sur » un Chameau roux qui étoit chargé » de deux sacs: L'un contenoit de l'or- » ge, du ris & du froment mondé; » dans l'autre il y avoit quelques fruits. » Il portoit en même tems avec lui un » outre plein d'eau, & un grand plat » de bois.... Il se faisoit servir dans » sa route les provisions qu'il portoit, » & ses compagnons de voyage man- » geoient avec lui dans le même plat.»

Omar entra à Jérusalem dans cet équipage singulier, & marqua beaucoup de vénération pour cette Ville.

Après s'être rendu maître de la Palestine & de presque toute la Syrie, il envoya *Amrou* en Egypte. Alexandrie se rendit après une longue résistance. Parmi les richesses de cette Ville, il y avoit un trésor précieux que les Sarrazins ne jugérent pas digne de leur attention. C'étoit la fameuse Bibliothéque, formée d'abord par *Ptolémée Soter*, & qui sous ses successeurs devint immense. Un Grec nommé *Jean le Grammairien*, qui avoit gagné la confiance du Général, osa lui demander cette Bibliothéque. *Amrou* consulta le Calife, qui lui répondit en ces termes : *Ou ce que contiennent les Livres dont vous me parlez, s'accorde avec ce qui est écrit dans le Livre de Dieu* (l'Alcoran) *ou ne s'y accorde pas. S'il s'y accorde, alors l'Alcoran suffit, & ces Livres sont inutiles ; s'il ne s'y accorde pas, il faut les détruire.* Cet ordre barbare fut exécuté. Cette riche Bibliothéque devint la proye des

flammes. On peut juger de la prodigieuſe quantité de Livres qui la composoient, par le tems qu'on employa à les bruler. *Amrou* les ayant fait diſtribuer par toute la Ville, pour chauffer les Bains, qui étoient au nombre de quatre mille, on fut ſix mois entiers à les conſumer. Cet affreux incendie, plus funeſte à la terre & plus digne de remarque que tous les fléaux qui peuvent la deſoler, arriva l'an de J. C. 640. Peu de tems après *Omar* fut aſſaſſiné par un eſclave qui crut avoir à ſe plaindre de lui, l'an de l'Hégire 23, & de J. C. 643.

Othman fut le ſucceſſeur d'*Omar*, & après *Othman* qui regna 12 ans, *Ali*, Couſin de *Mahomet*, parvint au Trône qu'il ambitionnoit depuis longtems. Juſqu'ici les Sarrazins avoient heureuſement employé leurs armes à étendre la Religion & les limites de leurs Etats; mais ſous ce regne ils tirérent leurs épées contre eux-mêmes, & formérent un Schiſme funeſte qui ſubſiſte encore parmi les Muſulmans. *Ali* fit beaucoup de fau-

tes. On vit de toutes parts s'élever des séditions dont il fut enfin la victime. Il fut obligé de faire la guerre à ses sujets rebelles. *Moavias*, Gouverneur de Syrie, eut l'audace de se faire déclarer Calife, & malgré tous les efforts d'*Ali* il se soutint dans sa Province. Il se forma deux sectes, deux partis, qui se portérent à des cruautés horribles, effet ordinaire des guerres civiles. Le malheureux *Ali*, digne d'un meilleur sort, périt par le fer d'un Assassin, après un regne rempli de troubles. Il mourut l'an de l'Hégire 40, & de J. C. 660.

Hassan ne put se soutenir sur le Trône dont il fut l'héritier. Il laissa tomber de ses foibles mains un Sceptre qu'il ne pouvoit porter. Il abdiqua, & reconnut pour Calife *Moavias*, l'ennemi de sa famille. Celui-ci commença la fameuse Dynastie des *Ommiades*, ainsi appellée d'*Ommiah*, Bisayeul de *Moavias*.

Ce Prince non content d'avoir usurpé le Califat, voulut le rendre héréditaire dans sa Maison. Il y réussit après quelques difficultés. Il s'étoit servi de

Ziad pour appaiser les troubles qui s'étoient élevés dans différentes Provinces. Ce Général en lui demandant le Gouvernement de l'Hégiaz, lui écrivoit : *Ma main gauche est ici employée à gouverner les peuples de l'Irax, mais pendant ce tems-là ma main droite demeure oisive ; donnez-lui l'Arabie à gouverner, & elle vous en rendra bon compte.* *Moavias* aimoit les Sciences, & surtout la Poësie. Un Poëte condamné à avoir la main coupée, obtint sa grace pour quatre vers qu'il récita. Un autre Poëte avoit une femme d'une beauté singuliére, & dont l'esprit égaloit les charmes. Un Gouverneur en devint éperdûment amoureux, & l'enleva au Poëte. Celui-ci porta ses plaintes à *Moavias*, & lui récita à ce sujet une Elégie si touchante, que le Calife écrivit sur le champ au ravisseur de rendre au nouvel *Orphée* sa chère *Euridice*. *Moavias* voulut la voir ; il en fut si frappé, qu'il la prit pour une de ces femmes divines que *Mahomet* avoit placées dans son Paradis pour

l'amusement des Bienheureux. Il ne se lassoit point de la contempler & de l'entendre. Il lui demanda par plaisanterie lequel des deux elle aimoit le mieux du Gouverneur ou de son Mari. La belle Arabe répondit par de très-beaux vers qu'elle fit sur le champ à louange de son Mari. *Quel prodige êtes-vous donc en esprit & en beauté*, s'écria le Calife saisi d'étonnement? *Que mon Empire seroit heureux, si vous partagiez mon Trône! Mais puisque vous voulez vivre avec votre Epoux, de crainte d'un nouvel accident, tenez-vous renfermée chez vous; & lorsque vous sortirez, qu'un voile épais dérobe tant de charmes aux yeux des Mortels.*

Yésid fils de *Moavias* se rendit méprisable par ses vices & par son impiété. Ceux de Médine indignés de sa conduite le déposèrent solemnellement. Voici, Monsieur, la cérémonie qu'ils observèrent. Le peuple s'assembla dans une Mosquée. Un Arabe prit son Turban, & s'écria en le jettant en l'air: » Je dépose *Yésid* du » Califat, de la même manière que

» je jette mon Turban. Tous ceux qui
» étoient à portée de l'entendre, sui-
» virent son exemple; dans un autre
» endroit de la Mosquée, un Musul-
» man ôta ses souliers, & les jetta en
„ l'air en prononçant la même for-
„ mule, & ceux qui l'environnoient
„ jettèrent de même leurs souliers en
„ la répétant "; de sorte, Monsieur,
qu'on ne voyoit que des Turbans &
des souliers en l'air dans la Mosquée.
Yésid mourut l'an 64 de l'Hégire, &
de J. C. 683. Les Arabes lui repro-
chent tous les défauts qui font un
mauvais Prince. Ils lui accordent ce-
pendant le mérite d'avoir excellé dans
la poësie, talent qui étoit en grande
recommandation parmi eux.

Moavias II, fils d'*Yésid*, abdiqua la
Couronne au bout de six semaines.
Mervan ne la porta que dix mois. *Ab-
dalmalek* réduisit la Mecque & toute
l'Arabie à son obéissance. M. l'Abbé
de Marigny, qui a la scrupuleuse atten-
tion de rapporter les songes & les rê-
veries des Arabes, n'oublie pas de
nous apprendre ici, „ qu'*Abdalmelek*

„ ayant rêvé qu'étant dans la partie la
„ plus respectable du Temple de la
„ Mecque, il avoit uriné contre la
„ muraille, & ce même songe lui étant
„ revenu dans quatre nuits différentes,
„ on lui prédit que quatre de ses enfans
„ parviendroient au Califat. „

Sous le regne de *Valid*, fils aîné d'*Abdalmelex*, les Sarrasins firent de grandes conquêtes. Ce Prince mourut presque dans le même tems que le fameux *Hégiage*. C'étoit un Général qui avoit rendu des services importans à sa patrie; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté. Il conserva son caractère féroce jusques aux derniers instans de sa vie. Il consulta dans sa dernière maladie un Astrologue qui eut la fermeté de lui prédire une mort prochaine. " Je compte tellement sur
„ votre habileté, lui répondit *Hégiage*,
„ que je veux vous avoir avec moi
„ dans l'autre monde, & je vais vous
„ y envoyer le premier, afin que je
„ puisse me servir de vous dès mon
„ arrivée. „ Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête; ce qui fut exécuté sur le champ.

Soliman, Frère de *Valid*, fut un Prince vertueux. *Omar* II, son Cousin germain, supprima les malédictions qu'on prononçoit contre *Ali* dans la prière publique. Cette démarche hardie le conduisit à la mort. Le regne d'*Yésid* II, troisième fils d'*Abdalmelek*, fut court. Ce Prince aimoit éperdûment *Hababah* une de ses femmes. Il s'amusoit un jour à lui jetter des grains de raisin, qu'elle recevoit adroitement dans sa bouche. Un de ces grains s'arrêta dans le gozier & l'étouffa. Ce triste accident plongea le Calife dans la plus grande douleur. Il fit transporter le corps de sa Maîtresse dans son appartement, où il alla se renfermer; il y demeura huit jours entiers à repaître ses yeux de cet affreux spectacle. L'infection de ce cadavre écarta du Palais tous les Courtisans. On l'enleva enfin & on l'enterra. *Yésid* ordonna dans son désespoir qu'on exhumât le corps de cette femme, & qu'on le rapportât dans sa chambre. On ne crut pas devoir lui obéir, & le Calife mourut peu de jours après

d'amour & de douleur en prononçant le nom de sa chère *Hababah*, dans le tombeau de laquelle il voulut être inhumé.

Sous *Hescham*, quatrième fils d'*Abdalmelex*, les *Abassides* commencèrent à former ce parti redoutable qui s'établit enfin sur le Trône des Califes. *Valid* II, neveu de *Hescham*, fut un Prince impie & débauché. *Yésid* III, petit fils de *Valid* I, & *Ibrahim* son frère, regnèrent peu de tems. *Mervan* II, Arrière petit fils de *Mervan* I, fut un des plus grands Princes de la Maison des *Ommiades*. Il fut cependant le dernier Calife de cette Famille. On le surnommoit l'*âne de Mésopotamie*; & notre Auteur remarque fort à propos, qu'on feroit injustice aux ânes de la Mésopotamie, si on les comparoit aux ânes des autres pays. Il dit que ces animaux y sont robustes & vigoureux, & qu'ils y jouissent d'une considération qui est le prix de leur force & de leur ardeur dans les combats. La Dynastie des *Ommiades* finit à la mort de ce Prince, l'an de l'Hé-

gire 134, & de J. C. 752. M. l'Abbé *de Marigny* termine ici son second Volume. Je vous rendrai compte des deux autres dans une seconde Lettre, & je vous dirai naturellement ce que je pense de cet ouvrage.

Traité du Sénat Romain. Il est étonnant, Monsieur, que la plûpart des Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Romaine, aient négligé de nous instruire de ce qui concerne le gouvernement civil de cette République. Ils ne sont entrés dans aucun détail sur cette matière intéressante, & l'origine des coutumes & des constitutions de la plus grande importance demeureroit dans l'obscurité, si des Sçavans éclairés n'avoient entrepris d'y répandre quelque lumière. Les Anglois, plus profonds que nous dans leurs recherches, ont aussi jetté un plus grand jour sur ce point curieux de l'Histoire; & parmi eux M. *Midleton* mérite la préférence, par son excellent *Traité du Sénat Romain*, que M. *D* * * *, Président au Parlement de Toulouse, vient de traduire en notre

Langue, & qu'il a fait imprimer à Montauban. Où pourrions-nous en effet puiser une idée plus distincte du gouvernement des Romains, que dans la connoissance précise de la constitution du Sénat, de ce Corps, qu'on doit regarder comme l'ame de cette puissante République?

Le feu Comte *de Stanhope* avoit demandé autrefois à l'Abbé *de Vertot* des éclaircissemens sur la manière de créer les Sénateurs à Rome, & de remplir les places vacantes de ces Magistrats. La réponse de l'Abbé *de Vertot* n'a point paru satisfaisante à M. *Middleton*; celui-ci prétend que le peuple seul avoit le pouvoir de créer les Sénateurs; l'Historien François étoit d'un sentiment tout contraire; & ce point historique forme la première partie de cette Dissertation. Pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, l'Auteur remonte aux premiers tems de la République, & retrace l'origine & les progrès du Sénat Romain dès sa première institution sous Romulus, jusqu'au regne d'Auguste, où le peuple cessa d'ê-

tre initié dans les affaires du gouvernement

L'Ecrivain Anglois distingue trois manières différentes de créer les Sénateurs, ou plûtôt trois sortes de personnes qui faisoient entrer un simple citoyen dans cette première Magistrature. Les Rois, les Consuls & les Censeurs furent chargés de ce soin, mais toujours sous l'autorité suprême du peuple, dont le suffrage étoit absolument nécessaire, & devoit ratifier le choix de ces Chefs. Les Sénateurs eux-mêmes ne pouvoient ni admettre dans leur Corps, ni en exclure aucun particulier; le peuple seul avoit ce privilége, qu'il exerçoit ou par lui-même, ou par ceux à qui il confioit son autorité à cet égard. La preuve des faits, & les raisons de probabilité favorables à cette opinion, se tirent des différentes époques de l'Histoire Romaine, dont on voit que M. *Midleton* a une parfaite connoissance.

Il fait voir d'abord, que quand Romulus eût formé le projet de composer un Sénat, il ne se réserva que le

choix du premier Sénateur, ou du Président de l'assemblée; qu'il laissa au peuple l'élection de tous les autres; & que cette élection se fit par les suffrages & de l'avis des Tribus & des Curies. Cette pratique fut constamment suivie par les autres Rois ses successeurs; & dans la dernière augmentation du Sénat sous le regne de Tarquin, ce Prince ajouta à ce Corps cent nouveaux Membres, qu'il tira des familles Plébéiennes, pour se faire une faction puissante parmi le peuple. Il ne faut pas s'étonner, que les Historiens, qui n'ont pas traité ces matières en critiques, ayent fait dépendre des Rois le résultat de toutes les affaires; ils en usent de même quand ils parlent de la guerre ou de la paix, que le peuple seul étoit en droit de faire.

L'Auteur a donc eu raison de conclure, que sous le gouvernement des Rois, le droit de créer les Sénateurs étoit, suivant les constitutions de l'Etat, dévolu au peuple. Il en fut de même dans la suite sous le gouvernement Consulaire; le trait suivant en

est une preuve. Un grand Prêtre de Jupiter demandoit à être admis au Sénat, comme un droit attaché à sa dignité, & dont quelques-uns de ses prédécesseurs par négligence n'avoient pas joui. Le Préteur n'ayant eu aucun égard a sa demande, le grand Prêtre en appella au Peuple; son droit fut autorisé, & on lui accorda la place qu'il demandoit.

L'établissement des Censeurs ne fut pas plus contraire à l'autorité du peuple, que celui des Consuls. Car le pouvoir de ceux-là n'étoit pas de faire des Sénateurs, ou de les priver de leur rang, mais seulement d'inscrire ceux que le peuple avoit choisis; de veiller sur leur conduite, & de censurer leurs défauts: objets sur lesquels ils avoient reçu du peuple une commission expresse. C'est ce que prouvent une infinité d'exemples, où l'on voit que de tout tems on a eu la liberté d'appeller du jugement des Censeurs à celui du peuple.

Ccmment parvenoit-on aux honneurs du Sénat? De deux manières,

Quand la République, après quelque grande bataille, avoit fait une perte considérable de Sénateurs, le peuple créoit un Dictateur, dont le principal objet étoit de remplir toutes les places vacantes. Ce premier Magistrat montoit sur la Tribune en présence du peuple, & nommoit tous ceux, qui depuis la dernière promotion avoient exercé quelque magistrature du second ordre. Si le nombre de ceux-ci étoit suffisant pour remplacer les Sénateurs qu'on avoit perdus, on ne faisoit point d'autre choix, & les pertes du Sénat se trouvoient par-là tout d'un coup reparées. Si au contraire ce qui restoit de ces Magistrats subalternes ne suffisoit pas, on avoit recours à ceux qui s'étoient le plus signalés à la guerre, & qui avoient remporté quelque dépouille de l'ennemi. Cette manière de créer des Sénateurs n'avoit lieu que dans les grands malheurs de la République; car en d'autres tems ces places étoient réguliérement remplies par ceux, à qui les différentes Magistratures annuelles accordoient le droit d'assister au Sénat;

Voici donc l'ordre qui s'observoit dans la gradation ordinaire de ces Charges. Chaque Candidat devoit passer successivement par celle de Questeur, de Tribun du peuple, d'Édile, de Préteur & de Consul. Tous les Magistrats étoient élûs par le peuple dans les Assemblées publiques; & ils n'étoient reçûs Sénateurs, que de son consentement.

Voilà, Monsieur, ce que contient la première partie de cette Dissertation. La seconde me paroît plus curieuse & plus instructive; elle est aussi traitée avec plus de méthode & de précision. L'Auteur introduit ses Lecteurs dans l'intérieur du Sénat, & il répond à plusieurs questions qu'on pourroit lui faire sur le pouvoir & la jurisdiction de ces Magistrats; sur le droit & la manière de convoquer leurs assemblées; sur le tems & le lieu où se tenoient leurs délibérations; sur la méthode qu'ils y observoient; le rang que chacun y occupoit; la force de leurs décrets; les honneurs que l'on rendoit à chaque Membre en particulier, & la véné-

ration qu'on témoignoit pour tout le Corps.

Le peuple étoit, comme nous l'avons vû, le ſeul Souverain de Rome ; cependant ſon pouvoir avoit un frein, puiſqu'il ne pouvoit rien ſtatuer qui n'eût été ſoumis à l'examen du Sénat, & qui n'en eût été approuvé. Ce Corps s'acquit outre cela une juriſdiction particulière ſur certaines matières à l'excluſion du peuple. C'étoit à lui, par exemple, à régler tout ce qui concernoit la Religion ; à fixer le nombre & la condition des Provinces étrangères ; à faire la diſtribution du Tréſor public ; à nommer les Ambaſſadeurs ; à aſſigner les appointemens des Généraux ; à examiner les délits publics ; à juger les conteſtations entre les Alliés ; à interpréter les Loix ; à proroger ou à renvoyer les Aſſemblées du peuple, & à déferer les actions de graces & les éloges à ceux qui les avoient mérités. Ce pouvoir des Sénateurs ne fut pas le même dans tous les tems ; les Tribuns du peuple entreprirent pluſieurs fois de les en dépouiller ; & le Sénat vit ſa puiſ-

ſance diminuer, à meſure que ces Magiſtrats factieux ſentoient accroître leur crédit.

Le droit d'aſſembler les Sénateurs appartenoit aux Conſuls. On les convoquoit d'ordinaire par le moyen d'un Edit qui aſſignoit le tems & le lieu de l'Aſſemblée. Ceux qui, ſans une raiſon légitime, refuſoient de s'y trouver, étoient condamnés à une amende pécuniaire; mais quand on avoit atteint l'âge de ſoixante ans, on n'étoit plus ſoumis à cette peine.

Il y avoit à Rome pluſieurs lieux deſtinés aux Aſſemblées du Sénat, & il falloit toujours que ce fuſſent des endroits conſacrés par les cérémonies des Augures. On choiſiſſoit ordinairement des Temples dédiés à quelque Divinité particulière, afin que la ſainteté du lieu gravât fortement dans l'eſprit des Sénateurs l'obligation de ſe conduire ſelon les Loix de la juſtice & de la Religion. La commodité des Sénateurs, ou la nature de l'affaire que l'on devoit traiter, déterminoit ordinairement le choix du lieu où les Aſſemblées devoient ſe tenir.

Il y avoit des jours marqués pour les Aſſemblées du peuple, & il n'étoit pas permis au Sénat de tenir les ſiennes ces jours-là, à moins que des affaires importantes ne l'y obligeaſſent. Alors le peuple lui cédoit ſon privilège; mais jamais les uns & les autres ne s'aſſembloient le même jour. Toute affaire qui n'étoit point conclue entre le lever & le coucher du ſoleil, étoit nulle & ſujette à caſſation; & celui qui l'avoit propoſée étoit ſoumis à la Cenſure.

Le Sénat étoit compoſé de Membres de divers ordres; chacun d'eux avoit un rang différent, ſelon la dignité de la Magiſtrature qu'il avoit exercée. Toutes les délibérations commençoient par des priéres & par des ſacrifices. On expoſoit enſuite le ſujet ſur lequel on devoit déliberer. Les affaires de Religion s'expédioient toujours les premières. Après que le Conſul avoit parlé auſſi long-tems qu'il le jugeoit à propos, il alloit aux opinions, & chacun répondoit ſelon l'ordre dans lequel il étoit interrogé.

Les décrets du Sénat n'avoient pas force de Loi, & leur autorité n'étoit que passagère & momentanée. On s'y soumettoit cependant jusqu'à ce qu'ils eussent été annullés par quelque autre décret, ou renversés par quelque loi. Il y en a qui prétendent que les décrets ne devoient avoir lieu qu'une année, ou pendant la durée de la Magistrature de ceux qui les avoient rendus; mais en général on peut dire qu'on avoit pour eux plus ou moins de respect, selon qu'ils étoient plus ou moins avantageux à l'intérêt des particuliers, à leur penchant, ou au parti qu'ils avoient embrassé dans la République.

Quels honneurs ne devoit-on pas rendre à des Membres d'un Conseil suprême qui donnoit des Loix à toute la terre, à des hommes qui avoient sous leur protection particulière, des Rois, des Villes & des Nations? Aussi il n'y avoit point de pays dans le monde, où l'on ne se fît un plaisir & un devoir de bien accueillir un Sénateur Romain. A Rome ils avoient les premières places aux assemblées publi-

ques & aux ſpectacles ; & c'étoit parmi eux ſeulement qu'on choiſiſſoir les Ambaſſadeurs. Ils avoient des vêtemens particuliers, qui les diſtinguoient des autres citoyens ; & on les regardoit par-tout comme des perſonnages de la plus grande diſtinction.

Je rapporte à cet endroit, comme à ſa place naturelle ce que l'Auteur a dit à la fin de ſa première Partie, touchant le nombre, l'âge & les biens des Sénateurs. L'opinion générale eſt, qu'il ne devoit y en avoir que trois cens dans les premiers tems de la République. Sous la Dictature de Silla on en ajouta deux cens de plus, & il paroît que le Sénat s'eſt maintenu dans ce nombre juſqu'à la ruine de la liberté.

Les Hiſtoriens ne fixent pas abſolument l'âge néceſſaire pour être promû à la dignité de Sénateur ; mais autant qu'on en peut juger par différens traits tirés de l'Hiſtoire, on n'y parvenoit guère qu'à l'âge de trente ans. Il falloit outre cela avoir un fond de biens conſidérable pour y être ad-

mis; & cette quantité de biens étoit établie par les Loix. On l'avoit ainsi réglé, dans la crainte que ces Magistrats n'avilliſſent leur dignité ſublime, s'ils étoient forcés, pour vivre, de s'occuper de quelque baſſe profeſſion. Ce réglement ne devoit cependant pas être fort ancien, puiſqu'il y avoit un tems où l'on tiroit les Sénateurs de la charue. Voilà, Monſieur, en abrégé tout ce que contient ce petit Traité, plein d'une érudition curieuſe, & très-bien traduit dans notre Langue.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 12 Décembre 1752.

LETTRE IX.

Elémens de Poëſie Françoiſe.

PEGASE eſt ſouvent un Courſier fougueux, qui a beſoin qu'on le dompte, & qu'on lui mette un frein. Le génie & l'imagination l'emporteroient dans la Carrière. Il ſe heurteroit

roit & ſe briſeroit contre les bornes, au lieu de les éviter avec prudence. Il faut apprendre aux Poëtes à ne pas ſubſtituer le Phœbus à l'élévation, le monſtrueux au frappant, la profuſion à l'abondance, l'outré au pathétique, l'enflure & l'emphaſe à la nobleſſe & à l'énergie. Voilà pourquoi les préceptes ſont indiſpenſables. On ſçait que la plus parfaite connoiſſance des règles ne ſuffit pas pour faire un grand Auteur. L'exemple malheureux de d'*Aubignac* eſt connu de tout le monde. Mais ces règles forment du moins le goût de ceux qui ont reçu du ciel cette influence ſecrette, mère des beaux vers.

C'en eſt aſſez pour que vous applaudiſſiez, Monſieur, aux vûes utiles de M. l'Abbé *Joannet*, qui vient de donner un ouvrage en trois petits Volumes, intitulés, *Elémens de Poëſie Françoiſe*. Le premier Tome contient tout ce qui regarde le Méchaniſme des vers. L'Auteur ne s'eſt pas fort étendu ſur cet article, & il a eu raiſon, vû le grand nombre d'ouvrages que nous

avons déja là-dessus. La 2e. Partie des *Elémens* est plus intéressante. On y expose ce qui constitue essentiellement toute sorte de Poësie. Le premier objet qu'on y examine, ce sont les pensées. On fait voir les causes de leurs beautés & de leurs défauts. L'Auteur passe ensuite aux Portraits, qu'il considère comme les tableaux des passions. Il enseigne comment on doit s'y prendre pour réussir à peindre les objets divers que présente la nature ; après quoi il montre quel usage on peut faire de la Mythologie, & quelles limites il faut prescrire à la fiction. Enfin il parcourt tout ce qui a rapport au style Poëtique, & donne une idée de ses différentes espèces.

On trouve dans le troisième Volume des principes pour toutes les différentes Pièces de Poësie, si l'on en excepte les Poëmes Epiques, Didactiques, & Dramatiques. Le but que se propose M. *Joannet*, est de fournir aux jeunes gens les moyens d'employer avec fruit les momens de loisir que leur laisseront des occupations plus

ſérieuſes. L'Auteur a eu la ſatisfaction de voir que ſes travaux avoient été utiles aux Ecoliers mêmes qui ne font que des vers Latins. Quoique ſes obſervations ſoient en géneral très-judicieuſes, il y en a quelques-unes auxquelles tout le monde ne ſouſcrira pas. Par exemple, on condamne la penſée qui termine cette ſtrophe d'une Ode du grand *Rouſſeau.*

> De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
> Cher Prince, ton éclat n'a point ſçû t'abuſer;
> Ennemi des flatteurs, *à force de les craindre,*
> *Tu ſçus les mépriſer.*

Mépriſe-t'on ceux qu'on craint, demande Monſieur l'Abbé *Joannet*? Oui, ſans doute : cela arrive tous les jours. Les médiſans, les calomniateurs, les ſcélérats, ſont des gens pour qui on a un ſouverain mépris, & qui ſont en même tems l'objet de notre crainte, parce qu'ils peu-

vent nuire à chaque inſtant.

M. l'Abbé *Joannet* me paroît encore bien ſévère, lorſqu'il trouve du faux dans les penſées ſuivantes.

Les Muſes ſont *des Abeilles volages*;
Leur goût voltige, *il fuit les longs ouvrages*;
Et ne prenant que la fleur d'un ſujet,
Volent bientôt ſur un nouvel objet.

L'idée de Muſe, dit l'Auteur, me paroît oppoſée à l'idée d'inconſtance & de légèreté. Les Muſes qui ont dicté l'*Iliade* & l'*Enéide*, celles qui ont fait revivre *Cinna*, *Athalie* & *Rhadamiſte*, ne peuvent être ſoupçonnées d'avoir un *goût ennemi des longs ouvrages*. M. *Greſſet* a prétendu dire, & cela eſt vrai, que les bons Poëtes ne s'appeſantiſſent pas ſur les matières; ils préſentent ſucceſſivement quelques objets, & font paſſer aſſez rapidement de l'un à l'autre, en ne prenant, pour ainſi dire, que la fleur des ſujets. On peut ſoutenir auſſi que les Muſes ſont ennemies des longs ouvrages. Le Poëme Epique le plus étendu forme-

roit à peine un petit Volume, mais lès Commentateurs en font un *in-Folio.*

M. *Joannet* remarque, en parlant des figures, que les comparaiſons, quand elles ſont juſtes & nobles, produiſent un effet merveilleux dans la Poëſie. Pour le prouver il cite la comparaiſon ſuivante, dont le but eſt de rendre odieux certains Auteurs qui ne peuvent ſouffrir de concurrens ſur le Parnaſſe, qui voyent d'un œil jaloux les ſuccès de leurs rivaux, & qui, s'ils le pouvoient, les écraſeroient avec délices. C'eſt M. *de Voltaire* qui parle :

Qu'il eſt grand, qu'il eſt beau de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens :
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble.

Un suc toujours égal est préparé pour eux.
Leur pied touche aux Enfers, leur cime est
dans les Cieux.
Leur tronc inébranlable & leur pompeuse tête,
Résiste en se touchant aux coups de la
tempête :
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent
du temps :
Tandis que sous leur ombre on voit de
vils serpens
Se livrer en sifflant des guerres intestines ;
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Quoi qu'on s'occupe assez peu aujourd'hui à faire des Eglogues, M. *Joannet* donne d'assez longues instructions sur la Poëtie Pastorale. Il remarque judicieusement que pour se former une idée juste de l'action qui peut être le sujet d'une Eglogue, il faut remonter à ces premiers âges du monde, que l'Histoire ou la Fable appelle du beau nom de Siécles d'or. Car ce n'est pas dans le sein de nos campagnes que l'on doit chercher les événemens qui peuvent servir de matière à la Poësie Pastorale. » Nos Bergers,

» dit M. *Joannet*, esclaves malheureux, » sujets aux passions les plus brutales, » ensevelis dans la plus profonde igno- » rance, triste jouet de la plus affreuse » pauvreté, dans les plaisirs qui les » amusent comme dans les peines » qu'ils éprouvent, fourniroient bien » sans doute au Poëte des actions à re- » présenter; mais ces actions toujours » basses ne formeroient jamais des ta- » bleaux gracieux, des images riantes, » qu'autant que la peinture s'éloigne- » roit de la vérité. » En effet, comment verrions-nous avec plaisir une peinture fidelle de la vie de nos Païsans? Nous ne pouvons pas même souffrir aujourd'hui la représentation des moeurs Bourgeoises. Combien de petits connoisseurs regardent *Molière* comme un homme qui n'avoit point d'autre talent que celui de bien peindre des objets bas & grossiers! Dans ce siècle de bonne compagnie il faut être au moins *Comte* ou *Marquis* pour être joué sur la scène; & en vérité, on n'a pas tort; car plusieurs de ces Messieurs sont des êtres assez ridicules.

La plûpart de nos Traités de Poësie ne contiennent qu'une longue suite de préceptes, qui séchement exposés, rendent ces sortes d'ouvrages fort ennuyeux à lire. On ne peut faire le même reproche à M. l'Abbé *Joannet*. Il a embelli ses *Elémens* de quelques Portraits, peints avec autant d'élégance que de justesse. » *La Fontaine*, » dit-il, peut-être unique pour le ta» lent de raconter, ramasse les fleurs » sans les chercher, les répand sans » les prodiguer, est élégant sans pa» rure, naïf sans basse familiarité, in» génieux sans travail, original sans » affectation.... simple jusque dans le » style le plus châtié, naturel dans la „ Poësie la plus exacte, naïf dans les „ traits les plus délicats & les plus fins; „ il marche toujours d'un pas égal „ quoique varié; sans allonger ses ré„ cits par des digressions inutiles, par „ des détails déplacés, par des cir„ constances puériles, par des réfle„ xions froides, il entraine, il char„ me, il ravit, &c. „ On nous représente au contraire M. *de la Mothe*

plûtôt comme un Philosophe qui creuse la nature, que comme un Poëte qui l'embellit. Son style est souvent dur, embarrassé, lâche. Il court sans cesse après un enjouement qui le fuit, & il peint avec plus de soin que de variété. On admire tout au plus dans ses Fables des rapports délicats, des pensées ingénieuses, des tours fins, qui en faisant honneur à l'esprit du Poëte, ne donnent pas toujours une grande idée de son goût. „ Les Fa-„ bles de *la Mothe*, dit M. *Joannet*, „ n'ont guère été proposées que pour „ y montrer des défauts qu'il falloit „ éviter. Celles de *la Fontaine* au con-„ traire sont nos modèles, mais mo-„ dèles *malheureusement* trop parfaits „ puisqu'ils n'ont pû encore être exac-„ tement imités. „ C'est en effet un grand malheur pour les Auteurs modernes, mais pour eux seulement, que d'avoir des modèles parfaits.

Dans le Chapitre de la Poësie Lyrique, on oppose aussi *la Mothe* à *Rousseau*, & on peint ces deux Poëtes avec les couleurs qui leur convien-

nent. Le premier cherche moins à frapper par de grands traits, qu'à plaire par des pensées heureuses. Il parle plus à l'esprit qu'à l'imagination. Jamais on ne le voit donner dans ces écarts heureux, qui seuls cependant prouvent le génie. La réflexion le dirige beaucoup plus que le transport poëtique. La nature l'avoit formé plûtôt pour s'exprimer avec grace & pour penser avec délicatesse, que pour peindre avec force & pour s'élever avec audace. Dans *Rousseau* au contraire, quelle energie, quelle sublimité ! Pensées solides, sentimens nobles, comparaisons justes, portraits achevés, tours hardis, figures vives, expressions riches, rimes choisies & naturelles, harmonie parfaite, vers aisés & toujours sonores, belles métaphores, épithètes frapantes, chutes heureuses, gradation de pensées, enthousiasme soutenu : voilà les différens traits qu'employe M. l'Abbé *Joannet* pour peindre le grand *Rousseau* Quiconque sçait si bien caractériser les Poëtes, ne pouvoit manquer de faire un bon ouvrage sur la Poësie.

Rien n'est plus glorieux pour nous, Monsieur, que la curiosité que notre Littérature excite dans toute l'Europe. Non contens de cette multitude de Journaux, si bien imaginés pour la faire connoître & pour l'apprécier, les Etrangers en veulent être plus particuliérement instruits; & il n'est point de Souverain, de Prince, de Seigneur, qui n'ait aujourd'hui à Paris un Correspondant, chargé d'écrire les nouvelles de notre Parnasse, & d'envoyer tous les petits vermisseaux qui naissent le matin, & qui meurent le soir; c'est si vous voulez, une affaire de mode; il est du moins à souhaiter que celle-là ne passe pas. Une seule chose est à craindre, c'est que ces Agens secrets, qui presque tous sont des gens de Lettres, n'égarent le goût de nos voisins par des jugemens faux. Ils sont François, ils sont hommes, & de plus Auteurs. Ils peuvent écouter l'amour de la Patrie, s'en rapporter à leurs lumiéres souvent bornées, suivre les mouvemens de leur amitié ou de leur haine. Je ne doute pas qu'il n'y en ait Lettre.

plusieurs qui dans ces Lettres particulières ne se vengent *incognito* de ceux de leurs Confrères qui ne sont pas de leurs amis.

Le Seigneur Suédois, à qui la Lettre que vous allez lire a été adressée, n'a point à craindre qu'on lui en impose à notre sujet. La plume qui l'a composée n'est point vénale. C'est à ce qu'il paroît, un Militaire qui dit naturellement ce qu'il pense, & qui n'est point assez aveugle sur les défauts de sa Nation, pour les farder aux yeux d'un ami, à qui il écrit sans passion comme sans intérêt. Il y a long-temps que les Etrangers qui nous estiment & qui nous aiment le plus, nous reprochent notre frivolité. Nos Ecrivains eux-mêmes ne nous ménagent point sur cet article. On ne sçauroit trop attaquer ce vice dominant, & les repétitions à cet égard ne peuvent être assez multipliées. Ainsi, quoique le fond de cette Lettre ne soit pas neuf, l'objet qu'elle se propose est essentiel. D'ailleurs la manière dont elle est tournée m'a paru ingénieuse. Nos ridicules y

ſont ſaiſis avec ſagacité, & peints avec fineſſe. Le haſard me l'ayant fait tomber entre les mains, j'ai crû devoir vous la communiquer, parce que vous la lirez avec plaiſir, & que je m'imagine qu'elle peut produire quelque fruit.

LETTRE

à M. le C. D.... à Stocholm.

Vous me demandez, Monſieur, des nouvelles de l'eſprit qui regne aujourd'hui en France; s'il ſe ſoutient vis-à-vis de celui du dernier ſiècle, ou s'il le ſurpaſſe. Vous connoiſſez ma profeſſion, je vais vous parler avec la ſincerité

D'un Soldat qui ſçait mal farder la vérité.

Il ſeroit inutile d'examiner ce qu'il faut entendre par ce mot *Eſprit* ſi l'acception n'en doit pas être partout la même; ſi les brillantes bagatelles du jargon François, ou ſi les Méditations profondes des Anglois doivent en décider plutôt que les Goût, cet appréciateur délicat & toujours

sûr, qui dans tous les ſiècles & chez tous les hommes dignes de le ſentir, évalue l'eſprit, le pèſe à la balance de la raiſon, & ne l'en ſépare point.

Jamais on ne courut plus après l'eſprit, & jamais on ne l'attrapa moins. Ce précieux, ſi finement tourné en ridicule aux yeux de nos peres, eſt tout auſſi outré aujourd'hui. Ce ſont les mêmes hommes, toujours guindés, ſinges de l'art, jamais naturels. Malheureuſement l'Athènes moderne en proye a des ſophiſtes qui la proſtituent, n'a plus ſon *Ariſtophane* pour la faire rougir de la difformité de ces traits, en lui préſentant le miroir. La Comédie, à qui de droit il appartient de corriger les travers, a adopté un langage & des ſituations qui la font méconnoître elle-même. On *perſiffle* ſur le Théâtre, comme dans les Cercles, dont chacun à ſon ton particulier, ſes maximes, ſon Tribunal, ſes juges en dernier reſſort, comme à l'Hôtel de Rambouillet. Le croiriez-vous, Monſieur? Autant de ſociétés, autant d'eſprits différens. Celui d'un Fauxbourg ne reſſemble en rien

à celui d'un autre. Le pays des Muſes, ce modéle des Républiques les plus floriſſantes, ſous les Ariſtides & ſous les Auguſtes, eſt en proye à l'anarchie.

La portion de nous mêmes qui nous eſt la plus chere, celle que le Ciel a mis ſur la Terre pour y repréſenter les Graces & la Beauté; qui fait naître le ſentiment, l'éleve, & le rend plus vif & plus délicat; qui donne à tout cet air touchant, fait pour ſéduire & pour ravir; ſans laquelle les Cercles les plus brillans n'ont point de charmes, les Spectacles point d'attraits, les Sociétés plus d'agrément, la nature même dans ſon Printems, ſi je l'oſe dire, plus de vie & de coloris; ce Séxe enchanteur, puiſqu'enfin il faut le nommer, d'où nous tenons à chaque inſtant un nouvel être, eſt le modèle de l'égarement de l'eſprit: quel modèle, & qu'il eſt dangereux, puiſque tout nous porte à l'imiter! Ce Séxe, digne de tous nos hommages, abandonne les rênes de ce cœur, qui étoit ſon empire naturel; le verti-

ge lui persuade, qu'il est une domination plus flatteuse pour lui, & qu'en présidant à l'esprit, sa suprematie sera complette : de-là tant de tempéramens délicats, faits pour le repos & pour la mollesse, voués à une étude contentieuse; de-là tant de nuits entières, destinées à faire le bonheur des mortels, sacrifiées à des lectures sçavantes, mais prématurées. *Aspasie* brûle du désir impatient d'illustrer son nom sur la Scène; elle n'aspire à rien moins qu'à effacer l'Auteur inimitable de ces Lettres, qui immortaliseront à jamais la tendre & pathétique éloquence des Incas; elle se flatte d'égaler le ton, les sentimens & le dialogue de *Cénie*.

La jeunesse la plus distinguée par la naissance & par les emplois, érige publiquement *Aspasie* en Prêtresse d'Apollon; tous ses discours, tous ses écrits sont autant d'oracles; on les reçoit à genoux, l'on en respecte jusqu'à l'obscurité : écueil terrible pour ce jeune Magistrat, qui entre avec tant d'appareil dans la carrière de l'Inten-

dance. Il veut être prôné par nos Saphos, & tenir ſon mérite de leur ſuffrage. Ce colifichet ambré de Thémis, dont l'ambition eſt de tout approfondir & de tout connoître, hors les reſſources que l'orphelin & l'innocent pourroient tirer de ſon integrité & de ſes lumières, étranger même dans la connoiſſance des Loix, dans la Juriſprudence des Arrêts, lit exactement toutes ces Brochures éphèmeres qui nous inondent; il poſſede les Ariettes qui réuſſiſſent; il ſe pique d'imiter la raviſſante harmonie de l'Arion de nos jours; il copie avec diſgrace la legereté facile, & la cadence moëlleuſe de nos Danſeurs; il ſçait *au mieux* dans quelle Loge & avec quel Seigneur de la Cour la Ducheſſe..... étoit Vendredi à l'Opéra; il dit ou plutôt il ramage des bagatelles précieuſes qu'il accompagne d'un geſte effeminé & contraint; il tire ſa montre à chaque inſtant; il fait voir avec affectation le *Camée* * unique qui y eſt attaché: il le vante à des Antiquaires de dix-huit

* Pierre gravée en relief.

ans, qui ont fait leur cours d'Hiſtoire Naturelle chez *la Freſnaye*, & dont le plus grand mérite eſt de décider avec préciſion, ſi un Magot eſt du Japon ou de Saxe; il fait parade, avec un air ſatisfait, de ſon flacon de cryſtal de roche, dont la garniture ſeroit trop commune ſi elle étoit d'or; il fait ſonner haut le ſouper qu'il a donné la veille dans ſa petite maiſon à la F... la C... & J.... Il ne tarit point ſur le chapitre de ſa Voiture, qui paſſe deux mille écus, dont les reſſorts d'invention *nouvelle*, ſont de la premiere élaſticité, & le vernis *au pair* des meilleurs. Il parle avec bonté des Auteurs & des gens à talens qui lui ont fait leur Cour le matin (à ce qu'il dit) à ſa toilette. Enfin ce papillon un peu ſombre, qui à ſon inſçu eſt l'amuſement des Loges & du Parterre, joue l'inconſtant toute ſa vie, ſans s'appercevoir que ſon vrai rôle eſt d'être conſtamment faſtidieux. Voilà pourtant de ces têtes tournées de la façon des femmes; voilà les ſervices qu'elles rendent au goût & au progrès de l'eſprit.

Il faut convenir néanmoins, Monsieur, que ce Sèxe charmant, malgré ce qu'une éducation bornée lui ravit de ressources & de connoissances, s'éleve quelquefois aussi haut, & avec plus de succès que nous :

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer.

Une entr'autres, dont l'esprit, les graces, les talens, le goût, la vertu, la modestie, font tout à la fois le caractère, & l'éloge. Que ne m'est-il permis de la dépeindre ici telle qu'elle est ! Son mérite eût fait honneur à tous les sexes, eût ennobli tous les états : s'il étoit plus connu, le reste de l'Europe envieroit à Paris le bonheur de la posseder, & vous seriez à coup sûr à la tête de nos envieux.

Voilà, Monsieur, puisque vous l'avez voulu, une esquisse légère de l'esprit de notre Nation. Avouez qu'il ne ressemble pas mal à nos modes, à nos porcelaines, à nos équipages, qui n'attestent pas moins la frivolité du goût que celle du siècle ;

Ce siècle, où le Luxe est monté
Au plus haut excès de dépense;
Où l'on voit ce Saxe vanté
De Plutus tarir l'opulence;
Rafinement de vanité
Qui prouve notre extravagance,
De placer la magnificence
Au sein de la fragilité.

Lorsque vous aurez bien voulu m'apprendre si vous êtes un peu content de mon impartialité, je continuerai avec empressement de cultiver le commerce le plus doux & le plus intéressant que je puisse avoir de ma vie.

Je suis, Monsieur, &c.

Idylle. Quelque éloignement que marque notre siècle pour les airs du Chalumeau; quelque rigoureuses que soient les règles dictées par M. l'Abbé *Joannet* sur ce genre d'écrire, j'espère que le morceau suivant réconciliera le Public avec les idées Champêtres, & satisfera le goût difficile de l'Auteur Elementaire. C'est un *Essai de Poësie Pastorale*, intitulé, *Tircis ou l'inconstance*

fixée, que j'ai reçu, accompagné d'une Lettre Anonyme, où l'on me fait l'honneur de me prendre pour Juge de ces vers nouveaux *qui*, dit-on, *n ont pas rencontré beaucoup d'Approbateurs.* On m'apprend en même tems que le Poëte est jeune, & que cette Idylle est un des premiers fruits de sa Muse. Si mon suffrage est capable de le consoler de l'indifférence & même du *dédain*, avec lequel plusieurs personnes, selon lui, ont lû sa Pièce, il peut se flatter qu'elle a fait sur moi une impression plus favorable. J'y ai trouvé du naturel, des graces, de la délicatesse, une heureuse façilité. Mais mon goût n'est point une Loi. C'est au Public à juger souverainement de cet Essai, dont je vais mettre quelques échantillons sous ses yeux.

Frappe' des premiers traits de l'Aurore naissante,
Le volage Tircis sort des bras du sommeil;
Et menant ses Troupeaux sur l'herbe fleurissante,
Des oiseaux, par ses chants, il hâte le réveil.

Puisqu'un moment, dit-il, fane la fleur nouvelle,

Puisque tout change, & doit changer;
Malheur au Tourtereau fidelle,
Heureux le Papillon léger.

. . . .

Mon cœur n'étoit formé qu'à peine,
Qu'à tout moment je m'enflammois.
C'étoit Climène que j'aimois,
Lorsque j'appercevois Climène.

. . . .

Je brûlai d'abord sans rien dire:
Mais un jour à Cloris j'osai parler d'amour:
Je la vis tendrement soûrire:
Depuis, Philis, Daphné, soûrirent à leur tour.

Lorsque de ce Hameau la belle & froide Idole,
Qui de tous les Mortels croit mériter l'encens,
Iris, avec dédain reçoit mes vœux pressans,
Mon amour aussi-tôt s'effarouche & s'envole.

Quand, par un caprice plus doux,
La Bergère m'appelle, & devient moins févere,
Je ne revole à ses genoux
Que pour la fuir bien-tôt d'une aîle aussi légere.

Plus galant qu'amoureux je suis toujours content:
Si je verse des pleurs, ce sont de feintes larmes.

Je laiſſe les vrais maux, les ſincéres alarmes
A l'Amant timide ou conſtant.

COMME mon chalumean, ma Houlette m'eſt
chère.
Mais je déſirerois monter au rang des Rois,
Pour pouvoir aimer à la fois
Et la Princeſſe & la Bergère.

C'EST ainſi que Tircis apprenoit aux Echos;
Laſſés de répéter un langoureux martyre,
Des airs badins, des airs nouveaux,
Qu'ils prenoient plaiſir à redire.

SOUDAIN une jeune Beauté
Brille en ces lieux d'un éclat qu'elle ignore:
La négligence & la ſimplicité
La rendent plus aimable encore.

TIRCIS l'aborde en ſoûpirant:
La Bergere rougit, & ſoûpire de même.
(Le cœur n'eſt jamais ignorant;
Il ſait toujours entendre, & toujours dire
j'aime.)

Il lui vante ſon tendre feu;
La timide Cloé perd avec lui ſa crainte:
Ses yeux & ſa bouche ſans feinte,
D'un mutuel retour font l'innocent aveu.

LEUR amoureuse intelligence
Leur présage les plus beaux jours.
Tircis ne craint plus la constance :
Il est heureux, il veut l'être toujours.

Cependant de si beaux feux sont traversés. *Cloé* est obligée de quitter pour quelque tems le hameau. *Tircis* en est inconsolable ; il lui adresse ces vers :

ENVAIN tu me donnas ta foi,
Envain tu me juras une ardeur éternelle :
L'absence & les tourmens que tu souffres pour moi,
Te forceront d'être infidelle.

AMOUR, prête l'oreille à mes tristes soupirs :
Rends-moi le tendre objet de mon dernier hommage :
Ou, si le Sort cruel s'oppose à mes désirs,
Rends-moi du moins mon cœur volage.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Décembre 1752.

LETTRE

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE X.

LE troisiéme Volume des *Remarques sur les Tragédies de Racine*, par M. *Racine* son Fils, contient, Monsieur, un *Traité de la Poesie Dramatique, ancienne & moderne.* Dans tous les Pays & dans tous les tems on a aimé les Spectacles. Les Péruviens représentoient des Tragédies & des Comédies. Les Tunquinois, suivant *Tavernier*, ont une grande passion pour les jeux de Thalie. Leurs pièces Co- Traité de la Poësie Dramatique.

miques s'exécutent depuis le Soleil couchant jusqu'au Soleil levant. On diroit que ces Peuples, sans avoir lû *Aristote*, ont trouvé par les seules lumières de la raison, qu'une action Dramatique ne doit pas durer plus de tems que ne dure le tour d'un Soleil. Les Japonnois, dit le P. *Charlevoix*, réussissent à composer des pièces de Théâtre, qu'ils divisent comme nous en Actes & en Scènes. Dans le Prologue ils annoncent le sujet; mais ils n'annoncent pas le dénouement, afin qu'il surprenne. Les Tragédies & les Comédies des Chinois durent dix ou douze jours de suite, en y comprenant les nuits. Les Spectateurs & les Acteurs se retirent de tems en tems pour aller boire, manger & dormir. Cela nous paroît bien ridicule. Mais, dans le quinzième siècle, nos représentations saintes ne duroient-elles pas quelquefois quatre ou cinq jours? Il faut que les Chinois ayent une grande réputation dans ce genre, & que leurs pièces soient recherchées de leurs voisins, comme les nôtres le sont aujour-

d'hui dans toute l'Europe ; car l'Abbé *de Choisy* rapporte qu'il assista à Siam à une Tragédie Chinoise, qu'on fit exécuter pour l'Ambassadeur de France. Les Comédiens étoient Chinois, & la Tragédie fut précédée d'une Comédie, aussi Chinoise.

Il s'en faut bien que ce goût général pour la Poësie Dramatique ait produit par-tout de bons ouvrages. Très-peu de Nations, même parmi les plus éclairées, sont en droit de prétendre aux lauriers de la Scène. Il est singulier que presque tous les Peuples, voulant goûter le même plaisir, n'ayent pas suivi à peu près le même chemin. Il étoit si naturel que les Poëtes, ayant dessein d'imiter une action, la rendissent telle qu'on l'eût vûe se passer, si on y eût été présent, qu'ils devoient sentir combien l'observation des trois unités étoit nécessaire. Voilà cependant ce que les Grecs eux-mêmes ne comprirent que fort tard. Leur Poësie Dramatique, très-informe dans sa naissance, fut enfin perfectionnée par quatre grands Poëtes, & *Aristote*, après

avoir réfléchi ſur leurs ouvrages, mit par écrit les régles de leur art. Ces régles ſont les ſeules bonnes, puiſqu'on ne peut réuſſir ſans les ſuivre.

Quelques Philoſophes d'Athènes crurent que les ouvrages Dramatiques étoient préjudiciables à l'Etat; c'eſt ce qui donne occaſion à M. *Racine* de demander ſi la Tragédie peut être utile? Je ne crois pas qu'on puiſſe en douter. Je ne ſuis pas néanmoins du ſentiment d'un Auteur Anglois, qui prétendoit que depuis la mort de *Corneille* & de *Racine*, le courage des François s'étoit relaché conſidérablement. La France, diſoit-il, n'a conſervé ce génie de ſupériorité qui la rendoit ſi triomphante, qu'autant qu'elle a vû fleurir la Poëſie Tragique. Il faut avouer que nous ſerions bien à plaindre aujourd'hui, ſi notre valeur dépendoit des bonnes Tragédies. M. *Racine* paroît perſuadé que toutes les Piéces Dramatiques ſont dangereuſes, & il déclame aſſez vivement contre les perſonnes qui exercent la profeſſion de Comédien. Il rapporte cependant

qu'il y a eu un Acteur & une Actrice de la Comédie Italienne, qui vivoient comme deux Saints, & qui ne montoient jamais sur le Théâtre sans avoir mis un Cilice.

M. *Racine* soutient que la Tragédie nous procure un plaisir plus vif que celui de la Comédie. La tristesse que cause la Tragédie est un chatouillement de l'ame; & *Descartes* remarque dans son Traité des passions que ce chatouillement, quand les nerfs ont assez de force pour le soutenir, cause un sentiment agréable qui deviendroit douloureux, si les nerfs n'avoient pas assez de force pour y résister. » Quand » j'allois aux Spectacles, dit S. *Au-* » *gustin*, j'aimois ces pointes de dou- » leur qu'ils impriment. Je n'aurois » pas aimé ce qui les auroit trop en- » foncées; mais ce que des malheurs » en peinture avoient de piquant, ne » faisant qu'effleurer la peau, soula- » geoit ma démangeaison, comme le » soulagement qu'on trouve à se grat- » ter.« Cette comparaison n'est pas trop noble. Quoiqu'il en soit, S. *Augustin*

étoit jeune, lorfqu'il éprouvoit ces fenfations délicieufes; & je penfe en effet que les jeunes gens, les femmes & en général tous ceux qui ont les paffions vives, s'amufent davantage à la repréfentation d'une Pièce Tragique. Mais il faut des Comédies pour les perfonnes dont l'efprit eft mûri par la reflexion. A un certain âge on aime mieux rire avec *Molière*, que de pleurer avec *Racine*.

Si les *Sophocles* & les *Euripides* trouverent le fecret d'arracher des larmes, *Ariftophane* ne fut pas moins habile dans l'art de faire rire. Perfonne n'entendoit mieux à railler finement & à faifir le ridicule. Ce fel de l'efprit affaifonne les Comédies du Poëte Grec & celles de *Molière*. Les fucceffeurs de ces fameux Comiques n'ont pas fuivi leurs traces; ils ont cru qu'ils pouvoient fe paffer du ridicule. Quelque noble que puiffe être le nouveau genre de Comédie, « je crois, dit M. *Racine*, » qu'au plaifir de voir des intrigues » merveilleufement conduites & dé- » nouées, à celui d'entendre des fen-

» timens délicatement développés, &
» des portraits ingénieusement faits,
» les hommes préfereront toujours ce-
» lui d'aller rire d'eux-mêmes, en se
» regardant dans un autre miroir,
» qu'un autre *Molière* leur présentera. »
Oui, mais quand le trouvera-t-on cet autre *Molière* ?

Les Grecs ont toujours été, par rapport à la Poësie Dramatique, supérieurs aux Romains, & ceux-ci ont avoué de bonne foi leur défaite : bien différens de certains Peuples, qui, malgré leurs extravagantes productions, veulent nous disputer le premier rang dans l'Empire Littéraire. Pourquoi les Romains n'ont-ils pû atteindre à la noblesse de la Tragédie, eux qui pensoient si noblement, & qui avoient des sentimens si élevés ? C'est que la Poësie Dramatique ne fut jamais aussi cultivée à Rome qu'à Athènes. Le Peuple Romain conservoit d'ailleurs un secret mépris pour tout ce qui n'étoit pas gloire militaire. Il n'aimoit point l'occupation d'écrire ; il craignoit le travail de la lime & la peine d'effacer,

metuitque lituram. Ajoutez à cela que les grands Poëtes ne vouloient pas hazarder leur gloire sur le Théâtre, parce qu'ils connoissoient le mauvais goût des Spectateurs, capables d'interrompre une Pièce pour demander à voir des Ours, des Elephans, des Danseurs de corde. M. *Racine* prouve par ces raisons que les Romains ne devoient pas réussir dans les productions Théâtrales. Ces Peuples en effet ne nous ont laissé aucune bonne Tragédie. Leurs Pièces Comiques sont estimées à juste titre ; mais ils les ont copiées des Grecs.

M. *Rollin*, l'Abbé *Desfontaines* & plusieurs autres Ecrivains célèbres, ont crû, d'après l'Abbé *du Bos*, que la Déclamation Théâtrale des Anciens étoit partagée entre deux Acteurs, dont l'un prononçoit tandis que l'autre faisoit les gestes. M. *Racine* détruit par des raisonnemens solides cette opinion singulière. Il est certain que les personnages de femmes étoient exécutés chez les Anciens par des hommes. Les femmes qui dan-

soient sur le Théâtre, pouvoient jouer dans la Comédie, mais non pas dans la Tragédie, parce qu'elles n'auroient pas eu la force de pousser leur voix comme des hommes; mais elles eussent possédé aussi bien qu'eux, & peut-être plus finement, l'art de faire les gestes; pourquoi ne les en chargeoit-on pas, si la Déclamation étoit partagée? *Ciceron* fait remarquer de quelle manière le fameux *Roscius* ménageoit sa voix; son talent ne se bornoit donc pas à faire des gestes. D'ailleurs la nature, selon l'Auteur, s'oppose à ce partage. Qu'on essaye, dit-il, de prononcer un discours animé avec les tons de la passion en restant immobile comme une statue, ou bien qu'on tâche de faire seulement les gestes que demandent tous les mots de ce discours en gardant le silence: quiconque voudra faire cette épreuve, apprendra que malgré nous nos paroles suivent nos gestes, & nos gestes suivent nos paroles. Nos Pantomimes prouvent le contraire de ce qu'avance ici M. *Racine*, & il ne paroît pas impossible qu'on puisse pro-

noncer un discours très-animé sans remuer les bras. Cela n'empêche pas que le sentiment de l'Abbé *du Bos* ne soit insoutenable. Voici ce qui l'a jetté dans l'erreur. Il appliquoit au geste & à la voix ce qui avoit été dit à l'occasion du chant & de la danse. Le même Acteur chez les Anciens chantoit & dansoit dans les Tragédies. Un certain *Andronicus* s'étant un jour enroué, demanda la permission de mettre à sa place un homme qui chantât avec le joueur de Flute; ce qui lui fut accordé Il dansa alors avec beaucoup de vigueur, étant débarassé du chant qui lui ôtoit la respiration. C'est ainsi que M. *Racine* a expliqué un passage Latin assez obscur, sur lequel l'Abbé *du Bos* appuyoit son systême.

On sçait que les Théâtres des Anciens étoient extrêmement vastes; c'est pourquoi on a de la peine à concevoir comment un Acteur pouvoit se faire entendre. Voici les moyens dont on se servoit pour que l'Assemblée, quelque nombreuse qu'elle pût être, ne perdît rien de la Pièce. On plaçoit sur

tous les degrés des Amphithéâtres des vases d'airain que la voix ébranloit suivant leur consonance. Les Comédiens d'ailleurs avoient la tête emboëttée dans un masque qui étoit comme une espèce de globe, & qui ne contribuoit pas peu à rendre leur voix plus éclatante. Outre cela les Acteurs, à force d'exercice, devenoient de véritables Stentors. Dans une petite ville d'Espagne, un Comédien de Rome s'avisa de vouloir donner le Spectacle d'une Tragédie à des gens qui n'avoient jamais rien vû de pareil. Le peuple fut d'abord effrayé de voir arriver sur le Théâtre un homme que sa chaussure, son masque & ses habillemens faisoient paroître d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse; mais ce fut bien autre chose lorsque le Comédien commença à élever la voix. Tous les spectateurs crurent entendre le tonnerre, & s'enfuirent. Plusieurs personnes ont crû que les Anciens chantoient leurs ouvrages Dramatiques, ou que du moins leur déclama-

tion étoit notée : M. *Racine* prouve le contraire.

Des Grecs & des Romains l'Auteur passe aux Peuples modernes, & suit avec beaucoup de discernement & de précision leurs progrès dans la Poësie Dramatique. Pour commencer par notre Nation, elle n'a eu pendant long-tems d'autres Spectacles que de pieuses mascarades. Des Pélerins revenant de la Terre Sainte le bourdon à la main, furent nos premiers Acteurs. Leur coup d'essai fut une Pièce Tragique. Ils représentèrent le Mystère de la Passion. Tous les spectateurs furent édifiés ; il n'y eut que le Prevôt de Paris qui se scandalisa, & qui défendit qu'on jouât de pareilles Pièces ; mais le Roi permit qu'on représentât la Passion & les Vies des Saints. On chercha à égayer ces pieux Spectacles par des Scènes burlesques, qu'on appelloit *les Jeux des pois pilés.* Il se forma différentes troupes de Comédiens. *Les Clercs de la Bazoche* donnèrent des Pièces, qu'ils intitulèrent *Moralités* ; & les *Enfans*

sans souci, société dont *Marot* étoit un digne confrère, représentoient des Farces appellées *Sotties* ou *Sottises*. C'étoit une représentation des sottises humaines. On donnoit au chef de cette troupe le titre glorieux de *Prince des Sots*.

Jodelle fut le premier qui composa une espèce de Tragédie. Cet ouvrage lui attira l'admiration de son siécle, & lui valut cinq cens écus, dont Henri II le gratifia. On regarda *Jodelle* comme le Dieu de la Tragédie. On conduisit chez lui un Bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce Poëte trouva un rival dans *Garnier*, qui fit représenter *la Captivité de Babylone*, & *Nabuchodonosor* avec son Prevôt d'Hôtel faisant crever les yeux à *Sédécias*. *Hardi* parut ensuite & composa huit cens Tragédies. Enfin *Pierre Corneille* anéantit tout à coup les extravagantes Pièces qu'on admiroit alors, & ayant tiré de l'enfance, ou, pour mieux dire, du cahos, la Poësie Dramatique, il mit sur la Scène la Raison, accompagnée

de tous les ornemens dont une Langue est capable, & il accorda la vraisemblance & le merveilleux.

Les farces de *Turlupin*, de *Gros Guillaume*, de *Guillot Gorgus*, précéderent les *Jodelets*, les *Dom Japhets* de *Scarron*, & les Pièces d'intrigue dans le goût Espagnol. *Molière* vint, & fit rire les honnêtes gens. La Muse de *Corneille*, épuisée par ses éclatans travaux, ne rendoit plus qu'une foible lumière, lorsqu'on en vit briller une nouvelle, moins vive à la vérité, mais peut-être plus agréable. Telle est en peu de mots, Monsieur, l'histoire de notre Théâtre.

La Poësie Dramatique a eu de foibles commencemens chez les autres Peuples de l'Europe, ainsi que parmi nous; mais elle n'a pas fait les mêmes progrès. Son principal appui en Espagne a été *Lopes de Véga*. Ce Poëte fit admirer son inépuisable fécondité; ses Pièces sont en si grand nombre qu'on n'en a pû imprimer qu'une petite partie. *Lopes* fut appellé par ses Compatriotes, un *miracle de la puis-*

ſance Divine. Qui pourroit lire tous ſes ouvrages ſeroit, dit M. *Racine*, *un miracle de patience.* On eſt obligé de convenir que cet Auteur avoit du génie; mais que pouvoit-on attendre d'un homme qui compoſoit une Pièce dans un jour? Il eut pour ſucceſſeur *Solis* & *Caldéron.* Ce dernier a des admirateurs qui vantent ſur-tout ſes *Autos Sacramentales*, Drames pieuſement burleſques, dont les Perſonnages ſont l'*Extrême-Onction*, le *Baptême*, l'*Euchariſtie*, l'*Athéïſme*, le *Judaïſme*, la *Loi Naturelle*, &c.

Les Italiens tirent vanité de leurs premières Pièces, qui cependant n'étoient que des compoſitions monſtrueuſes, pleines d'indécences & d'impiétés; les Papes y aſſiſtoient. *M. Racine*, en parlant des Italiens, dit un mot de ce bizarre Spectacle, nommé *Opéra*, dont ils ſont les inventeurs. Cette nouveauté, dont l'époque eſt incertaine, fit tomber la Tragédie & la Comédie. Ce n'eſt pas tout; elle fit perdre à la Muſique Italienne ſon ancienne gravité. « Par ces ouvrages

» la Musique devenue la maîtresse de la » Poësie, dont elle devroit être l'esclave, après avoir corrompu le Théâtre, est entrée hardiment dans nos » Temples, & là, sous le manteau de la » Religion, regne en Souveraine. « C'est ainsi que parle *Muratori* dans son Traité *de la parfaite Poësie*. M. *Racine* joint à ces plaintes celles de *Gravina*, qui compare la Musique de son pays à ces peintures de la Chine, où l'on ne trouve aucune imitation de la nature, & où l'on ne peut admirer que la vivacité & la variété des couleurs. « Car » notre Poësie, dit-il, qui trop chargée d'ornemens a communiqué sa » maladie à la Musique, est devenue si » figurée, qu'elle a perdu toute expression naturelle. « Voici encore ce qu'en dit *Riccoboni* dans son *Histoire des Théâtres*. « Notre Musique n'est plus » que *bizarre*; on a mis *le forcé à la* » *place du beau simple*; & ceux qui admiroient l'expression & la vérité dans » notre précédente Musique, ne trouvent dans celle-ci que des *singularités* & des *difficultés*. «

Quoiqu'il nous ſoit permis de ne pas trouver les Pièces des Italiens & des Eſpagnols auſſi bonnes que les nôtres, convenons néanmoins que ces deux Nations ont produit des ouvrages Dramatiques qui leur font honneur, & dont nous avons profité nous-mêmes. Nous ſommes redevables aux Eſpagnols de quelques-unes des Comédies de *Corneille*, & de la Tragédie d'*Inès de Caſtro*, qui fut compoſée en 1577 par un Religieux Dominicain, ſous le titre de *La Niſa Laſtimoſa.*

Shakeſpear, fondateur du Théâtre Anglois, fait tout à la fois rire, pleurer, & heurler Melpomène. Comme il eſt plus facile à un Poëte de frapper les ſpectateurs par l'appareil du Spectacle que par des ſituations vraiment tragiques, on vit ſur le Théâtre de Londres des apparitions de Fantômes, des meurtres, des têtes coupées, des enterremens, des ſiéges de Villes, des ſaccagemens de Communautés Religieuſes, des maris égorgeant leurs femmes, des patiens accompagnés de leurs Confeſſeurs, conduits à l'échaf-

faut, &c. Tels sont les objets affreux qui s'offrent dans les Tragédies de *Shakespear*, que les Anglois mettent sans façon au-dessus de notre *Corneille*.

Hoof & *Vondel*, les héros du Théâtre Hollandois, ont fait des Pièces dans le goût de celles dont je viens de parler; mais on s'est enfin dégoûté en Hollande de ces monstrueuses productions, & on a pris le sage parti de traduire nos meilleures Pièces. Les Anglois sont trop fiers pour imiter un si bel exemple. Ils ont cependant quelquefois profité de nos trésors Dramatiques, &, pour cacher leurs larcins, ils se déchainent contre nos Auteurs dont ils adoptent les ouvrages.

La Poësie Dramatique a été connue en Allemagne plus tard que par-tout ailleurs, & le goût des Pièces Saintes y a duré si long-tems, qu'on représentoit encore à Vienne, il y a trente ans, la Passion de notre Seigneur. On voyoit paroître dans cette Pièce *Adam*, *Eve*, *Moyse*, & l'*Enfant Jésus*, à qui on donnoit de la bouillie. Leurs premières Tragédies profanes ressemblent

aux Pièces Angloiſes & Hollandoiſes ; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont pleines de meurtres, de ſupplices & de ſpectres. Trois Poëtes, nés en Siléſie, ont enfin compoſé des ouvrages plus réguliers, & nos Tragédies traduites ſont préférées à celles de la Nation.

Par-tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé de voir que la Poëſie Dramatique a fait de plus grands progrès parmi nous que chez aucun peuple de l'Europe. Reſte à ſçavoir ſi notre Théâtre eſt ſupérieur à celui des Grecs. M. *Racine* oppoſe *Athalie* à l'*Oedipe* de *Sophocle*, & il paroît perſuadé qu'il n'y a que la première de ces deux Tragédies qu'on puiſſe mettre en paralelle avec les plus belles productions de la Grèce. Je conviens qu'*Athalie* eſt un chef-d'œuvre ; mais n'avons-nous pas auſſi parmi les Pièces de *Corneille* des ouvrages qui méritent d'être préférés à tout ce qu'ont fait de mieux les Poëtes Dramatiques d'Athènes ? M. *Racine* laiſſe trop entrevoir quel a été ſon but en faiſant des Remarques ſur les Tragé-

dies de son illustre Père. Il ne voit rien au-dessus de l'*Oedipe* de *Sophocle*; *Athalie* seule peut lui être comparée, & même lui disputer le prix; tirez la conséquence. Ce que tout Lecteur concluera, après avoir lû ce *Traité* de M. *Racine*, c'est qu'il est rempli d'une érudition choisie; qu'il ne laisse rien à désirer à ceux qui veulent posséder l'Histoire Dramatique, & qu'on trouve dans ce seul Volume autant de préceptes & beaucoup plus d'agrément, que dans la multitude prodigieuse d'ouvrages que nous avons sur la même matière.

Je suis, &c.

A Paris, ce 23 Décembre 1752.

LETTRE XI.

Histoire de Catilina.

CAtilina est devenu, Monsieur, presque aussi célèbre à Paris qu'à Rome, graces aux deux fameuses Tragédies, dont il a fourni le sujet. Lorsque

M. *de Crébillon* donna enfin la ſienne, on fut curieux de connoître le Héros qu'il s'étoit propoſé de peindre. M. l'Abbé *Seran de la Tour* profita de cette circonſtance favorable, & fit paroître une vie de ce Conſpirateur. La *Rome ſauvée* de M. *de Voltaire* a fait éclorre une nouvelle *Hiſtoire de la Conjuration de Catilina, où l'on a inſeré les Catilinaires de Cicéron*, imprimée chez Hypolite Louis *Guérin*, Libraire, rue St Jacque. Quoique cette Conjuration ſoit un de ces événemens que perſonne n'ignore, on ne peut que ſçavoir gré à l'Auteur d'en avoir raſſemblé les fragmens en un corps, & de s'être ſur-tout attaché à ſuppléer à ce qui manque dans *Salluſte*. Cet Hiſtorien, ennemi de *Cicéron*, a ſupprimé tout ce qui devoit tourner à la gloire de ce Conſul. Il recueille avec ſoin les Diſcours de *Caton*, de *Céſar* & de *Catilina*, & il ne dit pas un mot des harangues de l'Orateur Romain, quoique les conjonctures dans leſquelles il les prononça, tiennent indiſpenſablement à l'Hiſtoire. C'eſt ce qui a en-

gagé notre Auteur à les inſérer en entier dans ſon ouvrage. Quelques Lecteurs lui en auront peut-être une médiocre obligation ; ils pourront dire qu'il devoit ſe contenter d'en donner le précis, & de marquer à quelle occaſion elles avoient été faites ; que rompre ainſi le fil de la narration par des diſcours preſque auſſi longs que le reſte du Livre, c'eſt comme ſi un hiſtorien de la Ligue faiſoit entrer dans ſon ouvrages les Sermons factieux des Predicateurs de ce tems-là ; comme ſi l'Auteur de la vie d'un Saint y mêloit tous les Panégyriques faits à ſa gloire ; que d'ailleurs l'excellente verſion des *Catilinaires* par M. l'Abbé d'*Olivet* eſt entre les mains de tout le monde, & que ce n'étoit pas la peine de les retraduire mal-à-propos de toutes façons. Ce défaut n'empêche pas que cette Hiſtoire ne ſoit très-intéreſſante, & peut-être mieux écrite que tout ce que nous avons en François ſur le même ſujet. Je ne crois pas, ſi l'on excepte *Salluſte*, qu'on puiſſe mieux caractériſer *Catilina* que le fait

notre Auteur. « *Lucius Sergius Catilina*, » né d'une Famille très-ancienne, se » livra à l'ambition la plus démesurée. « Accablé de dettes, il conservoit pour « toutes sortes de débauches une avi- « dité, que sa misère ne lui permettoit « plus d'assouvir. Les ressources des » emprunts étoient épuisées ; il ne lui » en restoit que dans l'usurpation des » biens de ses Concitoyens : il forma » le projet d'envahir la souveraine » Puissance. L'idée du crime ne pou- » voit l'arrêter ; il s'y étoit endur- » ci.... Toutes les passions entroient » dans son coeur ; & toutes s'y soûte- » noient par des crimes énormes. Sa « première femme étoit sa propre fille, » & le fruit d'un amour incestueux ; » pere, mari, il en fut encore le meur- » trier...Qu'on juge à la noirceur de son » ame, quels devoient être ses amis » fidèles. Tout ce qu'il y avoit dans » Rome & dans l'Italie d'empoison- » neurs, de gladiateurs, de voleurs, » d'assassins, de parricides, de faussai- » res ; tout ce qu'il y avoit de femmes » perdues, tout ce qu'il y avoit de

» corrupteurs de la jeunesse ou de gens » corrompus, en un mot, tous les scelerats les plus infâmes avoient part à » son intimité..... Ses débauches & sa » misère l'avoient souvent exposé à » souffrir la faim, la soif & les injures » de l'air. Son corps naturellement ro» buste étoit parvenu à supporter sans » peine toutes ces incommodités. Ac» coûtumé à voir couler le sang, la » mort ne l'effrayoit point; son coura» ge s'étoit accrû jusqu'à la férocité; » elle étoit peinte dans l'impudence » de ses regards & dans la lividité de » sont teint. Quelque vice eût man» qué à *Catilina*, s'il n'avoit été encore » hypocrite. On le vit quelque fois » prendre le masque & le ton de la » vertu, en imposer à des hommes sa» ges, tromper leur amour pour la » Patrie, & le faire servir à des pro» jets qui devoient servir à la déchi» rer. Il avoit assez d'esprit & d'élo» quence, pour répandre plus loin en» core la séduction; mais toujours ab» bandonné aux desseins les plus ex» cessifs il manquoit de cet art si né-

cessaire

« cessaire pour les conduire; *Catilina*
« étoit imprudent.

Un homme de ce caractère étoit capable de tout. Sa premiere démarche fut de briguer le Consulat. Il eut le chagrin de se voir refusé. Pour s'en venger, & en même-tems, pour acquérir par le meurtre ce qu'il n'avoit pû gagner à prix d'argent, il forma le projet d'assassiner les deux Consuls qui lui avoient fait l'affront d'avoir été élûs à son exclusion. Son dessein échoua. Il médita de plus grands crimes : le massacre de ses Concitoyens & la destruction de Rome. Il se fit des Complices; deux des principaux étoient *Caïus Cethegus* & *Cornelius Lentulus*; le premier, le plus violent & le plus emporté des hommes; le second, séduit jusqu'au fanatisme par un oracle des Sibylles, qui promettoit l'Empire à trois Cornéliens. Il crut que le tems étoit arrivé, où cette prédiction, accomplie déja dans *Cinna* & *Sylla*, alloit lui mettre en main le souverain pouvoir. *César* & *Crassus* furent soupçonnés d'avoir part à la

conjuration; non que l'on se persuadât qu'ils voulussent se donner *Catilina* pour maître; mais ils se proposoient, disoit-on, de laisser à ce furieux le soin de jetter la République dans un trouble, dout ils sçauroient bien profiter.

Catilina se fit des créatures jusque dans les Villes Municipales & dans les Colonies; il séduisit des femmes mêmes, parmi lesquelles on nomme la fameuse *Sempronie*, connue par ses crimes, par son esprit & par ses débauches.

Quelque puissant que fût le parti de *Catilina*, les Troupes Romaines dispersées dans l'Empire pouvoient arrêter ses progrès, s'il n'obtenoit le Consulat, qui lui donneroit le Commandement sur la République & sur l'Armée. Il fit donc de nouvelles tentatives pour parvenir à cette dignité. Il assembla ses amis, leur fit envisager les avantages particuliers que chacun d'eux retireroit de l'avoir pour leur Chef; puis leur présentant une coupe pleine de sang humain, il leur en fit

boire à tous, en leur faiſant promettre, par les ſermens les plus affreux, qu'ils lui ſeroient fidelles.

Telles étoient les vûes de *Catilina*, lorſqu'il vit encore une fois ſes intrigues découvertes par l'indiſcretion d'une femme. *Fulvie*, la maîtreſſe de *Curius*, arracha ce ſecret de ſon amant, ou plutôt le devina ſur quelques paroles indiſcrètes, échappées à *Curius*, qui étoit du nombre des conjurés. Les bons Citoyens furent allarmés à la ſeule penſée des dangers qui menaçoient la République; ce fut pour les prévenir que tous les yeux ſe tournèrent vers *Cicéron*; il fut élu Conſul par une acclamation générale.

Quel eſt donc cet homme à qui toute la République a recours, en qui elle met ſon ſalut? Liſez, Monſieur, le caractère qu'en fait notre Hiſtorien: c'eſt, ſi on l'en croit, le plus grand homme des Romains. Sans vouloir rien ôter à *Cicéron* des éloges qu'il mérite, je crois qu'on pourroit lui diſputer ſans injuſtice une partie de ceux que l'Auteur lui prodigue. Nous avons tous

une grande idée de l'éloquence de ce célébre Orateur. Nous sçavons aussi que Rome lui fut redevable de son salut & de sa liberté; mais tout cela est infiniment au-dessous des vertus que l'Historien lui attribue, & que ce Consul a démenties dans plus d'une occasion. Quoiqu'il en soit, il est sûr que la Conjuration frémit, en voyant *Cicéron* à la tête de la République; & le Consul de son côté ne la perdit pas de vûe qu'il ne l'eût anéantie. Il s'appliqua d'abord à gagner *Fulvie*; & par elle, la confiance de *Curius* son amant. Par leur moyen il sçut tout ce qui se tramoit parmi les Conjurés; il sçut que la perte de sa tête étoit ce que *Catilina* recommandoit le plus. Il en fut averti un jour par *Curius*, qui vint lui dire que *Catilina* lui-même, sous prétexte de lui faire une visite, devoit l'assassiner. *Ciceron* ne négligea point cet avis, & en informa le Senat. Les uns en témoignerent beaucoup de frayeur, les autres n'y ajoûterent aucune foi. Mais quand on apprit qu'une armée, commandée par un des Conju-

rés, s'approchoit de Rome; quand, par des lettres interceptées, on n'eut plus lieu de douter des desseins du Conjurateur, le Consul assembla le Sénat & lui fit la lecture de ces lettres. *Catilina* parut; il s'avançoit pour prendre sa place; les Sénateurs s'éloignèrent; il resta seul; il fut ému. *Cicéron* saisit ce moment, & prononça cette belle harangue, la première des *Catilinaires*, où tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus animé, de plus véhément & de plus persuasif, est employé pour exciter l'indignation du Sénat contre un Traître, qui méditoit la ruine de sa Patrie.

Ce discours fit impression sur les Sénateurs; mais *Catilina* n'en devint que plus furieux & contre le Consul & contre la République. Il se leva, sortit du Sénat, & alla se renfermer dans sa maison, pour délibérer avec ses complices. On lui conseilla de sortir de Rome, & d'aller se mettre à la tête de l'armée des conjurés. Pendant son absence ses amis se répandirent parmi le peuple, qu'ils s'efforcèrent

d'animer contre *Cicéron*. Ils représentèrent la retraite de *Catilina* comme l'effet de la tyrannie du Consul, & *Catilina* lui-même comme un citoyen innocent, malheureux, injustement persécuté. Les esprits s'aigrissoient, & il étoit dangereux qu'on n'abusât de la crédulité du peuple. *Cicéron* le convoqua, & lui adressa sa seconde *Catilinaire*, qui, quoique moins éloquente que la première, ne laissa pas de réparer tout le mal, que les cris des conjurés avoient causé. Le peuple fut calmé, & le Consul ne lui parut plus un tyran. Dès ce moment *Cicéron* pouvoit agir avec vigueur; mais avant que de sévir, il voulut que la conjuration fût mise dans un si grand jour, qu'aucun Romain ne pût en douter.

Les complices de *Catilina* qui étoient restés à Rome, avoient engagé les Ambassadeurs des Allobroges à s'unir à eux contre la République; ceux-ci, croyant avoir trouvé l'occasion de délivrer leur nation du joug des Romains, entrèrent sans peine dans ce complot; ils exigèrent seulement des témoignages

réels des engagemens qu'on alloit prendre avec eux. On leur donna là-dessus toutes les certitudes qu'ils voulurent; ils s'assemblèrent chez *Lentulus*, où le plan de la conjuration fut exposé de nouveau & sans aucune réserve; ils reçurent des lettres pour leur Sénat; ils en reçurent pour *Catilina* qu'ils devoient rencontrer sur leur route, en allant rendre compte à leur nation du sujet de leur retour. *Cicéron* est instruit de tout ce qui se passe; & le jour du départ des Ambassadeurs, il fait poster dans un lieu voisin de Rome, une troupe de jeunes gens armés qui les arrêtent à leur passage. Ils sont conduits en prison avec les chefs de la conjuration qui étoient restés à Rome, & de-là on les mène au Sénat que le Consul avoit fait assembler. On y lit leurs lettres; on y reçoit leurs dépositions, qui ne laissent plus aucun doute sur toutes les circonstances de la conjuration. *Cicéron* convoque le peuple le même jour, & lui rend compte de tout ce qui vient de se passer en présence des Sénateurs. C'est le

ſujet de ſa troiſième harangue contre *Catilina*, après laquelle il eut la ſatiſfaction de voir le peuple ſe livrer aux tranſports de la plus vive reconnoiſſance.

Le Conſul ſe hâta d'aſſembler le Sénat pour faire juger les coupables. *Silanus*, déſigné Conſul, opina le premier, & fut d'avis que *Lentulus* & ſes complices fuſſent punis de mort. Quelques Sénateurs avoient ſuivi ſon opinion; mais *Céſar* fut d'un ſentiment contraire, & après un long diſcours, que l'Auteur rapporte tout entier, il ramena tout le monde à ſon avis. Le ſévère *Caton* fut le ſeul qui perſiſta à condamner les criminels à la mort. Son diſcours & celui de *Céſar* tinrent les Sénateurs en ſuſpens; mais enfin le diſcours de *Cicéron* les décida. Ils ſuivirent tous l'avis le plus rigoureux, & condamnèrent les criminels au dernier ſupplice. La harangue que fit le Conſul dans cette occaſion, eſt la quatrième & la dernière de ſes *Catilinaires*.

Dés que les conjurés eurent ſubi la

peine due à leurs crimes, *Cicéron* se présenta aux Romains assemblés pour leur en apprendre la nouvelle. Le peuple en tressaillit de joye; & courant en foule au-devant de lui, ils étendirent leurs robes par terre sur tous les lieux de son passage. Ce fut au milieu de ce triomphe & de mille cris d'allégresse, qu'il fut conduit dans sa maison; chacun lui prodiguoit à l'envi les titres glorieux de père de la Patrie & de libérateur de la République.

Le Consul ne trouvant plus de conjurés dans Rome, tourna toutes ses vûes sur *Catilina* & sur son armée. La nouvelle du supplice de *Lentulus* & de ses complices y avoit répandu l'épouvante. *Catilina* vit bien qu'il ne devoit plus attendre de Rome aucune ressource, & résolut de se jetter dans les Gaules. *Cicéron* avoit eu la précaution de tenir des Légions en campagne; & comme l'armée des Rebelles étoit moins nombreuse que celle de la République, ils se trouvèrent investis de toutes parts. Alors *Catilina*, ne prenant conseil que de son courage &

de la néceſſité, ne penſa plus qu'à chercher dans un combat la liberté ou la mort. Je vous épargne, Monſieur, la deſcription de la bataille, ainſi que le diſcours de *Catilina* à ſon armée, & je paſſe tout d'un coup au point déciſif, qui fut la mort de ce fameux Conjurateur. On le trouva expirant ſous un tas de corps morts & de bleſſés dans les rangs de l'armée de la République. La nouvelle de ſa défaite remplit de joye tous les bons citoyens, & éteignit juſqu'aux moindres étincelles de la conjuration.

Plagiats. Je vois avec plaiſir, Monſieur, ſe confirmer de jour en jour la vérité de ce que j'ai avancé ; qu'en fouillant avec ſoin nos anciennes Mines Poëtiques, on trouveroit les veines des paillettes d'or que notre Permeſſe roule dans ſes eaux. Mais on ne lit plus, & le champ eſt ouvert aux Plagiats. On doit cependant une ſorte de reconnoiſſance aux Coryphées du ſiècle, de nous donner d'anciennes richeſſes plûtôt que de nous accabler d'une pauvreté nouvelle.

Mais pourquoi ne pas indiquer les sources où l'on puise? Pourquoi nos Romanciers & nos Tragiques, par exemple, ne préviennent-ils pas le Public dans un modeste Avertissement, qu'ils ont pris cette histoire, cette fiction, cette idée, ces portraits, &c, dans *Cyrus*, dans *Cassandre*, &c; cette intrigue, ce caractère, cette situation, ce noeud, ce dénoûment, &c, dans *Rotrou*, dans *Baro*, dans *Longe-Pierre*, &c. Il me semble qu'un pareil aveu leur feroit honneur, sans compter qu'il leur épargneroit la honte d'être découverts; ce qui arrive tôt ou tard. Loin de se piquer de cette noble franchise, ils sont uniquement occupés à cacher leurs larcins. Les uns disent beaucoup de mal des Ecrivains qu'ils mettent à contribution, afin qu'on ne les soupçonne pas d'avoir rien dérobé à des Auteurs qu'ils traitent avec mépris. Quel brigandage & quelle barbarie! C'est assassiner les gens, après les avoir volés. Les autres annoncent hardiment qu'ils ont inventeurs, dans le tems même

qu'ils ne ſont que copiſtes. *La Motte* a ſouvent recours à ce ſtratagême, comme vous l'allez voir par la Lettre ſuivante, que M. d'*Aquin* vient de m'adreſſer.

Permettez-moi, Monſieur, de vous dénoncer un nouveau criminel de Lèze-probité Littéraire. Auriez-vous jamais penſé que *La Motte* pût groſſir ce ſervile troupeau du Parnaſſe, qui s'engraiſſe dans les pâturages d'autrui? Je ne l'aurois jamais crû moi-même, ſi je n'avois lû ſes Fables. Rappellez-vous d'abord, Monſieur, quelques endroits de ſon diſcours ſur ce genre d'écrire. » Traiter, dit-il, les » mêmes ſujets que *la Fontaine*, pour » ne pas mieux faire, (eh qui eſpé- » reroit de mieux faire?) c'eſt du » tems perdu. Pour moi, j'ai encore » mieux aimé prendre le parti d'*in-* » *venter*, tout effrayant qu'il m'a paru » d'abord, mais que je n'oſe plus croire » ſi difficile, *depuis que j'en ſuis venu à* » *bout.* » On ne peut guère ſe louer plus ridiculement ſoi-même, ſur-tout lorſqu'on vient à découvrir que cette

prétendue *invention* qu'on s'attribue est un être chimérique, imaginé pour en imposer aux sots & aux ignorans. *La Motte* s'exprime plus avantageusement encore dans un Prologue, que voici :

J'implore ton secours, *Invention* divine.
Je ne puis travailler sur d'antiques tableaux.
Si je ne crée & si je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine.
Je craindrois toujours que le dol
Ne m'en dépossédât sous ombre de justice,
Et qu'un jour le Maître du sol
Ne revendiquât l'édifice.

Ne brodons point enfin le Canevas d'autrui.
Jadis on inventoit, inventons aujourd'hui.

. . . .

Imaginons des faits, créons des personnages;
Si nous trouvons des Critiques sauvages,
Allons toujours, & laissons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie.
Et nous sommes, malgré l'Envie,
Créateurs de notre métier.

Ce qui vous paroîtra bien ſurprenant, Monſieur, c'eſt que ce préambule emphatique ſe trouve juſtement à la tête d'une Fable, d'ont l'idée n'eſt pas de l'Auteur. Cette Fable eſt la troiſième du quatrième Livre ; elle a pour titre l'*Opinion*. Je ne puis me diſpenſer de vous la mettre ſous les yeux.

Demoiſelle Ignorance étoit groſſe d'enfant.
Demandez-moi qui l'avoit abuſée,
Je n'en ſçai rien ; mais on comprend
Qu'abuſer l'Ignorance eſt choſe bien aiſée.
Elle étoit groſſe enfin ; le dernier mois couroit.
Sur cet événement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux declaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du Monde ;
D'un Enfant qui feroit des Rois, même des Dieux ;
Qui régleroit lui ſeul tous les uſages ;
Et, ſi voulez encore mieux,
Qui fonderoit des Ecoles de Sages :
Le Monde deſormais verroit tout par ſes yeux.

On accouche de peur ; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration.
L'Oracle s'accomplit : comment ? Par la naissance
De *Demoiselle Opinion*.

On fait venir l'Orgueil & la Paresse,
Parens de l'Ignorance, & de plus ses amis ;
Et de nommer l'Enfant l'honneur leur est remis.
La Marraine l'admire & lui soûrit sans cesse ;
Le Parrein gravement le flatte, le caresse ;
Et de leur pleine autorité,
Ils l'appellent *La Vérité*.

On ne peut nier, Monsieur, qu'il n'y ait de l'esprit dans cette Fable ; c'est dommage que cet esprit soit si recherché, & si éloigné du naturel de *La Fontaine*. D'ailleurs cette grossesse, ces couches, ce parentage, ce parrein, cette maraine, ces *Demoiselles* : tout cela me paroît de bien mauvais goût. Mais ce n'est pas de quoi il est ici question. Il s'agit de vous faire voir que l'invention de cet

Apologue n'appartient point à l'Auteur, comme il s'en vante. Vous n'imagineriez jamais où il en a trouvé le germe : dans un Poëme de *Ronsard*, intitulé, *Discours des misères de ce tems.* Voici les vers de *Ronsard.*

On dit que Jupiter, fâché contre la race
Des hommes, qui vouloient par curieuse audace
Envoyer leurs raisons jusqu'au Ciel, pour savoir
Les hauts secrets divins, que l'homme ne doit voir,
Un jour étant gaillard, choisit pour son amie
Dame Présomption : la voyant endormie
Au pied du mont Olympe, & la baisant soudain
Conçut l'*Opinion*, peste du genre humain.
Cuider * en fut nourrice, & fut mise à l'escolle
D'*orgueil*, de *Fantasie*, & de jeunesse folle.
Elle fut si enflée & si pleine d'erreur,
Que même ses parens faisoit trembler d'horreur.

. . . .

* Vieux mot qui signifie, je crois, *Crédulité.*

Elle ſe vint loger par étranges moyens
Dedans le Cabinet des Théologiens ; &c.

On dira peut-être que *la Motte* n'avoit point lû *Ronſard.* Il détruit lui-même cette objection, en s'exprimant ainſi à l'occaſion des Poëtes Lyriques qui l'ont précédé. » Je ne remonterai, „ dit-il, que juſqu'à *Ronſard.* Ses ou„ vrages ne ſont plus lûs, & je ne „ crois pas que beaucoup de gens veuil„ lent juger par leurs yeux de ce que „ j'en vais dire. Cependant j'oſerai „ avancer qu'il a imité *Pindare* en „ homme qui connoiſſoit ſon modèle. „ On retrouve par-tout dans ſes Odes „ ces images pompeuſes, ces graves „ ſentences & ces expreſſions auda„ cieuſes qui caractériſoient le Poëte „ *Thébain.* » Cet éloge prouve aſſez que *la Motte* avoit lû ſon *Ronſard* avec quelque attention.

Ce vieux Poëte n'eſt pas le ſeul *Maître du ſol* qui ſoit en droit de *revendiquer l'édifice.* Vous ſçavez par cœur, Monſieur, ces fameux vers de *Patrix* :

Je rêvois cette nuit que de mal consumé ;
Côte à côte d'un Pauvre on m'avoit inhumé ;
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En Mort de Qualité je lui tins ce langage :
Retire toi, Coquin, va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême :
Va chercher tes Coquins ailleurs, Coquin toi-même.
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

La Motte imagine de faire dialoguer deux Livres à peu près sur le même ton.

Côte à côte sur une planche
Deux Livres ensemble habitoient :
L'un neuf, en Maroquin, & bien doré sur tranche ;
L'autre en parchemin vieux, que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ....
Mon Dieu ! qu'il pût la moisissure !

Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci !
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du Vilain !
Eſt-il œil qui ne s'en offenſe ?
Eh, de grace, Compère, un peu moins de dédain,
Lui dit le Livre vieux ; chacun a ſon mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien, &c.

Troiſième larcin. Vous avez ſouvent entendu cette vieille chanſon :

Le Nautonnier des ſombres bords
Dans ſa barque reçut un Avare & Grégoire,
Qui tous deux égaux chez les Morts,
N'apportoient qu'un denier pour paſſer l'onde noire.
Sur le Fleuve le vieux Caron
Demande ſon droit de paſſage :
Grégoire paye, & dit : Patron,
Sans boire fait-on ce voyage ?
Mais l'Avare, à ces mots, pour frauder le Péage,
Et garder ſon denier, ſaute ſur l'Aviron,
Se jette dans le Styx, & le paſſe à la nage.

Jettez les yeux, Monſieur, ſur la Fable dixneuvième du premier Livre : L'*Avare & Minos.*

Auprès d'un immenſe tréſor
Certain Avare expira de miſère,
Et dans ſa demeure dernière
N'emporta qu'un denier, qu'on lui plaignit encor.
. . . .
Notre Ombre arrive au Styx, dans le tems que Caron
Recevoit ſon droit de paſſage,
Et repouſſoit de l'Aviron
Quiconque n'avoit pas pour payer ſon voyage.
Mais l'Avare, amoureux de ſon pauvre denier,
Ne peut s'en déſaiſir ; il fraude le péage :
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Styx il ſe jette à la nage,
Fend le Fleuve : on a beau crier ;
L'Ombre, à force de bras, atteint l'autre rivage.

Après tant de larcins avérés, quelle idée aurez-vous, Monſieur, de ce fameux Fabuliſte, qui, à l'entendre, ne peut *travailler ſur d'antiques tableaux*, dont *la veine* n'eſt point *excitée par les fictions d'autrui* ; qui prétend *imaginer*

des faits, créer des perſonnages; qui s'applaudit d'être *créateur de ſon métier*; qui ne ceſſe de répéter qu'il eſt *Inventeur*, que *La Fontaine* ne l'eſt pas, & qu'il y a quelque juſtice à lui compter, en compenſation des beautés qui lui manquent, le mérite de l'*invention*, que ſon prédéceſſeur ne s'eſt pas propoſé. Ce ſont les propres termes de cet Ecrivain, qui en même tems *brode des Canevas* tout faits, prend des idées & des vers de tous côtés, & s'enrichit juſque des *miſères* du pauvre *Ronſard*?

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24
Décembre 1752.

LETTRE XII.

LES *Abbaſſides*, dont il eſt parlé dans les deux derniers Volumes de l'*Hiſtoire des Arabes*, par M. l'Abbé *de Marigny*, méritent, Monſieur, une Suite de l'Hiſtoire des Arabes

attention particuliere, par la protection qu'ils ont accordée aux Sciences. On vit ſous leur regne les Lettres aſſociées au Thrône, des Princes régler les intérêts de l'Etat par les reſſorts de la politique, en ſoutenir les droits par la force des armes, & préſider aux aſſemblées des Sçavans qu'ils éclairoient eux-mêmes. Auſſi, malgré le ſyſtème d'un Philoſophe Génevois, le commerce des Muſes, qui inſpire toujours l'amour de la vertu, adoucit inſenſiblement les moeurs ſauvages des Arabes. Ils devinrent tranquilles, amis de la juſtice & de la paix.

Les *Abbaſſides* tirent leur origine d'*Abbas* oncle de *Mahomet*. Le premier Calife de cette dynaſtie fut *Aboul-Abbas*. *Abdallah*, ſon oncle, parvint à le faire regner à force de cruautés. Ce barbare aſſembla un jour dans ſon Palais les *Ommiades*, les fit aſſommer par ſes Eſclaves, avec ordre de dreſſer des tables ſur leurs corps. On couvrit ces tables de tapis, & *Abdallah* donna un grand feſtin à ſes Officiers, qu'il avoit invités, diſoit-il, pour leur faire en-

tendre les derniers soupirs des *Ommiades*. Le Calife *Aboul-Albas* ne jouit pas long-temps des crimes de son oncle. La petite vérole l'emporta à l'âge de dix-huit ans.

Abon-Giaffar son frère, surnommé *Almanzor*, c'est-à-dire, *le Victorieux*, prit possession de la dignité souveraine. *Abdallah* prétendit lui-même au Califat. *Almanzor* le défit, & lui tendit des pièges pour l'attirer à sa Cour. Il s'engagea par serment à n'employer jamais contre lui ni le fer, ni le poison. *Abdallah* se rendit aux instances du Calife, qui le reçut avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Il lui donna un appartement dans son Palais, & alloit souvent conférer avec lui. Au bout de huit jours, un accident funeste & concerté fit périr *Abdallah* avec un grand nombre de ses amis. Le plancher de la Chambre où ils étoient s'écroula tout-à-coup, & ils furent tous écrasés sous les ruines. *Almanzor* crut par ce subterfuge n'avoir point enfreint son serment. Ce Prince regna près de vingt ans. La maladie

dont il mourut, lui vint de l'impression que firent sur son esprit quelques vers Arabes qu'on avoit écrits sur un des murs de son Palais, dans lesquels on l'avertissoit de sa fin prochaine. Quelques jours avant que d'expirer, il fit appeller *Mahadi* son fils, & lui tint ce discours singulier: *Je vous exhorte d'honorer vos Parens; mais je crois que vous n'en ferez rien. Ayez soin de l'éducation de vos enfans; tachez d'en avoir beaucoup; mais je crois que vous n'en ferez rien. Qu'il ne vous prenne point envie de faire bâtir dans la partie occidentale de Bagdet; ce n'est pas à vous que cela est réservé; je crois cependant que vous le ferez. Ne confiez point à vos femmes les affaires du Gouvernement: rien n'est plus dangereux; mais je crois que vous le ferez.*

Que j'aimerois, Monsieur, à m'étendre sur les détails de la vie de *Mahadi*! C'étoit un de ces Princes que la nature semble ne produire qu'avec effort, pour montrer combien il lui est difficile de rassembler toutes les vertus dans une seule personne. Il fit les délices de ses Peuples; & il eût été adoré

adoré de tout l'Univers, s'il en eût été le Maître. Il demandoit un jour à un de ses Officiers, dont il étoit mécontent, quand il cesseroit de faire des fautes. L'Officier lui répondit : *Tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bien, ce sera à nous de faire des fautes, à vous de nous les pardonner.*

Voici une avanture singulière que je vous rapporterai dans les termes de M. l'Abbé *de Marigny*, pour vous donner une idée de son style. Ce Prince aimoit la chasse ; égaré de sa route il entra chez un Paysan, & lui demanda à boire. » Celui-ci lui apporta une cruche de » vin, dont le Calife but quelques » coups. *Mahadi* lui demanda ensuite » s'il le connoissoit. Non, répondit l'A- » rabe. *Je suis*, dit ce Prince, *un des » principaux Seigneurs de la Cour du » Calife.* Il but ensuite un autre coup, » & demanda encore au Paysan, s'il » le connoissoit. Celui-ci lui répon- » dit, qu'il venoit de lui dire qui il » étoit. *Ce n'est pas cela*, reprit *Mahadi* ; » *je suis encore plus grand que je ne vous » l'ai dit.* Là-dessus il but encore un

» coup, & répéta la première demande. L'Arabe impatient lui répliqua qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce sujet. *Non*, dit le Prince, *je ne vous ai pas tout appris. Je suis le Calife devant qui tout le monde se prosterne.* A ces paroles, l'Arabe, au lieu de se prosterner, prit la cruche avec précipitation, pour la rapporter où il l'avoit prise. Le Calife étonné lui en ayant demandé la cause : *C'est*, dit l'Arabe, *parce que si vous buviez encore un coup, j'aurois peur que vous ne fussiez le Prophète, & qu'enfin à un dernier coup, vous ne prétendissiez me faire accroire que vous êtes le Dieu Tout-Puissant.*

Mahadi laissa deux Princes, dont l'un s'appelloit *Hadi*, & l'autre *Haroun-Al-Raschid*. *Hadi* ne regna que dix-huit mois. Sa mère le fit, dit-on, empoisonner, pour prévenir les mauvais desseins de ce fils dénaturé, qui vouloit la faire périr elle-même. *Haroun-Al-Raschid* fut le premier qui entreprit de cultiver l'esprit & d'adoucir les moeurs des Arabes, en leur inspirant

l'amour des Lettres. Il attira des Sçavans dans ses Etats : il les reçut avec distinction, & leur assigna des pensions. Il fit traduire l'*Iliade*, l'*Odyssée*, & les autres ouvrages qui avoient fait l'admiration d'Athènes & de Rome. On lui reproche d'avoir détruit par un motif assez frivole l'illustre familles des *Barmécides*, qui jouissoient des premières Charges de l'Etat. Il avoit donné sa sœur en mariage à un des Princes de cette Maison qui étoit son favori, mais à une condition singulière : c'étoit qu'ils n'useroient jamais de leurs droits, & qu'ils vivroient ensemble comme frère & sœur. Ces deux époux qui s'aimoient, s'ennuyèrent de cette contrainte. La femme parla la première. Elle peignit à son mari dans une Pièce de vers qu'elle lui envoya, la vivacité de ses desirs. Le mari répondit sur le même ton ; ils se virent, & le Calife fut desobeï. Ce commerce eut des suites qui le rendirent public. *Haroun* fit périr ces époux infortunés, & poussa la vengeance jusqu'à exterminer tous les *Barmécides*.

Amin, fils aîné & successeur de *Haroun*, fut un Prince lâche, effeminé, plongé dans la mollesse & dans les plaisirs. Son père avoit fait des efforts inutiles pour lui inspirer le goût du travail & des sciences ; il ne voulut jamais étudier, & tout le fruit qu'il retira de son éducation, fut de sçavoir faire passablement des vers ; ce qui n'étoit pas alors un plus grand mérite en Arabie, qu'il l'est aujourd'hui en France, parce que la Poësie étoit devenue, pour ainsi dire, la langue naturelle du Pays. *Amin* chanta sa paresse & ses amours, & lorsque son Père voulut encore l'engager à lire du-moins un ouvrage curieux & solide qui venoit de paroître, le jeune Prince écrivit dessus deux vers, dont le sens étoit : *Je suis occupé de mes amours ; cherchez quelque autre qui étudie ;* il renvoya le livre, sans en avoir lû une seule ligne. Un Souverain de ce caractère ne pouvoit regner paisiblement. Il fit des injustices à *Mamon* son frere, qui rompit avec lui, & qui secondé d'un parti puissant se fit proclamer *Calife*. Quand on vint apprendre cette

nouvelle à *Amin*, il prenoit le divertiſſement de la pêche avec un de ſes favoris nommé *Konter*, & il répondit : *Qu'on me laiſſe tranquille ; depuis que je ſuis ici, Konter a déja pris deux gros poiſſons, & je n'ai encore rien pris.* Une autrefois on lui annonça la défaite de ſes troupes, & l'approche de l'armée victorieuſe ; il jouoit aux échecs, & il répondit avec vivacité : *Mais qu'on me laiſſe donc un moment en repos ; qu'on ne me trouble point ; je vais donner échec & mat à Konter.* Les Poëtes exercerent en vain leur génie Satyrique contre ce Prince ; il fut inſenſible à leurs épigrammes. Il mourut aſſaſſiné.

Mamon eſt un des plus grands Princes que l'Arabie ait produits. Il joignoit à une bravoure éprouvée des connoiſſances étendues. Il protegea ſingulièrement les gens de Lettres, fonda des Colleges, des Univerſités, des Académies. Il eſt parmi les *Califes*, ce qu'étoit *Auguſte* parmi les Empereurs, *Leon X* parmi les Papes, *Louis XIV* parmi les Rois. On voyoit dans ſa Cour des Sçavans de tous les états,

de tous les Pays, de toutes les Religions. L'amour des Lettres étoit un titre de recommandation auprès de lui. Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, qu'il mit tout en œuvre pour attirer à Bagded, lieu de la résidence des Califes, le sçavant *Léon* Evêque de Thessalonique qui vivoit à Constantinople des leçons qu'il y donnoit. Il écrivit à cet Evêque, ensuite à l'Empereur lui-même qui refusoit de le laisser partir. Il employa les sollicitations, les promesses & même les menaces auprès de ce Prince. Il lui offroit des présens considérables, s'il consentoit à lui envoyer *Léon*. L'Empereur n'eut aucun égard ni aux prières, ni aux offres du Calife. *Mamon* irrité de ce refus déclara la guerre aux Grecs. C'est sans doute le premier & l'unique exemple d'une guerre entreprise en faveur d'un homme de Lettres. La Société n'a point à craindre, qu'un motif aussi glorieux arme souvent les Puissances.

Mamon se délassoit lui-même avec les Muses des fatigues du gouverne-

ment. Il a laissé des tables Astronomiques, qui par la justesse du calcul sont devenues très-célèbres. Ce Calife mourut comblé de gloire l'an de l'Hégire 218, & de Jesus-Christ 833.

Motassem, son frère, lui succéda. On surnomma ce Prince le *Huitainier*, parce que le nombre de *huit* se rencontre dans presque toutes les circonstances de sa vie. Il nâquit le huitième mois de l'année. Il fut le huitième de sa Race, & le huitième Calife Abbasside. Il monta sur le Trône l'an de l'Hégire 218. Il alla huit fois commander ses armées. Il regna huit ans, huit mois & huit jours. Il mourut âgé de 48 ans. Il eut huit enfans mâles & huit filles. Il laissa dans l'épargne huit millions d'or, & 80 en argent.

Vathex, fils de *Motassem*, fut Poëte & Musicien. Ces talens ne l'empêcherent pas de gouverner avec beaucoup de sagesse & de fermeté. Il y avoit dans ses Etats une dispute de Religion. Les esprits étoient partagés sur cette grande question : *Si l'Alcoran étoit créé ou incréé.*

Les dévots prétendoient que ce Livre étoit increé ; les *Motazales*, à la tête desquels étoit le Calife, soutenoient le contraire. Un fameux Docteur appellé *Ahmed-Al-Koraï*, appuyé des Fanatiques de son parti, forma une ligue pour déposer *Vathek*, & pour se mettre à sa place. La Conjuration fut découverte ; on arrêta le Chef, & on le fit paroître enchaîné devant le Calife. Ce Prince lui demanda si l'Alcoran étoit créé ou increé. *Ahmed* déclara qu'il ne croiroit jamais que l'Alcoran eût été créé. Le Calife, sans autre réponse, tira son sabre, & abbatit la tête du Docteur: ainsi finit la contestation.

Motavakel, frère de *Vathek*, fut un monstre dont le nom est en exécration parmi les Arabes. Néron n'étoit peut-être pas aussi cruel ; il inventoit tous les jours des supplices nouveaux pour les malheureuses victimes de ses fureurs. Le détail de ses cruautés fait frémir. Un jour il fit massacrer dans son Palais les Grands du Royaume qu'il y avoit attirés, & il poursuivoit l'épée à la main,

ceux qui se cachoient dans les appartemens. Un de ses Domestiques fut effrayé de le voir approcher dans cet état, & trembla pour lui même. Le Calife en entrant s'écria : *Je viens de tuer tels & tels, le reste ne m'échappera pas. Cela va fort bien Seigneur*, répondit le Domestique, *mais il faut que vous & moi nous demeurions en vie.* Ce Tyran fut assassiné par l'ordre de son fils, digne d'un tel père. Il s'appelloit *Montasser*. Il ne goûta pas long-temps les fruits de son parricide. Il mourut cependant dans son lit, après un an de regne.

Cette Lettre passeroit les bornes ordinaires, si j'entrois dans le détail de tous les regnes suivans. Je me contenterai donc de vous apprendre, Monsieur, les noms des autres Princes *Abbassides*, jusqu'à l'extinction du Califat, en y joignant une légère idée de leurs personnes. Les Califes avoient depuis quelque tems à leur solde une Milice Turque, qui devint aussi redoutable que les Prétoriens le furent autrefois à Rome. Cette Milice s'arrogea le droit de proclamer & de dé-

poser les Souverains. *Montasser* lui avoit été redevable de son élevation. Après sa mort, ils mirent sur le Trône *Mostain*, petit fils du Calife *Motassem*. Il regna trois ans & quelques mois. Il fut obligé d'abdiquer en faveur de *Motaz*, frère de *Montasser*, & l'aîné des fils du barbare *Motavakel*. *Mostain* eut la tête tranchée. La Milice Turque se souleva contre *Motaz*, parce que le payement de la solde fut retardé de quelques jours. Ces mutins arrachèrent leur Prince de son Trône, le traînèrent par les pieds, & le meurtrirent de coups. Il mourut peu de temps après. Son regne fut de trois ans & demi. *Mothadi*, fils de *Vathek*, fut appellé au Califat par les Turcs, qui l'assassinèrent à son tour au bout de quelques mois, parce qu'il voulut introduire la réforme parmi cette soldatesque effrenée. C'étoit un Prince très-vertueux. La Milice Turque mit sur le Trône *Motamed*, fils de *Motavakel*, & frère de *Montasser* & de *Motaz*. Ce Prince prit pour son Ministre son propre frère, nommé *Mouaffec*, qui avoit tous les

talens nécessaires pour gouverner un Etat. Il vint à bout de réprimer l'insolence de la Milice Turque & d'anéantir son autorité, en l'éloignant de la Capitale, & en l'employant dans les Provinces. *Motamed* regna vingt-trois ans ; il n'avoit de talens ni de goût que pour les plaisirs. *Mouaffec* étoit mort avant lui. *Mothaded*, fils de *Mouaffec*, fut proclamé Calife le lendemain de la mort de son oncle *Motamed*. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit & une grande connoissance des affaires. Il regna neuf ans avec gloire. Il laissa trois fils, qui parvinrent successivement à la Couronne, *Moktaphi*, *Moctader* & *Caher*. Le premier fut aimé & estimé de ses Peuples ; il regna six ans. Le second n'avoit que treize ans, lorsqu'il monta sur le Trône ; il fut assassiné après un regne de vingt-trois ans. Le troisième fut un Prince cruel, bizarre, & d'une avarice sordide. Il ne porta la Couronne que dix-huit mois. Il fut déposé & réduit à vivre d'aumônes, qu'il demandoit aux portes des Mosquées. *Moctader* avoit laissé

trois fils, *Rhadi*, *Moſtaxfi* & *Mothi*; ils regnerent tous trois après *Caher* leur oncle; *Rhadi* ſix ans, avec beaucoup de vertus morales & peu d'intelligence & de vigueur dans les affaires du Gouvernement; il porta un coup funeſte à ſon autorité & à celle de ſes ſucceſſeurs en créant la charge d'*Emir-Al-Omara*, qui ſignifie *Commandant des Commandans*. Le Miniſtre revêtu de ce titre éminent avoit l'adminiſtration générale des Troupes & des Finances. *Moſtaxfi* regna un an & quelques mois, ſans honneur & ſans crédit; il fut dépoſé. *Mothi* laiſſa uſurper toute l'autorité du Califat par *Moëzeddulat*, qui étoit *Emir-Al-Omara*. Ce fantôme regna cependant vingt-neuf ans, au bout deſquels il ſe démit de la couronne en faveur de *Thaï* ſon fils, victime de ſon ambitieux Emir, qui l'obligea d'abdiquer, après dix-huit ans de regne, & de céder le Trône à *Cader*, petit fils du Calife *Moctader*. Il y avoit long-temps que l'on n'avoit vû de Calife auſſi attaché à ſes devoirs, auſſi exact à rendre la juſtice. Il regna

plus de quarante ans, & mourut octogénaire, laissant la couronne à *Caïem* son fils, qui avoit beaucoup de talens & de mérite; mais il fut absolument dominé par les *Emirs-Al-Omara*. Il jouit du vain titre de Calife pendant quatre ans. Sous son regne parut le fameux *Avicenne*, dont les écrits sur la Medécine ont encore une grande réputation. Quoique Medécin, il étoit fort débauché. Le vin & les femmes le conduisirent au tombeau à l'âge de cinquante cinq ans, l'an de J. C. 1037.

Les Emirs obscurcirent tellement les Califes, que l'Histoire ne peut rien dire de la plûpart d'entre eux, sinon qu'ils ont regné. Ainsi *Mostadi*, *Mostader*, *Mostarched*, *Rasched*, *Moktaphi*, *Mostanged*, *Moktadi*, *Nasser*, *Dhaher*, *Mostanser* & *Mostazem*, qui succéderent à *Caïem*, ne se mêlerent de rien en général, si ce n'est de sciences & de plaisirs. *Mostazem* fut tué par le Tartare *Holagu* l'an de l'Hégire 656 & de Jesus-Christ 1258. En lui finit la race des Abbassides; il fut aussi le dernier Calife des Musulmans.

La trop grande puiſſance dont les Abbaſſides avoient revêtu les Gouverneurs des Provinces, occaſionna différens démembremens de l'Empire. Ces Gouverneurs s'établirent dans leurs Départemens, & s'arrogerent les droits de Souverains. Ils formerent pluſieurs Dynaſties, dont M. L. de M. a ſoin de marquer l'époque & la naiſſance. Les Califes virent avec chagrin toutes ces uſurpations, ſans pouvoir s'y oppoſer. Ces Princes avoient inſenſiblement perdu toute leur autorité. Eſclaves ſur le Trône, ils étoient ſous la puiſſance des Emirs à peu près comme nos Rois de la premiere Race étoient gouvernés par les Maires du Palais. Les enfans ſuccédoient aux pères dans ces grandes charges, & les Califes, dans leur ſervitude, n'avoient pas ſeulement le droit de ſe choiſir un Maître.

L'hiſtoire des Arabes étoit un des ſujets les plus intéreſſans que l'on pût choiſir. On y trouve des révolutions fréquentes, des traits hardis, des événemens ſinguliers, des détails curieux;

& depuis que l'ouvrage de M. *d'Herbelot* parut en France, nous souhaitions qu'un Ecrivain laborieux & éclairé mît en oeuvre les matériaux qu'il a laissés, & fît de nouvelles recherches dans les Auteurs originaux, pour nous faire connoître un Peuple aussi fameux.

M. l'Abbé *de Marigny* avoue qu'il ne sçait pas l'Arabe. S'il avoit sçû cette langue, il auroit trouvé de grands secours dans les écrivains d'une Nation qui a beaucoup travaillé sur sa propre histoire, dont presque aucun des ouvrages n'a été traduit fidellement jusqu'ici, & même dont très-peu ont été imprimés en langue originale. Ils sont presque tous manuscrits, & le Roi en a une belle collection dans sa Bibliothèque. Cependant M. L. de M. les cite souvent, tels que *Ben Schunah*, *Ben Athir*, &c. Il a négligé de marquer en marge ou autrement les garands des faits qu'il annonce. Il dit qu'il n'a point voulu s'en rapporter aux écrivains des Croisades, parmi lesquels il auroit cependant trouvé des lumières, comme

dans *Guillaume de Tyr*, *Jacques de Vitri* & d'autres qui avoient étudié la Langue Arabe, & qui avoient consulté les pièces originales. Il paroît mépriser d'*Herbelot*, dont il a souvent copié les fautes qu'il lui reproche. Il a donc lû seulement les traductions d'*Aboulfarage* & d'*Elmacin*; mais il n'a garde de nous apprendre qu'il a copié dans bien des endroits l'histoire des Sarrazins par *Ocley*, Auteur Anglois, traduit en François. Il y a un peu d'ingratitude à ne pas nommer une seule fois, dans ses quatre Volumes, un Auteur dont il a profité.

Je suis forcé de dire encore, Monsieur, que M. l'Abbé de *Marigny* s'attache trop souvent à des faits peu importans & peu capables de piquer la curiosité des Lecteurs. Il rapporte des conversations ridicules, des combats singuliers, de petites choses en un mot. Ses quatre Volumes sont remplis de contes, de fables, & de toutes les rêveries des Auteurs Arabes. Chaque regne est marqué par quelque

prodige. Ce sont des prédictions accomplies, des songes vérifiés, des visions que l'évenement confirme. Il y a aussi beaucoup de miracles, des pluyes de sang, des fleuves qui suspendent leur cours & remontent vers leur source, des mains invisibles qui écrivent sur des murailles, des ombres de morts, &c, &c.

A l'égard du style, il est lâche & diffus en général. Il y a cependant quelques endroits qui sont écrits avec assez de chaleur. Malgré les défauts de cet ouvrage, les Lecteurs, peu jaloux d'approfondir la matière, peuvent le lire. Il leur donnera du moins une idée de la Nation des Arabes, & pourra les amuser par la singularité des faits.

Le Méchanisme Poëtique des Anciens étoit bien plus varié que le nôtre. Poësies Latines.
Ils avoient différentes sortes de vers pour les différens sujets ; & en cela ils étoient guidés par la raison : car est-il naturel que la joye, la tristesse, l'amour, la haine, le respect pour les

Dieux, l'admiration pour les Héros; le goût du plaiſir & de la plaiſanterie, tous ſentimens ſi différens, empruntent la même marche & la même cadence? C'eſt pourtant ce qu'on peut nous reprocher. Le même vers nous ſert pour le Poëme Epique, pour la Tragédie, pour la Comédie, pour la Satyre, pour l'Elégie, & ſouvent pour l'Ode. Quelques perſonnes, attachées aux vieux uſages, blâmerent M. *de Voltaire* d'avoir employé dans ſa Comédie de l'*Enfant Prodigue* le vers de dix ſyllabes; (non *diſſyllabe*, comme il l'a écrit lui-même à la tête de cette Pièce; *diſſyllabe* veut dire de deux ſyllabes.) Mais loin de lui faire un crime d'avoir introduit ce vers dans le Comique, on doit lui en ſavoir gré; c'eſt au moins une diſtinction de plus entre les deux genres Dramatiques; & d'ailleurs le vers de dix ſyllabes, que nous employons volontiers dans l'Epître & dans l'Epigramme, eſt plus propre au ton de la converſation familière, & par conſéquent à la Comédie, que ne l'eſt notre vers Alexandrin.

Le Vers *Phaleuque*, ainſi nommé, à ce qu'on prétend, d'un Poëte qui en inventa la meſure ou qui s'y diſtingua, étoit conſacré chez les Anciens aux ris, aux jeux, à la volupté, aux plaiſirs de la table, aux hiſtoriettes un peu libres, &c. Ce vers s'appelle auſſi *Endécaſyllabe*, parcequ'il eſt compoſé d'onze ſyllabes. Venus & Bacchus doivent y dominer; toute poëſie languit ſans ces deux Divinités. Ce genre a ſes règles, & demande un talent particulier. Il doit réſulter de tous les vers une agréable harmonie, comme de toutes les parties d'un Concert. Cette harmonie naît du choix heureux des mots les plus doux, les plus ſonores, les plus polis, les plus arrondis, ſi l'on peut parler ainſi. On répète ſouvent les mêmes vers en forme de refrain; & ces répétitions qui ſeroient un défaut dans les autres poëſies, ſont beauté dans celle-ci, pourvû qu'elles ſoient placées avec goût, & que, loin de gêner le ſens, elles ſervent à l'embellir. Ce genre admet particulièrement encore ces jolis petits

mots, qui ont le talent d'exprimer avec une élégance inimitable les tendres sentimens du cœur, je veux dire, les Diminutifs, si rares dans notre Langue, & qui ont tant de grace dans le Latin & dans l'Italien. On peut même en inventer, en observant qu'ils soient conformes au génie & aux règles de la Langue Latine.

Martial a dit qu'il étoit aisé de faire une Epigramme, mais très-difficile d'en faire un volume. On peut dire la même chose des *Phaleuques*, & ce n'est pas assurément un mérite léger que d'avoir réussi à en composer trois Livres, comme l'a fait avec succès l'Auteur du Recueil, intitulé; *Poëtæ rusticantis litteratum otium.* Ce seroit vous donner une idée assez avantageuse de ces modernes *Phaleuques*, que de vous apprendre que c'est pour la troisième fois qu'ils obtiennent les honneurs typographiques. Il faut en effet que des vers Latins soient *terriblement bons*, pour qu'un Libraire s'avise de les réimprimer dans un siécle, où le plus insipide Roman, la Tragédie la plus folle, a plus de vo-

gue & de débit que n'en auroit la divine *Eneïde*, si elle brilloit pour la première fois sur notre pâle Horison.

Quoiqu'il en soit, ce *Loisir littéraire d'un Poëte qui vit à la Campagne*, présente plusieurs petites Pièces, dignes des pinceaux les plus délicats de l'Antiquité. Les louanges du Dieu du Vin & de la Déesse de Cithère font le sujet le plus ordinaire des chants ingénieux de l'Auteur. Allons, dit-il, chers Amis, bûvons, rions, chantons; c'est l'unique occupation des Dieux; suivons un si bel exemple, & profitons du printems de nos années. La triste vieillesse s'avance à pas précipités; ne perdons point des instans précieux. Le Passé ne revient plus; jouissons du Présent, sans former d'inutiles regrets sur le peu de durée de nos plaisirs. L'impitoyable Parque viendra bientôt trancher le fil de nos jours. A quels châtimens ne devons-nous pas nous attendre, si nous venons à perdre la vie, sans en avoir goûté les douceurs. Ces préceptes d'*Epicure* sont communs; mais ils sont ici rendus dans des vers qui ne le sont pas.

L'Auteur ne réussit pas moins dans les sujets de galanterie. *Catulle* & *Pétrone* reconnoîtroient leur génie, leurs images & la chaleur de leurs expressions dans plusieurs pièces de ce Recueil. En voici une adressée à *Corinne.* Reçois d'un visage riant cette corbeille de roses odoriférantes, que le tendre Amour a cueillies lui-même, que je lui demandois depuis long-temps, & qu'il vient enfin de m'envoyer. O présent agréable & précieux ! O fleurs charmantes ! Tu peux en parer ton sein, ce sein si blanc & si poli; tu peux en orner tes cheveux, ces cheveux si beaux, si naturellement bouclés. Une chevelure, où brillent des Roses, n'en est que plus belle. Un sein qui en est paré, emprunte d'elles un nouvel éclat. Qu'il soit seulement permis à ma bouche de baiser ce sein si blanc & si poli, à ma main téméraire de folâtrer avec ces cheveux si beaux, si naturellement bouclés : voilà le seul prix digne du présent que je te fais.

Odoris calathum rosis decentem;
Quas legit tenerâ manu Cupido

Et misit mihi jam diù petenti,
Blando suscipe, Mî Puella, vultu.
O gratum nimis elegansque munus!
O flores teneros venustulosque!
His ornare potes sinum, jocosa,
Sinum, candidulumque tersulumque:
His ornare potes comam, decora,
Comam molliculamque crispulamque.
Bella est, quæ rosulis Coma enitescit:
Bellus, qui rosulis sinus nitescit.
At mihi liceat suaviari
Sinum candidulumque tersulumque,
Et tractare manu procaciori
Comam molliculamque crispulamque.
Nostro hæc munere digna sola merces!

Il y a plusieurs petites pièces de ce genre, que je n'oserois traduire. Il seroit ridicule d'en tirer un argument contre les moeurs du Poëte. Un Prince religieux demandoit au grand *Rousseau* comment il se pouvoit faire qu'il eût composé de si belles Odes sacrées, & des Epigrammes si licentieuses. *J'ai fait*, répondit-il, *les unes sans dévotion, & les autres sans libertinage.* L'Auteur des *Phaleuques* a prévenu lui-même l'idée fausse qu'on pourroit prendre de lui sur son Livre. Quoique je chante souvent, dit-il, le doux jus de Bacchus, ce n'est pas à dire que je sois un yvrogne; ainsi que de ces petits vers

un peu libres, on ne doit point conclure que le Poëte soit débauché.

At quanquam teneri mei Lyæi
Sæpe pocula dulciora laudo,
Non cuiquam tamen hinc licet putare
Malum me nimis & nimis bibacem :
Ut ex versiculis minùs pudicis
Non cuiquam licet æstimare vatem,
Turpi judicio, minùs pudicum.

Cette justification étoit peut-être nécessaire pour ceux qui ne connoissent point la personne de l'Auteur; mais elle est inutile pour ses amis, qui peuvent attester que jamais Ecrivain n'eut les moeurs plus pures, & ne mena depuis sa jeunesse une vie plus rangée & plus philosophique. Il suffit de le nommer; c'est M. *Deslandes*, si célèbre dans la République des Lettres par plusieurs ouvrages, où il y a autant de goût que de science & de génie. Les *Phaleuques* sont les jeux de ses premières années, & les délassemens de travaux sérieux. On les trouve à Paris chez *Ganeau* Libraire, Rue Saint-Séverin.

Je suis, &c.

A Paris ce 30
Décembre 1752.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE XIII.

NE vous attendez pas, Monsieur, à trouver dans le troisième Volume des *Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, par M. l'Abbé d'*Artigny*, des choses aussi intéressantes que dans les Tomes précédens. A l'exception de deux ou trois articles, tout est d'une érudition aussi desagréable qu'inutile. Les questions que l'on y traite auroient sans doute quelque avantage, & peut-être même quelque agrément, si elles étoient de

Mémoires de d'Artigny.

nature à pouvoir être éclaircies; mais elles roulent la plûpart sur des points si obscurs qu'après bien des discussions, on se retrouve toujours au même état d'ignorance. Pensez-vous qu'il soit possible de fixer le tems de la création du monde; de marquer le lieu du Paradis terrestre; de déterminer la mesure précise de l'Arche de Noé & de la Tour de Babel; d'assigner exactement la durée des mois & des années qui composoient la vie des premiers hommes; de décider si on bûvoit du vin avant le Déluge; si la Langue Hébraïque étoit celle de nos premiers Pères; si Abraham a adoré les Idoles; si Melchisedech avoit des parens; si la femme de Loth fut véritablement changée en Statue de Sel; si Abraham composa quelque ouvrage d'esprit; si l'on a ajouté quelque chose aux Livres de Moyse; si le Soleil s'arrêta effectivement à l'ordre de Josué; si Jephté fit mourir sa fille; si c'est Samuel lui-même, ou le Démon, sous la figure de Samuel, qui apparut à Saül; si le Soleil retourna en arrière,

ou s'il n'y eut que l'ombre qui retrograda ſur le cadran d'Ezéchias ; ſi c'eſt avant ou après la Captivité de Babylone, qu'on doit placer l'Hiſtoire d'Eſther ; enfin, ſi Eſdras n'a fait que copier les Livres Saints qui s'étoient perdus pendant la Captivité, ou bien s'ils lui furent inſpirés de nouveau ? Voilà, Monſieur, les queſtions qui forment la plus grande partie de ce troiſième Volume. Je vais chercher des ſujets qui vous plairont davantage.

Je tombe ſur le ſeptième article, intitulé: *Caractère des Prédicateurs du XV ſiècle.* C'eſt un tableau de l'éloquence de la Chaire en France avant la renaiſſance des Lettres. Des Moines ignorans & groſſiers débitoient des Sermons, ou plutôt des Farces ſpirituelles, remplies de penſées ridicules, d'alluſions puériles, de comparaiſons baſſes, de bouffonneries indécentes, d'hiſtoriettes ſcandaleuſes. Le tout étoit exprimé dans un jargon barbare, moitié Latin, moitié François, dans le goût de la réception du Médecin de *Molière.* On accouroit de toutes

parts pour entendre ces orateurs burleſques. Ce qui contribuoit à leur donner une grande vogue, étoit la hardieſſe avec laquelle ils s'élevoient contre les vices de leurs Contemporains; perſonne ne pouvoit ſe flatter d'être à l'abri de leurs traits. Ils attaquoient principalement les Evêques, les Eccléſiaſtiques, les Religieux & les gens en place; ils déſignoient ſi bien ceux qu'ils avoient en vûe, qu'il étoit impoſſible de ne les pas reconnoître.

Parmi les Prédicateurs les plus célèbres de ce ſiècle d'ignorance, on compte ſur tout Olivier *Maillard, Barlette, Raulin, Meyſſier, Guérin* & *Menot.* Ce dernier l'emporte ſur ſes Confrères en groſſièretés & en bouffonneries; mais la naïveté avec laquelle il s'exprime, dans les ſujets les plus graves, a de quoi faire rire. Ses Sermons de la Madeleine, du mauvais Riche, de l'Enfant prodigue & du Miracle des cinq Pains, ne le cèdent en rien aux farces les plus divertiſſantes. Il ne nous eſt reſté que des extraits de ces Diſcours; mais tels qu'ils ſont, ils peu-

vent nous donner une idée juſte de l'art oratoire de ce tems-là. Voici quelques endroits du Sermon de la Madeleine qui ne peuvent être traduits en François, parce qu'une partie du ridicule conſiſte dans le mélange des deux Langues.

L'Orateur commence ſon exorde par faire l'éloge de cette illuſtre Pécheresſe, qui, avant ſa chute, étoit d'une ſageſſe ſi exemplaire, que tout le monde en diſoit des merveilles; enſuite, dans la ſurpriſe que lui cauſe ſon changement, il s'écrie : *O ergò Magdalena, quomodò veniſtis ad tantum inconveniens, quòd vocemini magna peccatrix? Et non ſine cauſa, quia fuiſtis malè conſiliata.* *Menot* donne trois conſeillers à Madeleine, qui l'ont fait tomber dans le crime; » ſa beauté, ſes richeſſes & ſa » trop grande liberté. Sa beauté. *Videbatur* qu'elle fut faite pour ſe faire re» garder, *pulchra, juvenis, alta.* Ver» meille, pleine, vermeille comme une » roſe, mignone, fringante. *Credo quod* » *non erat niſi quindecim vel ſexdecim anno-* » *rum..... Omnes currebant poſt eam ad eam*

« *videndum*. Ses richesses. *Erat dives; ha-*
« *bebat homines post se*, force de belles
« filles de chambre bien équipées: *ornata*
« *pulchris & preciosis vestibus, lapidibus*
« *preciosis*: joyaux, Carcans, & *grossis*
« *catenis in collo.... Erat domina bonorum*
« *suorum*. Sa trop grande liberté. *Quando*
« *pater fuit mortuus, plena erat suâ volun-*
« *tate. Martha soror non audebat ei dicere*
« *verbum; & videbatur ei, quod faciebat*
« *magnum honorem illis qui veniebant ad*
« *illam. Quidquid faciebat, erat vivere* à
« son plaisir, & à faire des banquets.
« *Hodie invitare unum, cras alterum, & sic*
« *diem & noctem exponere in ludis & cho-*
« *reis*.... Voila un très-piteux état pour
« une jeune Dame. *Est videndum quomodo*
« *potuit tam citò mutari*, vû & consideré
« *quod erat tam mala*.

Le Prédicateur raconte de quelle manière se fit ce changement. Ce fut le fruit des exhortations de sa sœur, qui connoissant le goût de Madeleine pour les beaux hommes, sçut la prendre par son foible, & la conduisit dans la voye du salut sous l'apparence d'une partie de plaisir. « *Martha cognovit quòd*

« *erat amorosa de naturâ sua, & quod ama-*
« *bat pulchros homines. Venit ad domum*
« *Magdalenæ.... Et dixit sorori : O soror,*
« *essetis valdè felix, si possetis videre unum*
« *hominem, qui predicat in Hierusalem. Est*
« *pulchrior omnibus, quos unquam vidistis,*
« *tam gratiosus, tam honestus* ; il a si
« beau maintien, il sçait si bien son
« entregent ; vous ne vîtes jamais le pa-
« reil. *Credo firmiter, quòd si videretis eum,*
« *essetis amorosa de eo ; est in flore juventutis*
« *suæ.* « Si l'on en croit l'Orateur, Marthe usa de ce ce détour, parce qu'elle sçavoit bien que c'étoit l'unique moyen de se faire écouter de sa sœur, qui l'avoit un jour assez mal reçûe pour lui avoir parlé de dévotion. Voici une partie de la conversation qu'elles eurent ensemble à ce sujet. « Mart. *O so-*
« *ror, si pater adhuc viveret, qui tantùm vos*
« *amabat, & audiret ista quæ per orbem agi-*
« *tantur de vobis*, certes vous lui mettriez
« la mort entre les dents. *Facitis magnum*
« *dedecus primogeniei nostræ.* Mad. Et de
« quoi ? *Quid vis dicere ?* Mart. *Heu soror,*
« *non est opus ultrà procedere, neque amplius*
« *manifestare. Scitis benè quod volo dicere,*

« *& ubi jaceat punctus*. Les petits enfans
« en vont à la moutarde. MAD. O bi-
« gotte ! De quoi vous mêlez-vous, belle
« Dame ? Et tous les grands diables......
« MART. Dieu soit beni. MAD. *Quis de-*
« *dit mihi* cette vaillante Dame, pour
« controubler ma vie ? *Vadatis, precor, ad*
« *domum vestram. Scio quid habeo agere ita*
« *benè, sicut una alia. Habeo sensum & in-*
« *tellectum*, pour me sçavoir gouverner.
« C'est si belle chose, que de ne penser
que de soi-même.« Marthe ne trouvant pas que sa sœur fût encore disposée à recevoir ses remontrances, se servit de l'expédient que nous avons dit, pour la ramener dans le chemin de la vertu. Madeleine se rendit plus attentive lorsqu'on lui parla du beau Prédicateur. *Propter verba illa, misera cœpit præstare aurem. In crastino vocavit sororem, ad quam locuta est talia verba dicens: dixistis mihi, quòd est unus homo tam pulcher in Hierusalem: rogo quòd videam eum. Dixit Martha; non videt illum qui vult. Credo quòd cras veniet in Hierusalem ad festum..... Magdalena volens videre eum, existimans quòd esset amorosus de eâ fecit jurare sororem, quòd osten-*

deret ei eum in craſtinum. Marthe n'eut garde de manquer à ſa promeſſe : *Menot* dit qu'elle vint le lendemain pour prendre ſa ſœur & la mener à Jéruſalem. Madeleine ſe revêtit de ſes plus beaux habits, & arriva lorſque Jeſus-Chriſt alloit commencer le ſecond point de ſon Sermon. Elle alla ſe placer vis-à-vis le Prédicateur dans l'eſperance d'attirer ſon attention ; ſitôt qu'il l'apperçut, il fit tomber ſur elle le fort de ſa morale, & la grace agiſſant dans le cœur de Madeleine, elle ſe ſentit toute changée à la fin du Sermon. Elle commença à pleurer ſes péchés,& à déteſter le genre de vie qu'elle avoit mené juſqu'alors. Elle revint chez elle les yeux baignés de larmes, & ſon Intendant la voyant ainſi affligée, lui dit : *Oportet pro audiendo unum ſolum ſermonem, quòd ſis citò recluſa & victrix ? Alii qui in dies vadunt, non ſic flent ; nec etiam faciunt pejorem vultum. Dixit verba ad pavendum ; non eſt ſicut dixit ; non credatis ei. Iſti Predicatores habent gratiam loquendi ; volunt pauperes pavidos eſſe...... Eamus ad faciendum jen-*

taculum, & tunc cor vestrum melius se habebit. Il ne fut pas difficile à la belle Pénitente de résister à cette première attaque. Mais comment éviter les poursuites de ses Amans ? L'Orateur les fait tous paroître sur la Scène. *Venerunt gallandi, amorosi & rustici*, les rustres, *qui dixerunt ; surgatis, surgatis, facitis nunc* la bigotte. *Vadamus ad domum.* Après s'être debarrassée de ces importuns, Madeleine quitte ses riches vêtemens, & retourne à Jérusalem pour y chercher le Prédicateur qui l'a convertie. Elle le trouve dans la maison de Simon : on sçait le reste de l'Histoire qui est raconté de la même manière & écrite dans le même style que tout ce qui a précédé.

Les ténèbres de l'ignorance n'ont pas toujouss enveloppé l'Univers. M. l'Abbé d'*Artigny* consacre un article de ce Volume à la mémoire des tems glorieux, où les Sciences & les Arts sont parvenus au plus haut point de leur grandeur.

Alexandre, Auguste & Louis XIV, ont vû sous leur regne les plus beaux génies ; mais avant & après eux la Na-

ture ne fut point stérile, & la Grèce, l'Italie & la France ont produit des Ecrivains célèbres, qui n'ont pas vécu sous ces trois Princes. *Homère* tient le premier rang parmi les Poëtes Grecs. L'Auteur le place au sommet de l'Hélicon, regardant ses rivaux dans une distance infinie au-dessous de lui. Les autres Ecrivains de la Grèce viennent ensuite dans l'ordre qui leur est assigné par M. l'Abbé d'*Artigny*, & ceux-ci ne se retirent que pour faire place aux Romains. Je vous épargne, Monsieur, toute la marche de cette procession, & je ne veux pas même examiner, si chacun d'eux est placé dans le rang qui lui est dû. Je veux croire qu'on leur a rendu à tous la justice qu'ils méritent, & que dans ce Tableau du Monde Litteraire, le Peintre a sçû observer toutes les convenances. J'avoue qu'il faut avoir du discernement, pour ne pas trop charger un Portrait, ni faire d'un Auteur médiocre un grand Ecrivain. Mais comme l'Auteur de ces Mémoires n'a travaillé que d'après les meilleurs Peintres, on doit croire qu'il ne s'est

point éloigné de leur méthode, & qu'il a rendu, traits pour traits, les originaux de ces grands Maîtres. *Homère*, *Pindare*, *Sophocle*, *Plaute*, *Horace* & *Virgile* ſont les principaux Perſonnages; ils y ſont repréſentés en grand, tandis que d'autres, confondus dans la foule, n'y paroiſſent qu'à mi-tête.

Les ſiècles de Léon X, de François I, de Louis XIV & le nôtre, ont fourni des hommes illuſtres en tout genre, qui donnent lieu à une infinité de Portraits qui groſſiſſent le Tableau. Je ne vous parlerai que de ceux qui vivent actuellement. MM. de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Voltaire* & *Monteſquieu* occupent les premiers rangs dans cette hièrarchie littéraire. MM. *Piron*, *Prevôt*, *de Boiſſy*, *Marivaux*, *de Mairan*, cachés derrière eux, ne s'y montrent qu'à moitié. Et MM. *Pluche*, *la Bruère*, *Rémond de St. Mard*, *Deſlandes*, *Le Cat*, *Nollet*, *Roy*, *Le Franc*, *du Reſnel*, *Bougainville*, *Racine*, *Réaumur*, *Trublet*, *le Maſcrier* & *le Bœuf*, placés dans l'éloignement, n'y font voir que le bout de la tête. On peut appeller de cet arrangement.

Il y a dans ce Volume quatre articles qui peuvent être regardés comme une mauvaiſe imitation du *Temple du goût*, ſous le titre de *Deſcription du Château de Delphes*, & ſous celui de *Caractères des Poëtes Grecs, Latins & François, & des différens genres de Poëſie.* M. l'Abbé d'*Artigny* n'eſt que l'Editeur de ces deux ouvrages. L'un eſt un fragment d'un manuſcrit anonyme. Les *Caractères des Poëtes* ſont de M. l'Abbé *le Maſcrier*.

La deſcription du Château de Delphes eſt diviſée en trois articles. Dans le premier on fait le détail des curioſités de ce Château. Telles ſont les armes des plus fameux Capitaines, les monumens les plus précieux des Antiquaires, les machines les plus ingénieuſes & travaillées avec le plus d'art. La Galerie des peintures, les Cabinets de ſculpture & de médailles occupent le ſecond article. Le troiſième eſt deſtiné à y placer la Bibliothèque. *Eſope* étoit Gouverneur du Château. Il avoit reçû une députation de pluſieurs gens de Lettres, qui venoient le prier de la part

de leurs Confrères, d'obtenir d'Apollon une réforme générale dans les Etats du Parnasse. Le Gouverneur reçut ces Ambassadeurs avec distinction, & avant que de les renvoyer, il leur fit présent de vingt-quatre bouteilles de vin de Tokai. Ils étoient à la Bibliothèque, lors qu'on leur apporta ce vin délicieux; ils n'attendirent pas qu'ils en fussent sortis pour en faire l'essai; ils en vuidèrent sur le champ douze bouteilles, & burent à la santé, non des Princes & des Têtes couronnées, comme c'est l'usage, mais de tous les bons écrivains actuellement vivans. Chaque buveur eut la liberté de choisir les Auteurs qu'il aimoit le mieux, & voici quelques-uns de ceux à qui on fit cet honneur : MM. *Bouguer*, *la Ravailliere* & de *Moncarville*; les Pères *Castel*, *Berthier* & *Charlevoix*; MM. *Parfait*, *Joly*, *la Place*, *Rémond de Sainte Albine* & Madame *du Boccage*. Un Officier du Gouverneur qui étoit de la partie, & qui leur avoit fait raison à tous : » Pour » moi, dit-il, je bois à l'Abbé *Goujet*, » & je prie les Dieux de prolonger sur

» terre les jours de ce Littérateur, à » qui Apollon destine dans le Temple » du goût une place digne de lui. » Cette *Description du Château de Delphes*, on est forcé de le dire, est bien platte & bien ridicule. Devoit-elle trouver place dans des Mémoires, où l'on ne doit faire entrer que des morceaux uniques & précieux, que l'on veut garantir de la nuit des tems & des injures de l'oubli. Il falloit renverser ce Château de mauvais goût, & ne pas faire plus de grace aux *Caractères des Poëtes*, qui ne sont qu'une répétition fastidieuse de ce qui se trouve dans presque tous les Auteurs philologues.

Il n'en est pas de même de quelques extraits que l'Auteur nous donne de tems en tems de certains Livres rares & curieux, dont on ne trouve presque plus d'exemplaires. Tels sont les deux ouvrages de *Chavigny*, dont l'un est intitulé : *La première face du Janus François*, & l'autre : *Les Pleiades*. Jean-Aymes *de Chavigny* écrivoit sous le regne de Henri IV. Plein de vénéra-

tion pour *Nostradamus*, il avoit abandonné la spirituelle ville de Beaune sa patrie, pour aller passer ses jours avec ce prétendu Prophète, dont la Renommée publioit tant de merveilles. *Nostradamus* fut sensible à l'attachement du jeune Prosélyte, & l'initia bientôt dans les mystères les plus secrets de son art. Mais la mort de l'Astrologue rompit cette union, & *Chavigny* n'eut plus que du dégoût pour un pays, qui lui rappelloit sans cesse la perte irréparable qu'il venoit de faire. Il quitta la Provence & vint s'établir à Lyon, où après vingt-huit ans d'application & de travail, il fit paroître *La première face du Janus François*, contenant les troubles, les guerres civiles, & les autres choses mémorables arrivées en France depuis le commencement de l'hérésie de Luther, jusqu'à la mort de Henri III. Il n'avoit entrepris cet ouvrage, que pour faire voir l'accomplissement des Prophéties de *Nostradamus*, dans lesquelles il prétend que tous ces événemens se trouvent annoncés. Il donne en effet

des explications si heureuses de plusieurs quatrains de ce Prophète, qu'on seroit presque tenté d'ajouter foi à quelques unes de ses prédictions. Il est vrai que dans d'autres endroits, le Commentateur se trouve absolument dépaïsé, & presque toujours contraint de recourir aux conjectures. Il sépare les Quatrains; il en explique une partie, renvoye l'autre à un tems plus éloigné, & laisse quantité de vers sans interprétation, en avouant qu'ils sont pour lui une énygme impénétrable.

Ses *Pleiades* sont un recueil d'anciennes Prédictions, enrichi d'un Commentaire Prophétique de sa façon concernant les affaires de la France, & dédié à Henri IV. *Chavigny*, en offrant son Livre à ce Prince, se regarde comme la Sibylle de Cumes, qui présente à *Tarquin* son recueil d'Oracles sur la destinée de l'Empire Romain. Rien n'est plus ridicule que l'interprétation que donne ce Visionnaire à quelques-unes de ces Prophéties, dont il croit voir l'accomplissement dans la personne de Henri IV.

Je vous parlerai encore, Monsieur, de deux articles, dont l'un contient le *Procès de Simon Morin*, & l'autre est un *Recueil de pièces sur Catherine Charpy*. *Morin* natif de Normandie étoit un fanatique du dernier siècle, qui s'étoit mis dans la tête, que Jesus-Christ s'étoit incorporé en lui, pour le salut du genre humain. Les discours qu'une pareille extravagance lui faisoit tenir le firent mettre plusieurs fois à la Bastille; mais comme il continuoit à dogmatiser, & que profitant de la liberté qu'on lui avoit rendue, il s'avisa de donner au Public une connoissance plus précise de ses sentimens, il fut arrêté de nouveau comme un homme dangereux, & condamné, comme criminel de Lèze-Majesté divine & humaine, à être brûlé vif en Place de Grève. Les actes de ce procès sont rapportés tout au long par M. l'Abbé d'*Artigny*; je crois vous avoir déja fait remarquer le goût du compilateur pour les pièces de cette espèce.

L'histoire de *Catherine Charpy* est singulière. Cette fille, née à Troyes en

Champagne, eut l'ambition à l'âge de ving-deux ans, de se faire passer pour une Sainte à révélations & à extases. Elle crut que pour tromper le peuple avec plus de facilité il falloit s'abstenir de toute nourriture, ne doutant pas qu'on n'attribuât aisément des miracles à une personne qui ne mangeoit point. Elle sçut si bien prendre ses précautions, que pendant plus de dix ans, elle vint à bout de persuader à ceux qui l'approchoient de plus près, qu'elle gardoit une exacte abstinence. Les Médecins de Troyes y furent trompés comme les autres, & ceux de Paris firent de longues consultations, pour prouver qu'on pouvoit vivre sans manger. L'Evêque, plus éclairé ou moins crédule, ne donna pas dans ces bruits populaires. Sans consulter ni *Hypocrate* ni *Gallien*, il conçut que sans manger il n'étoit pas possible de vivre. Il voulut donc s'assurer par lui-même de la vérité de ce qu'il entendoit ; & pour cela il fit transporter cette fille au Couvent des Ursulines. Après qu'elle y eût vécu

pendant un mois, l'Evêque déclara par un Mandement, que *Catherine Charpy* avoit bû & mangé avec facilité & appétit, & qu'elle avoit fait toutes ses autres fonctions naturelles.

Ver-Vert Traduit. Je ne desespère pas, Monsieur, de voir bientôt un de nos Poëtes traduire en François quelque docte Traité de Médecine; car voici un Docteur en Médecine qui vient de traduire en vers Latins un des plus jolis Poëmes que nous ayons dans notre Langue, le *Ver-vert* de M. *Gresset*. Cette Version est très-propre à confirmer dans leur sentiment ceux qui pensent qu'il est impossible de rendre avec grace dans une autre Langue les ouvrages d'esprit, sur-tout les Poësies. Mais ceux qui soutiennent qu'avec du génie & une connoissance parfaite de deux Idiomes, on vient à bout de faire passer les beautés de l'un dans l'autre, pourront aussi s'appuyer de cette traduction, en disant que si elle est infidelle & peu agréable, ce n'est pas la faute du Latin, mais du Tra-

ducteur, qui le parle assez mal : phénomène dans un Médecin. En effet, *Ver-vert* est aussi méconnoissable dans cette Version, qu'il le fut à Nevers à son retour de Nantes : *Quantùm mutatus ab illo !* Chez le Poëte François c'est un oiseau charmant, dont la voix enchanteresse égale le beau plumage. Chez le Traducteur Latin, c'est un oiseau nocturne, dont les sombres couleurs blessent la vûe, & qui offense les oreilles par son cri lugubre. Ce n'est plus ce Perroquet

Brillant, leste & volage,
Aimable & franc, comme on l'est au bel âge :

C'est le Hibou qui sort des flancs poudreux du *Lutrin;* ou, si vous l'aimez mieux, c'est Philomèle changée en Corbeau. Que vous dirai-je encore ? Il semble que le Traducteur lui ait communiqué la tristesse de sa profession ; ou peut-être serez-vous tenté de croire que ne ponvant exercer son art funeste sur les humains, il a voulu l'em-

ployer contre d'innocens animaux : cy gît *Vert-vert.*

Il n'y a pas juſqu'à ſon nom qui ne ſoit défiguré ; car le Traducteur l'appelle *Vir-viridis ;* ce qui veut dire *L'homme verd*, & non pas *Ver-vert.*

Les petits ſoins, les attentions fines
Sont nés, dit-on, chez les Viſitandines.

Sçavez-vous comment notre Docteur rend ces deux jolis vers ? Le voici :

Natæ ſunt tenues curæ, menſæque ſecundæ
Deliciæ in Benedictinis.

Ce qui ſignifie : *Les chagrins légers & les délices du ſecond ſervice ſont nés dans les Bénédictines.* De bonne foi, Monſieur, quel rapport y a-t'il entre *les petits ſoins* & les *chagrins légers ?* *Tenues curæ* ne veut dire que cela. *Les attentions fines* ſignifient-elles *les délices du ſecond ſervice*, ou du *Deſſert ;* car les Romains par *Menſa ſecunda* entendoient le *Deſſert.*

Vous n'imagineriez jamais de quelle

manière le Traducteur se tire d'un endroit du Poëme, qui à la vérité n'étoit pas aisé à rendre.

A ce début, la sœur Saint Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant: Fi donc, mon très-cher Frère!
Le très-cher Frère, indocile & mutin,
Vous la rima tres-richement en tain.
Vive Jesus! il est sorcier, ma Mère,
Reprend la sœur.

Augustina soror, concinnans ora, volucri
Rettulit, eia, precor, mi Frater, comprime linguam:
At Frater, tetrum intrepitans, opprobria torquet
Pinguia, Romano quæ non est dicere versu.
O Deus, insanit, Mater, quisnam impius eheu!
Hic magus est.

Voici la traduction fidelle de ces vers Latins: » Une sœur Augustine, » pinçant sa bouche, répondit à l'Oi- » seau: Or sus, mon Frère, réprimez, » je vous prie, votre langue. Mais le » Frère, faisant des reproches infâmes, » l'accable d'injures grossières, qu'on

» ne peut exprimer en vers Latins:
» O Dieu, ma Mère, il extravague;
» hélas quel impie! C'est un Magi-
» cien. » Ne voila-t-il pas une version bien agréable? Comment le Traducteur veut-il qu'on sente la finesse renfermée dans ces mots, *il est sorcier, ma Mère*, s'il ne fait pas entendre la chose sur laquelle tombe cette repartie. Au reste il a tort, je crois, de dire qu'on ne peut exprimer cette chose en Latin; c'est en François qu'il étoit difficile de la faire entendre. Si notre Médecin avoit eu son *Boileau* présent à l'esprit, il se seroit rappellé ce vers qui le condamne.

Le Latin dans les mots brave l'honnêteté.

J'aime encore mieux les endroits où sa Muse est Françoise en Latin; dumoins y comprend-on quelque chose; par exemple, dans celui-ci:

Les B, les F voltigeoient sur son bec.
Nos jeunes Sœurs crurent qu'il parloit Grec.

Le

Le Traducteur a jugé à propos de passer entièrement le second vers ; voici comme il rend le premier :

Intonat horrendum B, F.

Il est vrai que B, F ne sont guère Latins ; mais du-moins un François bien élevé entend cela. On prie les Etrangers qui ne sçavent point notre Langue, de ne point juger de nos Poëmes sur de pareilles traductions.

Je suis, &c.

A Paris ce 3
Janvier 1753.

LETTRE XIV.

Réflexions sur la Peinture.

SI un homme qui a beaucoup d'esprit & de goût, qui a fait toute sa vie une étude particulière d'un art qu'il aime passionnément, qui a vû, examiné tous les chef-d'œuvres que

ce même art a produits, faisoit part au Public de ses remarques, de ses observations, de ses jugemens; un pareil ouvrage ne seroit-il pas aussi curieux qu'instructif? C'est le service que vient de nous rendre M. le Marquis d'*Argens*, Chambellan *très-utile* d'un grand Roi. Son Livre a pour titre: *Reflexions Critiques sur les différentes Ecoles de Peinture*. L'Auteur n'est point un de ces hommes bizarres qui ne rapportent des Pays étrangers qu'un souverain mépris pour tout ce qu'il y a de plus estimable dans leur Nation. C'est un Philosophe qui se regarde comme Citoyen du monde, & qui rend à tous la justice la plus exacte. Les Italiens n'en conviendront pas sans doute; ils trouveront mauvais qu'on ait renversé l'idole que la prévention avoit érigée en leur honneur. Il est vrai que c'est à l'Italie que nous sommes redevables des progrès que la Peinture a faits parmi nous; mais nous pouvons aujourd'hui disputer la palme à nos Maîtres, & peut-être la leur ravir.

Les Partisans les plus outrés des

Peintres Italiens sont de prétendus Connoisseurs qui, après avoir fait un voyage à Rome, s'imaginent qu'on ne peut trouver ailleurs d'excellens ouvrages de Peinture. Ils achetent fort cher de vieux Tableaux du *Perugin* ou de *Jules Romain*; ils en remplissent leurs Cabinets, & se donnent la réputation d'amateurs éclairés. M. le Marquis d'*Argens* les compare à ces Chefs des Eunuques, pour qui les femmes ne sont d'aucune utilité, & qui font venir à grands frais, du Royaume de Visapour, quantité de belles Esclaves pour en remplir leur Serrail.

Bien des gens sont persuadés qu'un Peintre ne peut exceller dans son art, s'il n'a demeuré quelque tems à Rome. C'est un préjugé que M. le Marquis d'*Argens* détruit par de très-bonnes raisons. Il fait voir que nos meilleurs Artistes, à l'exception d'un petit nombre, n'ont point été en Italie. Eh pourquoi entreprendre aujourd'hui ce voyage? Paris possède des Antiques qui sont moulées parfaitement, & qui servent de modèles pour

la correction du Deſſein. Quant au Coloris, nous avons, pour nous y perfectionner, mille ſecours qu'on chercheroit vainement à Rome. La Galerie du Luxembourg, celle du Palais Royal, les Cabinets des Particuliers renferment des Tableaux admirablement coloriés, & bien ſuperieurs en cette partie aux ouvrages de *Jules Romain*, du *Carache*, de *Michel Ange*, en un mot de preſque tous les Peintres les plus celèbres de l'Ecole Romaine.

Si l'on peut à préſent ſe paſſer de Rome, pourquoi y envoyer nos jeunes Eleves? Cette objection eſt ſpecieuſe: on y répond d'une maniere ſolide. Lorſque le grand *Colbert* fonda cette Académie de Peinture, nous n'avions eu encore qu'un très-petit nombre de bons Peintres. Cet établiſſement étoit alors neceſſaire, ou du moins fort utile. Quoique ce ne ſoit plus aujourd'hui la même choſe, on laiſſe cependant ſubſiſter cette Académie, qui ſert à encourager les jeunes gens par la diſtinction attachée aux Eleves qu'on y en-

voye, & par la facilité qu'ils ont de travailler ſous un excellent Directeur François, ſans être occupés du ſoin de leur entretien. La gloire du Roi eſt d'ailleurs intéreſſée à la conſervation d'un établiſſement qui prouve à toute l'Europe combien il eſt jaloux de faire fleurir les beaux Arts.

Le ſecours de Rome nous eſt d'autant moins neceſſaire, qu'il n'y a plus aujourd'hui dans cette Ville que des Artiſtes médiocres. *Solimaire* & *Carle-Marate*, ſemblent avoir emporté avec eux dans le tombeau un art qui avoit ſi fort illuſtré leur Patrie. Il ſeroit à ſouhaiter pour les Romains qu'ils euſſent à Paris un établiſſement ſemblable à celui que les François ont à Rome; ce ſeroit le plus sûr moyen de faire refleurir la Peinture en Italie.

L'Auteur des Reflexions Critiques, en parlant des fameux deſſeins des vingt eſtampes diſſolues, tracés par *Jules Romain*, fait cette reflexion judicieuſe, digne d'un Philoſophe, d'un ſage qui ſçait tenir un juſte milieu entre la ſévérité outrée & l'extrême in-

dulgence. « Qu'il nous soit permis sans « vouloir prendre ici le ton de Prédi- « cateur, d'établir comme une maxi- « me certaine que les Peintres qui font « des tableaux dans le goût de *Jules* « *Romain*, blessent non-seulement « l'honnêteté, mais deshonorent la « Peinture. Il y a deux excès qu'il faut « également éviter. Le premier, c'est « de peindre des choses impudiques, « & de représenter par-là aux yeux des « honnêtes gens ce qu'on n'oseroit « point faire entendre à leurs oreilles. « L'autre excès est de se scandaliser « en voyant des nudités dans un ta- « bleau. » Ce scrupule a été cause quelquefois qu'on a gâté les plus beaux ouvrages. Il y avoit autrefois à Dusseldorp, dans les appartemens qui sont au-dessus de la Galerie, un très-grand nombre d'Antiques admirables, moulées parfaitement sur les originaux. Un scrupuleux Baron Allemand, qui étoit Directeur des Bâtimens de l'Electeur, fit couvrir toutes ces Statues par un Sculpteur ignorant; de sorte qu'on vit la Venus de Médicis en

Chemise, le Laocoon en Culotte, l'Hercule Farnèse en Caleçon, & ainsi du reste. Il y a certains tableaux où l'on est contraint de représenter des nudités. Il seroit fort plaisant, dit l'Auteur, de voir Adam & Eve chassés du Paradis terrestre, l'un en Redingotte, l'autre en Jupon & en Pet-en-l'air.

Il faut sagement distinguer une figure impudique d'une figure nue. On en trouve par-tout de cette derniere espèce dans nos Places, dans nos Jardins & même dans nos Eglises. Les Vierges ont le sein découvert, les Enfans Jesus & les Anges sont *in naturalibus*. Dans les tableaux des Martyrs, les Bourreaux n'ont des Draperies que dans les endroits que la bienséance défend d'exposer aux yeux. Personne ne se récrie à la vue de pareils objets. Il est vrai que dans ces sortes de représentations, on a soin, autant qu'il est possible, de ménager la pudeur.

Voici ce qui peut causer quelquefois de l'embarras. Quand il s'agit de peindre des nudités, on a besoin de

modèles, & on ne peut souvent s'en servir qu'aux dépens des moeurs. Quel parti prendre? Il faut se marier; c'est le conseil que donne aux Peintres M. le Marquis d'*Argens*; j'ajoute qu'on doit faire choix d'une jolie femme. L'*Albane* & *Rubens* en ont tiré de grands secours.

Telles sont à peu près, Monsieur, les idées générales répandues dans les premières Sections du Livre de M. le Marquis d'*Argens*. Il en vient ensuite à son but, qui est de faire voir que l'*Ecole Françoise* a produit assez de grands hommes dans tous les genres de Peinture, pour être en état de soutenir elle seule la comparaison, non-seulement avec les Ecoles Italiennes, mais encore avec la Flamande. Il n'y avoit point d'autre manière de prouver cette proposition, que de comparer Peintre à Peintre, tableaux à tableaux. C'est aussi la méthode que suit l'Auteur; il met toujours un Peintre François vis-à-vis d'un Etranger; voici tous ses parallèles. Il oppose, pour les Ecoles Romaine & Florentine, le

Sueur à *Raphaël*, le *Brun* à *Michel-Ange*, *Jean Cousin* à *Léonard de Vinci*, *Fréminet* à *Jules-Romain*, *Santerre* à *André del Sarte*, le *Bourguignon à Michel-Ange des Batailles*, *Bon-Boulogne* à *Piètre de Cortone*, *Louis Boulogne* à *Carle-Maratte*, *Claude Lorrain* à *le Guaspre*. Pour l'Ecole Venitienne, *Blanchard* au *Titien*, *Vanloo*-le père au *Tintoret*, la *Fosse* à *Paul-Veronese*, *Rigaud* à *Palme le vieux*, *Largilière* à *Palme le jeune*. Quant aux Ecoles Lombarde & Bolonoise, *Mignard* au *Corrège*, *Noël Coypel* au *Parmesan*, *le Bourdon* à *Annibal Carrache*, *Jouvenet* au *Dominicain*, *le Valentin* à *Michel-Ange de Caravage*, *le Poussin* au *Guide*, *Vouet* à *Lanfranc*. Antoine *Coypel* à l'*Albane*, *Desportes* à *Benedette*. Enfin, par rapport à l'Ecole Flamande, *le Moine* est donné pour rival à *Rubens*, *le Puget* à *Krayer*, *de Troyes* le père à *Rimbrant*, *Watteau* à *Tenières*. *Vandeick* est le seul qui n'ait point de concurrent.

Vous voyez par ce long Catalogue, Monsieur, qu'il me seroit impossible de suivre l'Auteur dans tous ses paral-

lèles. Je me contenterai de vous en rapporter quelques uns ; encore me bornerai-je aux traits principaux. *Raphaël* a dessiné avec la correction, l'élégance & la précision de l'Antique. Il a varié ses airs de têtes, & leur a donné beaucoup de noblesse. Ses expressions sont moderées sans froideur, vives sans éxageration. Il peint bien toutes les passions. Ses pensées sont simples, élevées, naturelles. Il a uni tous les différens genres, & s'est également distingué dans les sujets de dévotion & de galanterie. Voici ses défauts. Ses couleurs locales ne sont pas suffisamment ornées ; les ombres en sont trop noires. La magie du clair obscur ne lui a pas été connue, ou du moins il s'en est bien peu servi dans ses ouvrages. Il a donné de la sécheresse à ses contours, & les a marqués un peu durement. Ses Paysages sont très-médiocres. *Le Sueur* a eu à peu près les mêmes qualités & les mêmes défauts que *Raphael* ; mais le François composoit quelquefois d'une façon plus galante & plus pittoresque que le

Peintre Romain ; en un mot, ces deux celèbres Artiſtes ont preſque les mêmes traits de reſſemblance, quoiqu'en diſent les Italiens qui font quelquefois ſemblant d'ignorer juſqu'au nom de *le Sueur*.

Il eſt peu de Peintres qui ayent eu un auſſi beau genie que *Rubens*. Ce grand homme étoit univerſel. Il a également réuſſi dans l'Hiſtoire, dans le Portrait, dans le Payſage & dans les Animaux. On eſt étonné du nombre prodigieux des grandes compoſitions qu'il a exécutées avec ſuccès. Outre les vingt deux tableaux & les trois Portraits en pied qui ſont dans la Galerie du Luxembourg, il y en a quantité d'autres en Flandre & ſur-tout à Anvers, en France, en Eſpagne, à Vienne, chez M. le Duc d'Orléans & à Duſſeldorp. Dans cette derniere Ville on voit un tableau qui repréſente le Jugement Dernier, mais qui eſt compoſé de façon à ne pas inſpirer beaucoup de terreur ; car il eſt rempli de femmes nuës, & coloriées admirablement. A la reſerve de quatre ou cinq

figures qui sont au bas du tableau entre les mains des Diables, tout le reste offre des objets assez réjouissans. *Rubens* n'étoit pas toujours correct; ce n'est pas qu'il n'entendit parfaitement le Dessein; mais il n'apportoit pas toujours assez d'attention à cette partie de son art. Il y a dans la Galerie du Luxembourg, dit M. d'*Argens*, des figures de femmes qui sont dessinées d'une manière excessivement lourde. Les trois Parques ressemblent à de grosses Vivandières, & la partie supérieure des Syrènes est aussi Flamande que la tête & la gorge de la plus grosse Cabaretiere d'Anvers. En recompense, rien de plus beau que le coloris de *Rubens*. On admire la fraîcheur de ses carnations, & ses figures sont coloriées chacune selon son âge & son état. C'est à quoi manquent quelquefois les plus habiles Peintres. Ils n'observent pas assez la différence d'état & de condition qui influe pour la couleur, autant que l'âge & même beaucoup plus, principalement dans les hommes. Un Curé de Campagne a-t-il

le teint aussi fleuri qu'un Chanoine ?

Le Moine avoit l'imagination vaste & un genie aussi étendu que *Rubens*, comme on le peut voir par les grandes compositions qu'il a exécutées. Le triomphe de cet Artiste, c'est le Platfond du grand Salon qui est à l'entrée des appartemens de Versailles, & qu'on appelle communement le *Salon d'Hercule*. On trouve une noblesse infinie dans la composition de cet ouvrage, la couleur en est séduisante, & le dessein admirable. Nous avons de cet habile homme plusieurs grands morceaux de Peinture, soit dans le Choeur des Jacobins du Fauxbourg St Germain, soit dans le Dôme de la Chapelle de la Vierge à St Sulpice. A l'égard de ce dernier ouvrage, M. d'*Argens* dit : « il est fâcheux que cette Coupole soit aussi mal éclairée : pour „ suppléer à ce défaut, *le Moine* n'auroit peut être pas mal fait de donner un peu plus de grandeur à ses „ figures, dont quelques unes ne paroissent pas assez, soit par l'obscurité, soit par l'élevation. » *Le Moine*

a été quelquefois inférieur à lui-même pour le coloris; c'est ce qu'on peut voir par trois de ses tableaux qui représentent l'Histoire de Psiché, & dont le Roi de Prusse est possesseur.

Il ne m'appartient point de décider du mérite de ces *Reflexions critiques.* Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est qu'elles m'ont paru très-bien écrites, & que dans un petit volume de deux cens pages, l'Auteur caractérise les plus fameux Peintres de l'Univers, & mêle judicieusement à ses portraits des principes de goût puisés dans la Nature & dans les meilleurs ouvrages composés sur cet art. Ce qui doit encore prévenir en faveur de ce Livre, est l'impartialité sevère qu'observe M. le Marquis d'*Argens.* Lorsqu'il s'agit de louer les Artistes étrangers, il n'emprunte le secours de personne; s'il les censure, il appuye ce qu'il dit du sentiment des plus grands connoisseurs : au contraire, lorsqu'il faut condamner quelques défauts dans un Peintre François, il n'a recours à aucune autorité; il prononce hardi-

ment ſon Arrêt ; mais s'il faut le louer, il aime mieux faire parler ceux qui ont rendu juſtice à ſon mérite. On ne pouvoit gueres prendre de plus ſages précautions, ni mettre dans un plus grand jour l'exacte neutralité, qu'on avoit réſolu de garder dans un ouvrage, qui intéreſſe tant de Nations & tant de goûts.

Une autre preuve inconteſtable que l'Auteur ne s'eſt point laiſſé aveugler par l'eſprit de Patriotisme, c'eſt qu'après avoir paſſé en revûe tous les Peintres, il donne ſans balancer la préférence à *Vandeicx*. « Je ne ſuis, dit-il, ni ſon « compatriote, ni ſon contemporain ; « ainſi ce ſont uniquement ſes talens « qui me déterminent à le placer au-« deſſus de tous les Peintres, Italiens, « François & Flamands. » M. le Marquis d'*Argens* convient qu'en Italie, en France & en Flandre, il y a eu des Artiſtes qui ont plus excellé dans quelque partie de la Peinture que *Vandeicx* ; mais ces mêmes Artiſtes ont péché en pluſieurs points eſſentiels, au lieu que le Peintre Flamand a poſſedé à un très-haut degré toutes les parties de ſon

art. Par exemple, *Raphaël* a dessiné avec plus d'élegance & de correction que *Vandeicx*. Le génie de ce dernier n'étoit pas aussi sublime que celui de *Raphaël*; mais si l'Artiste Flamand étoit inférieur en quelques points à plusieurs de ses Confrères, il les surpassoit par l'universalité des talens. En un mot, il n'y a point eu de Peintre qui ait rassemblé à la fois toutes les grandes parties de la Peinture, ainsi qu'a fait *Vandeick* dans ses excellens ouvrages; car ils ne sont pas tous de la même force. Mais quant aux tableaux où il a déployé, pour ainsi dire, tout son génie, ils sont supérieurs à tout ce qu'ont fait les autres Peintres, parce qu'on n'y trouve point ces défauts qu'on reproche avec raison aux plus célèbres Artistes des differentes Ecoles. « Presque « tous les Peintres, dit l'Auteur, pen- « sent ce que je soutiens ici; mais ils n'o- « sent l'avouer hautement, parce qu'ils « craignent de heurter des préjugés « contraires à leurs sentimens. Ils res- « semblent à certains critiques moder- « nes, qui pour n'avoir rien à demêler

« avec les admirateurs outrés des Anciens, n'osent pas mettre *Molière* au-dessus d'*Aristophane*, & *Racine* à côté d'*Euripide*.

On est obligé d'avertir que cet ouvrage, qui n'a pû être imprimé sous les yeux de l'Auteur, fourmille de fautes. M. le Marquis d'*Argens* en a compté six cens quarante-deux, & s'en est plaint dans une Lettre qui a été rendue publique. Parmi ces fautes, il y en a d'énormes, telles que des phrases totalement changées & renversées, des demi-lignes omises, des mots transposés, &c. Enfin, je n'ai jamais vû de Livre si horriblement mutilé. C'est dans ce pitoyable état qu'il se trouve à Paris chez *Grangé*, Libraire au Palais.

Les Comédiens François ont donné Zar[illegible]
le deux de ce Mois une représentation unique d'une Tragédie nouvelle, intitulée : *Epicaris*. Comme cette Pièce n'est point imprimée & ne le sera peut-être jamais, il m'est impossible de vous en rendre un compte exact. Mais elle

m'a rappellé la Tragédie de *Zarès*, qui fut jouée il y a environ un an, & dont je n'ai pû jusqu'à présent vous entretenir.

Sardanapale, ce Tyran voluptueux d'Assyrie, avoit eu de *Calciope* sa maîtresse un fils (*Zarès*) qu'il avoit condamné à la mort dès l'instant de sa naissance. *Calciope* a sçu conserver une tête si chère. *Sardanapale* est épris d'une autre beauté. *Artazire*, fille d'*Arbacés*, Gouverneur de Babylone & d'Ecbatane, est le nouvel objet des vœux du Tyran. Il l'a fait enlever de Babylone, & arracher des bras paternels. Mais elle aime *Zarès* qui l'adore; & d'ailleurs son père ne souffrira pas qu'elle épouse un monstre, tout couronné qu'il est. *Arbacés* arrive en effet à la Cour; il porte ses plaintes aux pieds du Trône; il n'est point écouté; il forme une Conjuration dans laquelle il fait entrer *Zarès*, qui ne voit dans *Sardanapale* qu'un rival & qu'un tyran. Il jure de ne jámais trahir ses complices. Le rôle d'*Arbacès* est d'une grande beauté. Ce n'est point l'ambition qui

lui met les armes à la main ; c'eſt l'amour de la Patrie ; c'eſt la vertu même.

L'intérêt de l'Etat eſt tout ce qui m'anime :
Tout autre ſentiment me paroîtroit un crime ;
Je me croirois indigne & du jour & de vous,
Si la ſoif de regner avoit conduit mes coups.
Amis, ſi le Tyran, contre qui je conſpire,
Avoit un ſucceſſeur digne de cet Empire,
Je jure par les Dieux & par ce fer vengeur,
Qu'il trouveroit en moi ſon premier défenſeur.

Calciope dévoile à *Zarès* le myſtère de ſa naiſſance, au moment qu'il eſt près de commettre un parricide. Cette Scène m'a paru très-bien faite, & je me ſouviens qu'elle produiſit un grand effet au Théâtre, ainſi que celles d'*Artazire* & de *Zarès*, de *Zarès* & de *Sardanapale*. Le fils découvre au Tyran qu'on a trompé ſa rage meurtrière ; il s'efforce de l'attendrir ; il trahit les Conjurés ; il lui ſacrifie *Artazire*. A cet effort le Tyran ne peut méconnoître ſon fils ; il feint d'être émû ; il n'en eſt que plus animé à ſa perte, en apprenant que ce fils eſt ſon rival, & ſon rival aimé. Cependant la Conjuration

éclate, & *Sardanapale*, ſe voyant près de ſuccomber malgré le courage de *Zarès* qui combat pour lui, prend le parti de ſe brûler avec *Artazire* & ſes tréſors. Les Conjurés vainqueurs ſe ſaiſiſſent de *Zarès*, & l'enchainent. *Arbacès* veut le faire périr. *Zarès* lui apprend qu'il eſt le fils de *Sardanapale*. *Arbacès* tombe à ſes genoux, & le reconnoît pour ſon Roi. *Zarès* eſt peu touché de cet honneur. Il a perdu *Artazire*; rien ne l'attache au monde. Sa mère lui retient le bras; il conſent à porter le fardeau de la couronne & de la vie.

A la première repréſentation de cet ouvrage, *Zarès* ſe tuoit; & ce fut là l'inſtant critique pour la Piéce. En effet il n'avoit aucune bonne raiſon pour s'ôter la vie, & il en avoit de très-fortes pour ſe la conſerver. Quand il n'eût vêcu que pour faire le bonheur d'une mère, qui ne reſpiroit que pour lui, ce motif devoit être aſſez puiſſant ſur un coeur vertueux comme le ſien, & ne pas même balancer le déſeſpoir de la perte d'une maîtreſſe. Que de-

venoit cette tendre mère, après la mort de son fils? Il falloit donc qu'elle se tuât à son tour. L'Auteur ne fit point mourir *Zarès* aux représentations suivantes. Mais il n'étoit plus tems; le coup étoit porté. On sçait qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de faire revenir le Public d'une première impression.

Pourquoi faire périr *Artazire* elle-même? Ne devoit-elle pas être conservée, & pour un père qui n'avoit conjuré & combattu que pour elle, & pour un amant qui trouvoit dans ses charmes & dans ses sentimens le prix de la vertu. D'ailleurs c'est donner à *Sardanapale* une sorte de consolation en mourant. Un pareil monstre méritoit-il cette douceur? Il devoit périr seul dans les rémords & dans le désespoir. La vengeance qu'on en eût tirée eût été bien plus complette. Je suis persuadé que sans ces défauts la Pièce eût réussi. Car on ne peut nier qu'elle ne soit sagement conduite; que l'intérêt n'y soi[illegible] [illegible]'il n'y ait beaucoup de Scèn[illegible] [illegible]ement.

Dans la dernière surtout la fureur d'*Arbacès*, l'inquiétude de *Calciope*, la tranquille sécurité de *Zarès*, fondée sur son innocence, forment un tableau frappant.

A l'égard de la versification, ou je me trompe fort, ou elle est telle, s'il y avoit un peu plus de force, que vous la demandez, Monsieur, dans les Pièces de Théâtre. Il y a un grand nombre de vers de sentiment. Le récit du cinquième Acte m'a paru bien écrit.

Il est un Edifice, écarté du Palais;
Là sont tous ces trésors, ces tributs que l'Asie,
Rend avec l'Univers à la Cour d'Assyrie:
Ces trésors consacrés à défendre nos droits,
Monumens précieux du luxe de nos Rois.
Dans ce vaste Palais le Tyran se retire,
Et, la flamme à la main, seul avec Artazire;
Lui-même, sans frémir, allume un feu vengeur;
Sur cet affreux bucher l'entraîne avec fureur;
Et craignant de tomber sous les coups d'un Rebelle,
Il se venge du moins en mourant avec elle.

Ce qui ſuit regarde *Zarès.*

La flamme en tourbillons s'élevoit dans les airs ;
Il s'avance, il frémit. Dieux quel objet terrible
Pour les regards d'un fils, d'un Amant trop ſenſible !
Il voit encor ces murs, il veut s'en approcher ;
Et déja ce Palais n'eſt qu'un vaſte bucher.
J'arrive, je le ſuis ; il me voit. il m'évite ;
Au milieu des Soldats vole & ſe précipite.

Puiſque *Zarès* vouloit mourir, il n'avoit qu'à ſe jetter au milieu du bucher, au lieu de ſe jetter *au milieu des Soldats.*

On a eu raiſon de dire, Monſieur ; que les mêmes ſujets ſont propres à la Tragédie & à la Comédie. La Pièce de *Zarès* en eſt une nouvelle preuve. Otez de ce Drame le nom de *Sardanapale*, le titre de Roi, la conjuration pour le faire périr, ſa mort funeſte & celle d'*Artazire*, vous retrouverez *Mélanide*, où il s'agit d'un époux infidelle, qui abandonne ſa première femme, qui aime une jeune perſonne dont ſon fils, qu'il ne connoît pas, eſt amou-

reux. Ce fils qui ne voit dans le Marquis d'*Orvigny* qu'un rival odieux, veut se battre avec lui. *Melanide* est obligée de lui découvrir que c'est son père. Il sacrifie sa passion ; il demande pardon ; il s'efforce d'émouvoir le cœur paternel. Le Marquis se laisse toucher, reprend sa première chaîne, & cède *Rosalie* à son fils. Vous voyez, Monsieur, que c'est le même fond. L'amour maternel, la piété filiale, la passion de deux jeunes amans, ce triple intérêt regne également dans les deux pièces.

L'Auteur de *Zarès* est M. *Palissot de Montenoy*. Quoiqu'il soit extrêmement jeune, son éloge est déja imprimé dans la *Bibliothèque de Lorraine*, volume *in-folio* de Dom *Calmet* qui parut l'année dernière à Nancy. Autant vaut ne pas être loué que de l'être dans un *in-folio*. Ainsi je ferai sûrement plaisir à M. *Palissot*, & à vous, Monsieur, qui êtes curieux de connoître particulierement les gens de Lettres, en copiant cet article qui n'est pas long, & que j'abrégerai encore.

« *Palissot*

„ *Palissot* (Charles) fils de noble „ Hubert *Palissot* Avocat à Nancy, „ l'un des anciens Conseillers d'Etat „ du Duc Léopold, né en cette Ville „ le 3 Janvier 1730, entra de très- „ bonne heure au Collège des Pères „ Jésuites, & y fit ses Humanités avec „ tant de succès qu'il eût achevé sa „ Rhétorique avant dix ans. Etant en „ seconde à près de 9 ans, il fit un „ Poëme Latin d'environ 400 vers „ sur *Samson*. Il fit sa Philosophie en „ l'Université de Pont-à-Mousson, & „ l'eût finie avant l'âge de 12 ans. „ A la fin du cours il fut reçu Prince „ de Philosophie, & Maître-ès-Arts. „ Comme on ne peut être Avocat dans „ aucun Parlement, avant l'âge de „ 18 ans, & qu'ainsi il est inutile d'é- „ tudier en Droit avant l'âge de 16, „ le jeune *Palissot*, trouvant un vuide „ de 4 ans entiers, voulut faire un „ cours complet de Théologie dans la „ même Université. Il le fit effective- „ ment & prit des degrés. Son cours „ fini, il se rendit à Paris, où il étu- „ dia en Droit. Il s'amusa dans ses heu-

„ res de loisir des meilleurs Poëtes
„ Latins & François, & cette année-
„ là même il présenta aux Comédiens
„ une Tragédie tirée de l'Ecriture
„ Sainte (*Pharaon*) qui lui valut ses
„ entrées. Il avoit donné auparavant
„ un premier ouvrage en deux petites
„ parties (*Apollon Mentor*) mélangé
„ de prose & de vers, où l'on remar-
„ que du discernement, autant que la
„ foiblesse de l'âge pouvoit le permet-
„ tre. Il fit à 19 ans la Tragédie de
" *Zarès*. On a de lui différens autres
„ ouvrages de prose & de vers,
„ & l'on remarque sur-tout dans ses
„ petites pièces fugitives du naturel
„ & de la facilité. „ Cet éloge n'est point outré, & je crois en effet qu'il ne manque à ce jeune Ecrivain que de travailler plus difficilement. Son *Zarès* se trouve à Paris chez Sebastien *Jorry*, & ce n'est pas la plus mauvaise Tragédie que ce Libraire ait dans son Magazin.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6
Janvier 1753.

LETTRE XV.

VOus avez regardé jusqu'ici, Monsieur, la Philosophie morale comme le seul remède des vices du cœur & de l'esprit ; & vous étiez bien éloigné de penser que des moyens purement méchaniques pussent les corriger, comme on guérit une fluxion de poitrine, une dyssenterie, &c. Vous ne confondiez point la profession de Socrate avec celle de Gallien, ni les préceptes de *Montesquieu* avec les ordonnances de *du Moulin*. Les Medecins eux-mêmes bornoient leur ambition à traiter les maladies du corps. Voici un membre de la Faculté qui vient apprendre à ses Confrères à étendre les limites de leur art ; il veut que l'homme entier soit assujetti aux loix de la Medecine ; qu'elle exerce son pouvoir sur les deux parties de nous-mêmes, qui constituent notre essence ; & que la perfection de l'esprit, ainsi que la guérison du corps, devienne

Medecine de l'Esprit

l'objet immédiat de ses opérations. Tel est le but, Monsieur, d'un ouvrage qui a pour titre : MEDECINE DE L'ESPRIT, *où l'on traite des dispositions & des causes Physiques, qui, en conséquence de l'union de l'ame avec le corps, influent sur les opérations de l'esprit ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées. Par* ANTOINE LE CAMUS, *Docteur Régent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

Cette production singulière est partagée en deux Volumes, les Volumes en trois Livres, les Livres en Parties, les Parties en Chapitres, les Chapitres en Articles, & les Articles en Paragraphes. Le premier Livre nous remet sous les yeux tout ce que nous avons appris autrefois dans les cahiers de nos Professeurs de Logique, & que nous nous félicitions d'avoir oublié. On nous dit, par exemple, que l'ame a deux puissances actives, l'entendement & la volonté ; que l'entendement est la faculté générale de connoître, & la volonté une faculté qui

cède aux desirs ou qui les réprime ; qui cherche la vertu ou qui la fuit. On nous dit que cette faculté de connoître se divise en cinq opérations, les sensations, l'imagination, le raisonnement, le jugement & la mémoire. On donne une définition scholastique de chacune de ces opérations ; on rapporte les opinions de divers Auteurs sur leur méchanisme, & l'on expose ensuite le sentiment que l'on croit être le plus vraisemblable. Voilà, Monsieur, sans retrancher un seul mot, tout ce qui fait la matière de la première partie du premier Livre. Dans la seconde on considère la volonté comme la source des vertus & des passions. Parmi les vertus on en distingue de deux sortes, les vertus *Théologales* & les vertus *Cardinales*. On ne parle ici que des dernières, la prudence, la force, la tempérance & la justice. On en donne la définition, & l'on en fait voir le méchanisme. On suit la même méthode dans le Chapitre des passions, entre lesquelles on compte principalement l'amour, la

haine, le desir, la crainte, la tristesse & la joie. Je ne sçai pourquoi ce premier Livre est intitulé : *La Logique des Médecins*. C'est en effet une Logique ; mais elle n'appartient pas plus à la Medecine qu'à toutes les autres professions ; encore la seconde Partie tient-elle beaucoup moins à la Logique qu'à la Morale. M. *le Camus* a si bien senti lui-même l'inutilité des deux tiers de son ouvrage, qu'il dit dans sa Préface, qu'on pourra *passer la plus grande partie des deux premiers Livres, en ne s'arrêtant qu'aux conclusions*. J'userai sobrement de cette permission, & ne sautant que deux cens pages, j'arrive au second Livre, où la matière devient plus intéressante.

Il est question des causes physiques qui influent sur les esprits. Pour mettre de l'ordre dans la distribution des sujets, l'Auteur explique le pouvoir de la génération sur les qualités de l'entendement & de la volonté. Il recherche l'origine de la différence que le sexe donne au génie. Il fait voir combien les climats mettent de diversité

dans les esprits & dans les moeurs. Il compare les saisons entre elles, & indique les variétés qu'elles occasionnent dans nos ames. Il examine ce que peuvent sur l'esprit le boire & le manger, la santé & la maladie, le tempérament, l'âge & le régime. Voici d'abord comment l'Auteur développe le systême de la génération.
» A peine les deux sexes ont-ils atteint » l'âge de puberté, qu'un desir natu- » rel de multiplier leur espèce se fait » sentir comme par degrés. La nou- » veauté du sentiment les agite, l'i- » magination augmente la rapidité de » la pente, & le coeur séduit par les » yeux, se livre tout entier à sa pas- » sion, & laisse triompher la nature. » Alors attirés par une vertu presque » magnétique, ils se joignent, & » goûtent le plaisir attaché à la pro- » duction d'un autre soi-même. Dans » ce tendre ravissement, le mâle, com- » me électrisé par la femelle, se sent » tout en feu, & laisse couler cette » liqueur vivifique, où est contenu le » germe d'un être pareil à lui. La

« femelle n'éprouve pas de moins dou-
« ces extases ; le sang circule chez elle
« avec plus de facilité & de vitesse ;
« une douce chaleur s'empare de son
« corps ; les vaisseaux se dilatent ; en
« un mot, c'est une terre préparée pour
« recevoir une semence qui doit fruc-
« tifier... A peine l'homme a-t-il laissé
« échapper cet esprit séminal qui doit
« perpétuer son espèce, qu'il paroît que
« tout le reste du grand œuvre de la
« génération est réservé à la femme. «
Jusqu'ici M. *le Camus* s'est expliqué fort clairement ; mais le reste du raisonnement, dont le but est de faire voir comment les pères transmettent à leurs enfans leurs vertus ou leurs vices, ne se saisit pas avec la même facilité. Il n'a point recours comme les anciens Astrologues à l'influence des Astres, pour rendre raison de ce Phénomène. Il l'explique par la génération, qui, selon lui, est un moyen Physique *pour perfectionner l'esprit*, & que les pères jaloux d'avoir des enfans *spirituels & de bonnes mœurs*, peuvent mettre en œuvre. L'explication de l'Auteur est plus

naturelle, mais n'eſt pas plus claire que la vertu des Planètes.

On ſçait que l'homme differe de la femme pour l'eſprit & pour le caractere; l'Auteur demande ſi cette difference vient de la diverſité du Sèxe, ou ſi c'eſt l'effet du tempérament & de l'éducation. Avant que de répondre à cette queſtion, il fait un Portrait de l'homme & de la femme; il n'en diſſimule ni les bonnes, ni les mauvaiſes qualités, & quoiqu'il n'attribue leur difference qu'à une certaine conformation primordiale des organes, il ne laiſſe pas d'avancer, que par des voyes & des moyens Phyſiques, les hommes peuvent devenir ſemblables aux femmes, & les femmes ſe rapprocher du caractere des hommes. Voilà, Monſieur, l'idée de l'*Année Merveilleuſe* réaliſée. « Des femmes livrées aux « exercices les plus violens, endurcies « par la fatigue, accoutumées au régi« me de vivre le plus dur, ceſſent, pour « ainſi dire, d'être femmes; elles per« dent leurs purgations ordinaires, « elles deviennent homaſſes, & ſont

„ d'un tempérament beaucoup plus „ chaud, que ce flegmatique élevé à „ l'ombre dans le sein du repos & de „ l'oisiveté, nourri de viandes délica- „ tes, & couché sur le plus tendre du- „ vet. On ne croiroit pas que c'est un „ homme; il a le tein pâle, la peau „ blanche, les yeux languissans, l'esto- „ mach foible, quelquefois même il „ paye périodiquement par les veines „ hémoroïdales, le même tribut que „ le plus grand nombre des femmes ne „ peut retenir, sans être accablées de „ mille maux. Son caractere est tran- „ quille & pacifique; son esprit est „ froid & borné; son cœur est lâche & „ effeminé. » Il n'est plus question présentement que de sçavoir, si c'est le genre de vie qui rend les hommes efféminés & les femmes courageuses, ou si c'est le défaut de courage dans certains hommes, & une certaine intrépidité dans quelques femmes, qui les portent à une façon de vivre si peu convenable à leur Sèxe. Il est bien certain que l'éducation contribue beaucoup à nous former le caractère;

mais elle ſuppoſe en nous des diſpoſitions naturelles qu'elle ne peut donner.

La différence des climats & des ſaiſons produit dans les eſprits la même diverſité, que la difference des Sèxes. Dans les Pays chauds, dit M. *le Camus*, les hommes ont plus d'eſprit que de courage, & dans les pays froids ils ont plus de courage que d'eſprit. L'Auteur pouſſe ce ſyſtême plus loin que M. *de Monteſquieu*; car il prétend qu'il ne dépend que de nous d'avoir plus ou moins d'eſprit, par la facilité que nous avons d'habiter ſous un tel climat, plutôt que ſous un autre. Cet article eſt fort étendu, & donne lieu à l'Auteur de faire le caractère de tous les Peuples du monde, & de comparer les Auteurs des differens climats, qui ont écrit dans le même genre. La France ſous un Ciel temperé eſt ici comparée au Printems : durant cette ſaiſon agréable, dit l'Auteur, « l'imagination eſt « plus féconde & plus brillante, le « ſentiment plus vif & plus voluptueux : mais c'eſt en hyver que le

« jugement acquiert plus de force, & « nous fait appercevoir les conséquen- « ces certaines de chaque chose « *Le mois d'Avril est fait pour les Poëtes, & le mois de Décembre pour les Philosophes*; enfin l'Auteur conseille *de ne travailler aux ouvrages qui dépendent du jugement que pendant l'hyver & une partie de l'Automne.*

Ce n'est pas assez de consulter les saisons pour être un bon Ecrivain ; il faut encore avoir égard au tempérament. Toutes sortes de tempéramens ne sont pas propres à toutes sortes de sciences, ni à tous les genres d'écrire. Le grand art est de nous connoître, afin de ne nous livrer qu'au travail qui nous est propre. Pour cela il faut distinguer huit sortes de tempéramens ; les chauds, les froids, les secs, les humides, les sanguins, les bilieux, les pituiteux & les mélancholiques.

« Les mélancholiques, dit notre « Auteur, réussiront dans les sciences « les plus profondes, telles que les « Mathématiques, la Philosophie, le « Droit, la Médecine, la Métaphysique

« & la Théologie. Nous reservons les « bilieux pour être historiens, à cause « que les faits intéressans font beau- « coup d'impression sur eux, & qu'ils « doivent par conséquent mieux les re- « tenir, & en parler mieux que d'au- « tres. Ils pourront encore se distinguer « dans le Barreau ou dans la Chaire, « par rapport à cette admirable subti- « lité qu'ils ont à saisir les choses, à « les éclaircir, & à les ranger à leur « place. Les sanguins ayant l'imagi- « nation assez vive & la mémoire heu- « reuse, ils pourront faire de grands « progrès dans les Belles Lettres, dans « l'Architecture, dans la Géographie, « dans la Chimie..... Ceux qui ont le « tempérament chaud, ne doivent s'at- « tacher qu'aux arts, qui ne sont que le « produit d'un certain arrangement d'i- « dées ou d'images, comme sont l'Elo- « quence, la Poësie, la Peinture & le « Genie..... Nous ne voyons pas à quoi « l'on puisse appliquer les flegmatiques; « ils ont une complexion si ingrate, « que les germes des sciences doivent « plutôt y être étouffés qu'y fructifier.

Le tempérament n'influe pas moins sur le caractère que sur l'esprit. Les tempéramens chauds sont audacieux & lascifs; les secs sont prompts & portés à la colere. Les tempéramens froids & humides sont moux, craintifs, complaisans & paresseux. Les sanguins sont braves, agissans, aimables & sensibles. Les bilieux sont emportés, vindicatifs, fiers & opiniâtres. Les flegmatiques ont un caractère paisible, doux & tranquille, & rarement, ajoute l'Auteur, Venus les regarde-t-elle d'un œil favorable.

M. *le Camus* prétend que par des causes méchaniques, nous pouvons apporter un changement notable à notre tempérament, l'alterer, peut-être même l'échanger contre un autre tout différent de celui que nous avions. De-là il conclut qu'il ne dépend que de nous, de nous procurer telle espèce de caractère & de génie qu'il nous plaît; de permuter un fond ingrat & stérile avec un fond abondant & fécond; & par conséquent, que le tempérament est un moyen Physique pour

acquerir de l'esprit & pour rémedier à nos vices.

Il est certain que la nourriture & le régime de vivre peuvent contribuer à changer notre tempérament : aussi le boire & le manger, l'exercice & le repos, la veille & le sommeil entrent-ils parmi les moyens de perfectionner notre esprit & de corriger notre caractère. Je ne parlerai ici que de la nourriture, pour ne pas me jetter dans un trop long détail. Quels sont donc, au gré de M. *le Camus*, les alimens les plus capables de donner de l'esprit ? Il y en a de deux sortes ; les solides & les liquides. Parmi les alimens solides, on défend surtout les haricots, les pois & les lantilles à ceux qui se destinent à la Poësie, quoique le Poëte *Sopater* fut surnommé *Lenticulaire*, parce qu'il aimoit beaucoup ce légume; c'est un fait particulier, ajoute l'Auteur, dont on ne peut rien conclure pour le général. Les alimens simples & toujours uniformes, ne sont point favorables pour l'esprit ; & l'on conseille aux gens de Lettres l'usage des ragouts & de quel-

ques mets *succulens & épissés*. Les alimens liquides les plus connus & les plus usités, sont l'eau & le vin. L'eau maintient l'esprit dans son assiette ordinaire, & est peu capable de lui procurer aucun éclat. Aussi les buveurs d'eau sont-ils regardés par notre Auteur, comme des gens de peu de génie, & incapables d'enfanter quelque ouvrage, qui puisse prétendre à l'immortalité. Le vin produit un effet tout contraire. Cette gayeté qu'il communique, cet oubli des chagrins qu'il procure, cette hardiesse qu'il inspire, ce génie vif & brillant qu'il donne, sont autant de marques de son excellence, pour disposer l'ame à jouir de tous ses droits. « Homère, ce Chantre immor-
« tel des Dieux & des Héros, animoit
« quelquefois la vivacité de son ima-
« gination par l'usage de cette pré-
« cieuse liqueur. Eschile ne composoit
« ses Tragédies que lorsqu'il étoit
« échauffé par le vin. Ennius, Caton &
« le facétieux Rabelais ont prêché d'e-
« xemple. «

Le troisième & dernier Livre de

cette *Médecine de l'esprit* m'a paru si curieux que j'en ferai le sujet d'une Lettre particulière.

Le plaisir languit où l'amour n'est pas. Il dégénere en libertinage, s'il n'est assaisonné de délicatesse, & de volupté. Telle est, Monsieur, la morale renfermée dans un nouveau Conte Allégorique, intitulé : *Le Plaisir & la Volupté*. L'Auteur fait d'abord paroître sur la Scène une belle *Aminte*; il la place dans une solitude riante, où elle se retiroit quand ses vapeurs lui faisoient quitter Paris. L'*Amour*, fatigué du sejour de cette Ville & peu satisfait de ses habitans, erroit au hazard dans la Campagne. Il apperçoit un Château vaste & regulier; il s'en approche; il en voit sortir une femme. C'étoit *Aminte* elle-même; il est étonné de tant de charmes; il se cache derrière un Oranger pour les mieux contempler, & il se propose de blesser le cœur de cette belle indifferente. L'*Amour* pénètre dans sa chambre; il s'approche d'un lit d'où il sem- Conte Allégorique.

bloit que quelqu'un venoit de fortir. Ce Dieu fatigué fe couche dans la place vacante. Mais quel fut fon étonnement de fentir à fes côtés un enfant profondément endormi. C'étoit le *Plaifir*. L'*Amour* l'éveille. Le *Plaifir* lui conte fes avantures ; &, comme il s'ennuye chez *Aminte*, il propofe à l'*Amour* d'occuper fa place pour quelque tems. Le Dieu de Cithère confent à paffer pour lui ; le *Plaifir* s'envole. *Lifis* vivoit avec *Aminte*, & cette froide union qui duroit depuis huit jours pefoit également à l'un & à l'autre. *Lifis* prétexte des affaires à Paris, & s'enfuit. Dès qu'il eft parti, l'*Amour* ne s'occupe que d'*Aminte*. « C'étoit, dit „ l'Auteur, une de ces femmes dont „ l'éducation a été fort négligée du „ côté des moeurs ; mais à qui on n'a- „ voit rien épargné pour la rendre „ charmante par les graces & les ta- „ lens. Son tempérament s'étoit trouvé „ d'accord avec les mauvais principes « qu'elle avoit reçus. Elle étoit reftée « veuve, extrêmement riche, & dans « l'âge où une femme ofe à peine pré-

« tendre à une liberté bornée. Les « exemples qu'elle avoit devant les « yeux, ne lui offrant que le plaisir, « elle l'avoit saisi toutes les fois qu'elle « avoit crû le rencontrer. Comme elle « n'avoit jamais connu l'Amour, elle « s'étoit imaginé que le goût passager « qu'elle avoit ressenti pour quelques « figures aimables, étoit véritable- « ment une passion ; & elle avoit été « surprise plusieurs fois d'éprouver un « vuide immense dans son ame, même « dans les tems, où les sentimens „ qu'elle prenoit pour de l'amour, l'oc- „ cupoient le plus. Née avec de l'es- „ prit & de la raison, ces qualités si „ rares s'étoient dégradées en elle par „ le mauvais usage qu'elle en avoit fait. „ Elle donnoit dans tous les travers „ des femmes de son rang, & se livroit „ à tous ses penchans, que ses riches- „ ses multiplioient encore chaque jour. „ Enfin, *Aminte* faisoit en même tems „ la femme la plus aimable & la plus ridicule. « Elle avoit un fils âgé de sept ans, & elle lui avoit donné pour Gouverneur *Damis*, jeune, timide, & d'une

figure charmante. Restée seule à la Campagne, elle envoye chercher *Damis*, & c'est lui dont se sert l'Amour pour enflammer *Aminte*. Cette passion est un peu précipitée ; car dès la premiére entrevûe on s'aime, on se le déclare de part & d'autre, & peut-être se le prouve-t-on. L'Auteur, après nous avoir intéressés pour ces Amans, les quitte brusquement, pour courir après le *Plaisir*.

Celui-ci a voltigé de Maisons en Maisons. Il a parcourru tous les états, & a trouvé par tout des raisons pour s'en éloigner plus ou moins vîte. Chez les uns c'etoit la sotise, chez d'autres l'avarice, l'interêt, la mauvaise foi, & surtout le défaut de delicatesse qui le faisoit fuir. Chemin faisant il rencontre la *Volupté*; il en devient amoureux, & l'épouse. Mais l'ennui le gagne bien-tôt, & il s'abandonne à son penchant volage. Il fait de mauvaises connoissances; il s'associe avec le Libertinage, les Excès & le Dégoût. Enfin, il revient de ses erreurs; il retourne à la *Volupté* & se fixe avec elle au-

près de *Théagene & d'Eglé*, tendres amans dont on fait le portrait le plus aimable. Cette petite brochure est l'ouvrage d'une femme d'esprit. Il y a du stile, de la connoissance du monde & du coeur humain.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Janvier 1753.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce septieme Volume.

Fin du septieme Volume.